

BULLETIN DES AMIS
DU
VIEUX HUÉ



24^e Année N^{os} 2-3. Avril-Sept. 1937.





LES EUROPÉENS QUI ONT VU LE VIEUX HUÉ : JOHN WHITE

par P. MIDAN

AVANT-PROPOS

John WHITE, auteur du *Voyage en Cochinchine*, naquit en 1782 à Marblehead dans le Massachussetts (Etats-Unis). Il fut élu membre de l'East-India Marine Society, le 10 Septembre 1806, et le Musée de cette société lui doit de nombreuses curiosités qu'il rapporta de ses voyages en Cochinchine, c'est-à-dire, en gros, du pays que nous appelons l'Indo-Chine et que l'on désignait à cette époque sous ce nom. Lieutenant en 1816, il fut nommé commandant en 1837 et mourut à Boston en 1840. Son livre fut d'abord imprimé en 1823 par les éditeurs WALLS et LILY, Court-Street, Boston, sous le titre : *Histoire d'un voyage dans la mer de Chine* (1). Une deuxième édition, sous le titre de *Voyage en Cochinchine*, parut à Londres en 1824 chez les imprimeurs A. & R. SPOTTISWOODE, New-Street Square (2).

Le livre compte 21 chapitres : les 3 premiers sont consacrés au voyage de Salem au Cap S^t Jacques, via San-Salvador, Tristan d'Acunha, le Cap de Bonne-Espérance et Batavia ; les chap. 4 et 5 traitent d'un premier

(1) Renseignement fourni par M. L. W. JENKINS, Conservateur-Adjoint du Musée de l'East-India Marine Society, à Salem (E.-U.)

(2) C'est de cette édition que nous nous sommes servi pour traduire l'ouvrage de John WHITE.

contact avec les Cochinchinois et les autorités en résidence à l'entrée du Donnai ; le chap. 6 relate le voyage du Cap S^t Jacques à Hué : leurré de promesses par les mandarins qui essayèrent de l'éloigner de son bateau pour s'en emparer et lui refusèrent finalement l'autorisation d'aller à Saïgon, John WHITE décide d'aller demander cette autorisation au roi à Hué ; à Hué, il décide d'aller aux Philippines à la recherche d'un interprète dont il a besoin pour entamer des négociations avec les Cochinchinois ; les chap. 7, 8, 9 et 10 sont consacrés aux Philippines. A partir du chap. 10, il n'est plus question que de la Cochinchine. Le retour à Salem avec escale à Java ne prend que quelques pages.

Le Voyage en Cochinchine est un simple journal de voyage, écrit au jour le jour sans aucun souci d'art. Il renferme beaucoup de digressions, d'erreurs et d'imprécisions. Par contre les impressions de l'auteur y gagnent en vivacité et en fraîcheur. John WHITE n'est pas non plus très bon psychologue : puritain originaire de la très puritaine région de Boston, il juge les Annamites d'un point de vue un peu étroit ; il est trop rigide pour les populations si fuyantes d'Indochine. Mais s'il est parfois un peu sévère pour elles et s'il ne s'est pas demandé jusqu'à quel point leur attitude était conditionnée par la sienne, par contre il n'a cessé de faire preuve du plus grand calme dans ses relations avec les indigènes. Et ce n'est pas l'intérêt le moins grand du livre que de voir l'auteur en butte aux tracasseries dont il a été constamment victime de la part des mandarins et des populations.

Il s'étend assez longuement sur les Philippines dont il décrit les mœurs à une époque où l'Espagne y était toute-puissante et où elle avait apporté des coutumes si choquantes pour un puritain : témoin entre autres la sauvage exécution d'un criminel à Manille, fin du chap. 9. Mais la plus grande partie du livre est consacrée à l'Indochine et c'est à ce titre surtout qu'il nous intéresse.

L'auteur a voulu faire oeuvre utile pour le commerce de son pays : il a voulu — il le déclare dans sa très courte introduction — redresser les idées erronées qui circulaient en Amérique sur le compte de cet « Eldorado ». De ceci découle le premier intérêt du livre au point de vue français. C'est de Salem, petit port sur l'Atlantique, que partaient au XIX^e siècle les bateaux américains qui s'avançaient en Extrême-Orient. Et il est fort probable que la relation de John WHITE a détourné de l'Indochine les bateaux américains et empêché ainsi l'arrivée d'étrangers dont la présence aurait pu créer de sérieux embarras aux Français en 1859. Car les conclusions de John WHITE sont nettes : il n'y a rien à faire en Indochine : elle ne produit presque rien, les populations n'ont aucune loyauté commerciale et l'arbitraire royal y empêche tout développement économique. En fait aucun navire américain n'a été signalé à Saïgon entre 1820 et 1860.

D'autre part, le voyage de John WHITE eut lieu en 1819-1820, quelque temps après la mort de l'Evêque d'Adran. John WHITE insiste sur l'état de

barbarie où était retombé le pays après la mort du célèbre artisan de la paix en Cochinchine. Toutes les institutions qu'il avait créées avaient déjà disparu. La prospérité qu'il avait fait naître n'était déjà plus qu'un souvenir. Le témoignage a une valeur d'autant plus considérable qu'il est dû à un étranger. L'auteur déclare que la mort de l'Evêque fut une catastrophe pour le pays et la chose n'a jamais été constatée en termes aussi frappants.

Par ailleurs John WHITE fait revivre à nos yeux une ville disparue : Saïgon (chap. 14). La vieille citadelle construite par le colonel français Olivier n'est plus ; elle fut détruite par les troupes royales après la révolte de Khôi en 1835. John WHITE en donne une description détaillée qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Le plan a été gardé. Nous le joignons au texte. Cette résurrection de la fameuse citadelle est d'un intérêt capital au point de vue historique. John WHITE s'étend moins longuement sur la ville proprement dite, mais il nous donne des détails suffisants pour nous faire une idée exacte du pauvre assemblage de paillotes qu'était Saïgon et dont il ne reste plus rien non plus.

Il faut comprendre dans l'historique les renseignements extrêmement vivants et pittoresques que John WHITE donne des moeurs et coutumes du pays. Car, depuis lors, le caractère national s'est tellement transformé sous l'influence française que les Annamites auront de la peine à se reconnaître dans le portrait que donne John WHITE de leurs ancêtres et de leurs mandarins dont le pouvoir absolu n'est plus qu'un souvenir. Rien d'aussi curieux même pour qui connaît l'Indochine que la réception des mandarins à bord du Franklin (chap. 4), et que la visite du commandant chez ces mêmes mandarins (chap. 4). Le costume indigène (chap. 4) et les maisons (chap. 13) n'ont peut-être pas beaucoup changé, mais quoi de plus curieux que la façon de jauger les bateaux pour leur faire payer les droits de douane ? (chap. 15).

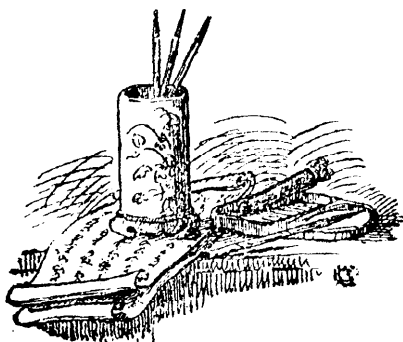
Le caractère des indigènes a beaucoup évolué et c'est pourquoi l'attitude des Cochinchinois paraîtra aussi étonnante aux Français d'aujourd'hui qu'aux Américains de 1819. WHITE a été constamment en butte à leurs tracasseries : ils l'ont lapidé, ils l'ont volé ils lui ont extorqué de l'argent et des présents, ils ont même cherché à l'éloigner de son bateau pour s'en emparer (chap. 5). Les autorités elles-mêmes l'ont soumis à des vexations qui n'ont pas réussi à lui faire perdre son calme : témoin la scène où les mandarins comptent l'argent verse par le Franklin, une chaloupe chargée de deux tonnes et demie de pièces indigènes dont la valeur totale équivaut à 750 dollars espagnols (chap. 18.)

Il n'est pas jusqu'aux renseignements commerciaux donnés par John WHITE qui n'aient leur intérêt. Il donne le prix de plusieurs denrées et nous en avons cherché le prix équivalent en monnaie actuelle en remontant à la valeur or des pièces américaines du temps.

En résumé John WHITE nous brosse un tableau complet de l'Indochine du Sud au début du XIX^e siècle. Tableau qui n'est certes pas exempt

d'erreurs, qui n'est parfois qu'approximatif, mais qui dans l'ensemble est extrêmement vivant et pittoresque. Observateur curieux et attentif, si on fait la part de son éducation de puritain américain, John WHITE laisse l'impression d'un conteur sérieux et impartial, et les témoignages qu'il nous a laissés ont la valeur de vrais documents (1).

P. MIDAN



(1) Pour la traduction des passages concernant la marine et le sens exact des termes techniques, j'ai eu recours à l'obligeance d'officiers de marine, à qui j'exprime ma reconnaissance.

AVERTISSEMENT

Nous n'avions pas l'intention de publier ce simple mémoire destiné aux Archives de l'East-India Marine Society de Salem. Mais quelques-uns de nos amis, entre autres l'Honorable John Pickering qui a bien voulu nous assister de ses conseils, ont estimé que notre manuscrit présentait assez d'intérêt pour être imprimé. Le voici donc, avec toutes ses imperfections, soumis au public.

En ce qui concerne le style, la syntaxe et la composition l'auteur prie ses lecteurs de ne pas oublier qu'il n'est pas un lettré mais un marin sans aucune culture littéraire. Ses récits sans prétention mais fidèles n'ont d'autre but que d'apporter des rectifications aux renseignements vagues et décousus de certains écrivains antérieurs (1), dont les versions en ce qui concerne les Cochinchinois sont si différentes de la sienne.

Sans vouloir être désobligeant à leur égard, il a voulu prouver que, s'il existe sur la Cochinchine des publications peut-être fidèles à la réalité d'une époque éloignée, depuis lors le despotisme croissant du gouvernement a avili le caractère national.

Trompés par des descriptions flatteuses, quelque exactes qu'elles aient pu être autrefois, sur ce fameux Eldorado, des hommes entreprenants se sont risqués à tenter des expéditions dont l'une remonte à 1803. (2) Elles échouèrent toutes et il est fort probable qu'aucun navire américain ne fit jamais d'affaires de quelque importante en Cochinchine, avant le Franklin et le Marmion. En tous cas, il est certain que ceux-ci furent les premiers bateaux américains à remonter le Donnai et déployer le drapeau étoilé devant la ville de Saïgon.

(1) John White songe sans doute aux œuvres suivantes dont il citera les auteurs par la suite: ABBÉ ROCHON : Voyage à Madagascar et aux Indes Orientales, chez Prault, imprimeur du roi (1791); P. POIVRE : Œuvres complètes, à Paris, chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins (1797); JOHN BARROW: A voyage to Cochinchina in the years 1792 and 1793, Straham and Reston, New-Street Square, London (1806).

(2) Bateau Fame, Capitaine Jeremiak Briggo (Note de l'auteur).



CHAPITRE I

DÉPART — TEMPÊTE DE NEIGE — ATTAQUÉS PAR BATEAU
PORTUGAIS — ARRIVÉE A SAN-SALVADOR — EN ROUTE POUR
BATAVIA — RÉCIFS D'ABROLHOS — DESCRIPTION DE TRISTAN
D'ACUNHA ET REMARQUES — JONATHAN LAMBERT — PASSAGE
DU CAP — ARRIVÉE A BATAVIA

Le Samedi 2 Janvier 1819, notre bateau quitta Salem et, le jour suivant, nous essayâmes une dure tempête de neige venant du Nord-Est. Le 4 Février, nous traversâmes l'équateur. Dans l'après-midi du 9, à 5⁰50' de latitude Sud et 29⁰20' de longitude Ouest, nous aperçûmes deux voiles qui marchaient dans la même direction que nous. Nous n'y prêtâmes guère d'attention, car, en cette période de paix générale, les mers étaient siflonnées de vaisseaux de toutes nationalités. Mais nous remarquâmes que nous les gagnions de vitesse, et la supériorité de notre bateau nous remplit de joie.

Au coucher du soleil, nous étions assez près d'eux pour voir leurs coques ; nous allions bientôt les dépasser. La soirée était agréable. Nous la passâmes sur le pont à parler du passé et à faire des conjectures sur l'avenir ; c'est ainsi que les marins trompent l'ennui et la monotonie des traversées.

A 11 heures, les deux bateaux, que l'obscurité crépusculaire nous dérobaient, apparurent tout près de nous. C'étaient deux grands vaisseaux et nous allions passer entre eux, tout près de celui qui était dans la direction du vent. Lorsque nous le dépassâmes et juste au moment où nous allions le hélér, l'équipage déchargea, ou plutôt tenta de décharger sur nous les deux canons de chasse de la poupe. Nous fûmes fort surpris et nous le hélâmes pour demander des explications. Mais le tumulte des voix était tel qu'ils ne nous entendirent pas. Nous les dépassâmes rapidement, non sans être salués de cinq coups de canons chargés à mitraille, comme nous le vîmes d'après

les projectiles qui touchèrent notre bateau, sans d'ailleurs causer le moindre dégât. Nous devinâmes à leur langue que nous avions affaire à des Portugais et nous conclûmes qu'ils nous avaient pris pour un corsaire. D'après les faibles détonations de leurs canons et la pauvreté de la flamme, il était clair qu'ils étaient chargés depuis longtemps ou que la poudre était mauvaise, à moins que les deux conditions ne se soient trouvées réunies. Comme nous n'avions pas changé de direction, que nous n'avions pas réduit nos voiles et que nous allions beaucoup plus vite que notre peu civil voisin, nous fûmes bientôt hors d'atteinte et nous ne parlâmes de cet incident que pour regretter parfois que nos canons n'aient pas été sur leurs affûts, ce qui nous aurait permis de ne pas rester tout-à-fait passifs. Les Etats-Unis entretenaient des relations amicales avec tous les pays du monde et nous n'avions pas cru nécessaire de hisser les canons sur le pont jusqu'à ce qu'on approchât des Détroits de la Sonde, aussi reposaient-ils à ce moment dans le silence de la cale.

Le 11 Février, par 11°4' de latitude Sud et 31°35' de longitude Ouest, nous nous aperçûmes que notre grand mât était en fort mauvais état. Il aurait été dangereux de poursuivre notre voyage sans le réparer. Mais il était impossible de le faire d'une façon satisfaisante en pleine mer. Nous prîmes donc la décision de faire immédiatement route vers le port le plus proche, San-Salvador, dans la baie de Tous-les-Saints. Nous y arrivâmes le 15.

Bahia ou San-Salvador est située sur la péninsule qui ferme au Sud la vaste baie de Tous-les-Saints, pittoresque et sûre. On dit qu'elle contient 100.000 habitants dont 30.000 blancs ; le reste est composé de nègres et de mulâtres. Elle se divise en deux parties : la ville haute et la ville basse ; cette dernière est occupée par les artisans, les marchands et les basses classes du peuple ; pauvre et sale, elle s'étend au pied d'une colline escarpée et longe le port. C'est là que se trouvent les bureaux et les magasins de la Compagnie du Brésil et des négociants qui habitent la ville haute au sommet de la colline, dans de belles villas qui dominent la vaste étendue de la mer, les côtes et les pays environnants, et la pittoresque baie remplie de vaisseaux de toute nationalité, étalée, telle une carte, à leur pied. La ville haute, à laquelle on accède par des routes en zig-zag qui escaladent le flanc escarpé de la colline, est assez régulièrement bâtie. Sur les côtés de la grande place s'élèvent les palais du Gouverneur et de l'Archevêque, nombre d'édifices publics et les splendides résidences de la noblesse et des classes riches. Les rues sont bien pavées et les églises, construi-

tes avec des matériaux très coûteux, sont surchargées de décoration extrêmement riches, dons bénévoles de dévots superstitieux et de zélateurs fanatiques.

Le climat est sain, l'air salubre et embaumé, le sol généreux et fertile. On y trouve en abondance tout ce qui est nécessaire à une existence confortable. Les principaux articles d'exportation sont l'or, l'argent, la bijouterie, les pierres précieuses, le sucre, le rhum, le café, les peaux, du bœuf en conserve, du cacao, des bois de teinture et du tabac ; ce dernier est un monopole de la Couronne et on dit qu'il constitue une source de gros revenus.

On y trouve en grande abondance des bois de qualité supérieure pour la construction des navires et l'architecture navale a été poussée à un rare degré de perfection. Les constructeurs de Bahia sont arrivés à donner au Brésil des bateaux qui, pour un marin, ne le cèdent à aucun de ceux qui font l'orgueil de n'importe quel autre pays. Des Etats-Unis, avec lesquels se sont établis ces dernières années des échanges nombreux, on importe principalement du poisson sec ou salé, de la farine, du beurre, du fromage, du bœuf séché au soleil, de l'ébénisterie, des voitures, des chaussures, des chapeaux, etc... De l'Europe, outre quelques-uns des articles ci-dessus mentionnés, viennent des étoffes de laine, de coton, de lin et de soie, de la coutellerie, des armes à feu, des vins, des eaux-de-vie et divers articles fantaisie.

Des caboteurs entretiennent des échanges avec les provinces avoisinantes et le commerce avec les Indes Orientales y est lucratif. Sur le marché, on trouve la plupart des fruits des tropiques et il y a une espèce de grande orange délicieuse et sans pépins que l'on ne trouve que là. Tous les bateaux portugais qui vont de San-Salvador à Rio- de-Janeiro sont obligés d'en emporter un certain nombre pour la famille royale.

Comme tous les Portugais en général, les habitants sont fort bigots et peu favorablement disposés à l'égard des protestants ; mais les Américains et les Anglais, ces derniers fort nombreux, entretiennent entre eux des relations très cordiales. A midi, à l'ombre, le thermomètre varia entre 83° et 86° Farenheit durant notre séjour.

Le Cap St-Salvador est à 12°58' de latitude Sud et à 38°13' de longitude Ouest. Il se trouve à la pointe extrême de la péninsule sur laquelle est situé le fort Cabo commandant le chenal qui la sépare de l'île Taporica ou Itaparica située à l'Ouest. Du cap, un immense banc de corail pousse des pointes vers le Sud et le Sud-Est. La limite

extérieure se trouve à un peu plus de 2 milles de la terre et on dit qu'il se trouve à un peu moins de quatre brasses sous l'eau. Les rides causées par les rapides marées pourraient cependant laisser supposer à un étranger qu'il est beaucoup moins profond. Ici, la variation est nulle ou à peu près. Le 22, ayant terminé les réparations et fait à nouveau notre plein d'eau et de vivres, nous quittâmes San-Salvador.

Le 25, nous traversâmes les récifs d'Abrolhos ; la température de l'eau nous avait indiqué que nous en approchions ; la sonde nous révéla que nous les avions atteints. Les fonds les plus hauts sont à 21 brasses au-dessous de la surface de l'eau ; ils sont composés de sable grossier gris et jaune, de débris de coquillages et de coraux.

Le 12 Mars, nous aperçûmes et dépassâmes l'île de Tristan d'Acunha, à travers de nombreux bancs d'algues et d'autres plantes marines. Des événements récents ont donné quelque célébrité à cette île et ont provoqué à son égard un grand intérêt. C'est en l'année 1811 que Jonathan LAMBERT de Salem en avait solennellement pris possession. Il avait fait une proclamation pour affirmer ses droits sur cette terre et invité les marins de toutes les nations qui, par hasard, passeraient tout près, à faire escale dans son petit établissement, afin d'y prendre les provisions nécessaires pour une longue traversée. Il assurait qu'il allait les tirer du sol et de la mer avoisinante et il faisait savoir qu'en échange il était prêt à accepter tout ce dont ses visiteurs pourraient se passer sans inconvénient et qui pourrait lui être de quelque utilité dans sa retraite solitaire. Afin de pouvoir remplir ses engagements, il importa dans l'île divers outils agricoles, des semences des plantes comestibles les plus utiles qui poussent aux Etats-Unis et, en passant dans l'Amérique du Sud, il se procura des graines, rejets, etc... de plusieurs plantes tropicales dont les fruits ne constitueraient pas seulement une ressource fort agréable pour la petite colonie, mais pourraient être fournis en abondance aux bateaux qui viendraient visiter l'installation. Il se munit aussi d'une collection d'appareils de pêche qui lui furent très utiles, car nulle part au monde les poissons ne sont plus abondants, plus délicieux et plus faciles à prendre. Les côtes abondent en phoques, lions et éléphants de mer et autres amphibiens. D'autre part, les falaises et précipices sont les lieux de rendez-vous d'innombrables oiseaux aquatiques : albatros, pingouins, pétrels, hirondelles de mer et autres espèces qui abondent dans les régions antarctiques. A l'intérieur des terres, on trouve des cochons et des chèvres sauvages. LAMBERT avait choisi comme lieu de résidence la plus grande des trois îles de l'archipel : Tristan

d'Acunha, qui porte le nom du Portugais qui les découvrit ; les deux autres s'appellent Nightiagale et Inaccessible. Elles sont toutes les trois couvertes de hautes montagnes déchiquetées. La présence d'abîmes profonds, de pentes abruptes et de matières diverses éparses çà et là et portant des marques incontestables de l'action du feu, est la preuve irréfutable de l'origine volcanique de ces îles.

A l'exception de son pic, Tristan d'Acunha est recouverte d'un manteau de verdure et quelques espèces d'arbres d'énormes dimensions poussent dans les vallées. Les autres îles du groupe sont dénudées et très peu accueillantes d'aspect. On aperçoit de loin en loin quelques arbrisseaux rabougris s'agrippant aux flancs de profondes failles où des torrents se précipitent lorsqu'il pleut ou lorsque fondent les neiges hivernales qui parfois couronnent les sommets déchiquetés de ces îles.

L'île de Tristan d'Acunha fournit une bonne eau fraîche en abondance. Au Nord se trouve une échancrure appelée rade bien qu'elle ne mérite guère ce nom. L'eau y est très profonde près du rivage et les fonds de sable noir et de vase descendent en pente si abrupte que les vents de terre mettent les vaisseaux en danger de s'en aller à la dérive ; les grains fréquents qui éclatent sur la côte leur font courir le risque de se briser sur le rivage. Ces raisons devraient détourner les vaisseaux de jeter l'ancre et les pousser à se mettre en panne pendant que les chaloupes vont à terre.

Une magnifique cascade d'eau limpide se précipite des montagnes et tombe près du débarcadère, dans un grand bassin d'où elle s'échappe pour se mêler à la mer par un bras dont le lit est jonché de galets polis. Pour faire de l'eau, les bateaux stoppent près de la plage et reçoivent directement l'eau au moyen d'un tuyau sans avoir à changer les barils de place. On a quelque difficulté à approcher du rivage à cause des tas d'algues ou varechs de dimensions énormes qui s'avancent très avant dans la mer et qui opposent une résistance assez difficile à vaincre.

Au bout de deux ans de séjour, l'esprit d'initiative de LAMBERT et de ses associés était déjà couronné de succès : ils avaient recueilli nombre de peaux de phoques, de lions de mer, etc.., qui leur avaient aussi donné une quantité considérable d'huile. Le sol qui se prêtait à la culture de diverses espèces de plantes qu'ils y avaient acclimatées, avait commencé à les récompenser de leur dur labeur par d'abondantes moissons de tubercules, fruits et légumes à gousses. Ils étaient

heureux : leurs espoirs se réalisaient et l'aisance leur était promise pour l'avenir.

Au milieu de la joie dont les envahissait le succès de leur entreprise, un événement malheureux vint briser les liens de la petite colonie et désoler l'établissement. LAMBERT, l'âme de l'entreprise mourut. On dit qu'il se noya en allant visiter une des îles avoisinantes. Découragés par ce malheur qui les privait d'un chef intelligent, et ne se fiant pas à leurs propres moyens pour mener à bonne fin leurs projets, ses compagnons quittèrent l'île peu après sur un bateau qui y avait fait escale. En 1814, leurs habitations s'écroulaient, les clôtures étaient en ruines et ce comptoir autrefois si florissant était désolé par le temps et l'abandon.

Tristan d'Acunha a depuis lors attiré l'attention, car elle fut occupée en 1816 par une Compagnie de soldats anglais venus du Cap de Bonne-Espérance et placés là en avant-poste de l'armée de surveillance en garnison à S^{te}-Hélène, la sombre et revêche prison de Napoléon BONAPARTE. Mais ils furent bientôt rappelés et pour des raisons si frappantes qu'on s'étonne qu'elles ne soient pas venues à l'esprit des promoteurs de cette mesure et ne les aient pas empêchés de l'adopter. Entre autres raisons primordiales, on s'aperçut que l'île de Tristan d'Acunha ne pouvait en aucune façon faciliter la fuite de Bonaparte et que le mouillage était si mauvais qu'aucun navire n'y était à l'abri. Un sloop de guerre qui y fit naufrage et s'y perdit avec presque tout son équipage en fit faire la triste expérience aux Anglais peu avant l'abandon définitif de l'île. Le pic de Tristan d'Acunha se trouve à 37°6' de latitude Sud et à 11°14' de longitude Ouest ; des observations plus récentes attribuent 18°2' de longitude Ouest à la Cascade. Ces dernières, dues à l'excellent navigateur HORSBURGH sont tenues pour exactes. Il y a ici environ 10° de variation Ouest.

Nous eûmes un temps et des vents normaux lorsque nous doublâmes le Cap de Bonne-Espérance et que nous mîmes le cap, par 40° de latitude, sur le but de notre voyage en Orient. Le 14 Avril, nous dépassâmes les îles St-Paul et Amsterdam sans les apercevoir d'ailleurs, car le temps était très brumeux. Le 4 Mai, au matin, nous aperçûmes l'extrémité de Java. Dans l'après-midi, nous entrâmes dans les Détroits de la Sonde et le 9 nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia.





CHAPITRE II

DÉPART DE BATAVIA — DÉTROIT DE BANKA — ATTAQUÉS
PAR DES PIRATES — ARRIVÉE A MUNTOK — DESCRIPTION —
ILE DE BANKA — DESCRIPTION DES PROAS DES PIRATES —
COMMERCE DE BANKA

Ayant refait notre plein d'eau et de vivres et expédié quelques affaires, nous partîmes le 18 pour le but final de notre voyage d'aller. Le 22, après avoir traversé la Mer de Java, nous aperçûmes l'île de Lucepera située à l'entrée Sud du détroit de Banka et le jour suivant nous pénétrâmes dans le détroit. Depuis notre départ de Batavia, il avait fait une chaleur étouffante qui maintenant était devenue presque intolérable ; aussi, malgré des coups de tonnerre et des éclairs terrifiants, les lourdes pluies qui vinrent rafraîchir l'atmosphère pendant la nuit furent-elles les bienvenues.

A 11 heures du matin, le 24, nous étions en face de Fourth Point, près de l'embouchure du Palembang, rivière de Sumatra qui se déverse dans le détroit de Banka. Tout à coup nous aperçûmes trois grandes proas — c'est le nom porté par les bateaux malais, — qui nous attendaient en pleine mer. Comme le temps était à peu près calme, en peu de temps, elles purent nous approcher assez, à la rame, pour nous laisser voir qu'elles étaient pleines d'hommes, qu'elles avaient deux étages de rames, et qu'un gaillard plus haut qu'un homme, coupait leur avant et débordait de plusieurs pieds au-delà des plats-bords. Au centre, à travers une espèce de sabord, passait la gueule d'un gros canon. Le plus grand de ces bateaux, sur lequel flottait une longue flamme rayée de bleu et de blanc dans le sens de la longueur, faisait office de chef de groupe. Ils avaient tous un pavillon bleu ou vert foncé avec une bande blanche à la partie supérieure, à la partie inférieure et le long de la hampe. Nous comptâmes 37 rames sur un des flancs du plus gros navire qui était par conséquent mû par 74 rameurs ; les deux autres étaient plus petits

du quart environ, ce qui faisait au total 188 rames. Leur apparence formidable et hostile nous fit reconnaître en eux une escadre de ces proas de pirates qui infestaient les détroits situés entre l'Océan Indien et l'Océan Pacifique d'une part et la Mer de Chine de l'autre. Toujours à l'affût de petits bateaux ou de bateaux non armés, ils se sont aventurés, enhardis par leurs derniers succès, à attaquer même des vaisseaux de guerre. Ils ont causé des dommages si considérables au commerce de l'Orient, et leur sauvage cruauté à l'égard de leurs prisonniers a été tellement révoltante, — ils massacraient sur-le-champ tous les lascars, marins indigènes, et mettaient à mort dans de lentes et atroces tortures tous les Européens et hommes blancs —, que les vaisseaux de commerce naviguent rarement seuls dans ces parages. Ils voyagent en groupes pour se protéger mutuellement contre ces sauvages qui sont en majeure partie des Malais. Comme ils avaient, selon toute évidence, l'intention de nous attaquer, nous fîmes des préparatifs pour les repousser. La mer étant à peu près calme, la manœuvre leur était plus facile qu'à nous, grâce à leurs rames, et ils nous présentaient sans cesse leur avant fortifié. Ils approchaient résolument, mais lorsqu'ils arrivèrent à portée de nos canons, ils ralentirent, probablement pour nous examiner. Afin de préciser la distance qui nous séparait d'eux, nous leur envoyâmes un boulet de six qui tomba court. Comme électrisés par ce salut, ils se mirent vivement à ramer et se dirigèrent sur nous d'un air très résolu, soulevant l'eau de leurs rames qu'ils manœuvraient sans aucune régularité, de sorte qu'elles faisaient songer à un mille pattes se déplaçant rapidement. Nous les laissâmes approcher jusqu'à une bonne distance de nos canons et nous déchargeâmes sur eux une bordée de 3 canons de six. L'un des boulets passa au-dessus d'eux, un autre tomba juste sur le gaillard d'arrière du plus gros, et le troisième frappant l'eau en deçà, ricocha au-dessus du gaillard avant et disparut à nos yeux. Cette petite démonstration de la puissance de notre artillerie, fit naître un grand désordre à bord de la petite escadre et les deux petits vaisseaux allèrent se ranger quelques instants aux côtés du plus gros. Un courant nous avait entraînés dans des eaux peu profondes, sur un banc de sable qui s'étend dans le détroit à quelque distance de Sumatra. Heureusement, un vent s'éleva de l'Est et nous pûmes, en louvoyant vers le Sud, nous éloigner du haut-fond. D'épais nuages noirs qui s'amoncelaient au Sud depuis plusieurs heures se dirigeaient maintenant vers nous sous la forme d'une bourrasque. Notre manœuvre pour

éviter le haut-fond nous avait conduits à 3 milles au Sud de nos ennemis qui étaient restés inactifs ; le mât du chef du groupe s'était abattu. La bourrasque arrivait sur nous avec violence et nous déployâmes toutes nos voiles pour poursuivre notre route qui passait à peu de distance des pirates. Comme nous nous préparions à leur envoyer une autre bordée, ils estimèrent prudent de s'éloigner. Mais il nous répugnait d'avoir chargé nos canons inutilement. Nous ne pûmes résister à la colère qu'avait fait naître leur attitude et, afin de nous mettre définitivement en sûreté, nous leur envoyâmes une grêle de mitraille.

Les affûts de nos canons étaient faits avec un bois de Sumatra choisi en raison de sa grande dureté. Mais on ne s'était pas demandé s'il était assez résistant et s'il se fendait facilement, ce dont nous eûmes à pâtir. Un de nos canons dont l'affût s'était cassé était déjà hors d'usage et les deux autres étaient en bien mauvais état. Et notre plaisir ne s'accrut nullement lorsque nos ennemis qui avaient été occupés à réparer leurs dommages - nous l'apprîmes plus tard - se mirent à notre poursuite, toutes voiles dehors, sans cesser de faire feu sur nous. Nous ripostâmes jusqu'à ce que nos canons, démontés, eurent roulé sur le pont. Les coups des pirates ne nous firent cependant aucun mal car ils étaient trop courts.

Ainsi privés de notre artillerie, au cas où le calme serait revenu, nous n'aurions eu pour nous défendre que nos armes portatives qui nous auraient été de peu d'utilité contre un nombre si accablant d'ennemis. Nous décidâmes donc de mettre le cap sur Muntok, établissement hollandais de l'île de Banka qui se trouvait alors en vue. Nous y arrivâmes le soir, harcelés par nos poursuivants jusqu'à une faible distance du mouillage.

Le lendemain matin, au moment où nous descendions à terre, un péon ou serviteur vint à notre rencontre. Il était envoyé par le maître-adjoint du port pour nous conduire à son bureau où, selon la coutume, nous fîmes une déclaration concernant le chargement et la destination de notre bateau. Après nous avoir fait remplir cette obligation, le maître-adjoint du port nous donna un serviteur pour nous conduire chez le Résident qui nous reçut fort civilement. Nous lui expliquâmes pourquoi nous avions fait escale et il ordonna immédiatement aux arsenaux du Gouvernement de nous réapprovisionner de poudre et de munitions, car nous en avions dépensé une grande quantité dans notre engagement avec les pirates. Pour les affûts de nos canons, il nous fit donner du bois tiré de ses propres go-

downs (1), c'est le nom que portent les entrepôts dans l'Inde. Mais il se trouva qu'il était impossible de nous donner des munitions ; on nous livra en échange quatre saumons d'étain que nous découpâmes pour en faire de la mitraille.

La relation que nous fîmes de l'engagement avec les pirates et la description que nous fîmes des proas au Résident lui permit de reconnaître en eux trois vaisseaux armés, pleins d'hommes et venant de l'île de Lingga qui se trouve à quelques lieues au Nord. Ils avaient quelques jours auparavant enlevé un bateau dans la rade même, sous les canons du fort. Le Résident nous félicita de leur avoir échappé, car ils étaient bien armés, et de plus, l'opium qu'ils avaient trouvé dans leur prise leur permettait d'entretenir un état d'ivresse redoutable dans l'attaque. Il nous affirma que les canons que nous avions aperçus étaient des canons de six, que les équipages étaient bien munis en piques, ou épieux et en javelots, et qu'ils possédaient plusieurs mousquets européens dont ils se servaient fort habilement et qu'ils avaient découverts dans le bateau malheureusement tombé entre leurs mains. Il nous fit voir un petit brick de commerce qui appartenait à un Chinois de Singapour et qui avait été pris par ces mêmes pirates au large des îles Nanha dans le détroit de Banka. Il leur avait été repris quelques jours auparavant par deux canonnières hollandaises. Une de leurs proas avait été prise aussi et elle était échouée sur la plage près du brick chinois. Son équipage s'était battu avec toute l'énergie du désespoir et il ne s'était rendu que lorsque tous ses hommes eurent été blessés, ce qui ne les empêcha pas, couchés sur le pont et incapables de se tenir debout, de donner des coups d'épieux et de lancer leurs javelots à leurs vainqueurs, tuant quelques marins hollandais et en blessant grièvement plusieurs. Certains de ces derniers étaient morts par la suite de la virulence du poison où les armes avaient été trempées.

Le Résident nous apprit que la proa capturée avait 55 pieds de long et 28 rames en deux étages de chaque côté. Le canon qui était à bord était un canon anglais de six à affût mobile. Le gaillard était fait en pièces de bois équarri de dix pouces carrés de section, placées horizontalement l'une sur l'autre et faisant saillie de six pieds au delà du plat-bord ; la partie avant était protégée par une cuirasse de fer. L'équipage, composé de 100 hommes dont 18 seulement

(1) Du malais gâlong.

avaient survécu, s'était battu d'autant plus sauvagement qu'il avait absorbé ces quantités d'opium mêlé du jus d'une racine appelée bang. Ces excitants, joints à la doctrine mahométane de la prédestination, les rendent absolument inaccessibles à la peur, leur inspirent une fureur et un acharnement indomptables et les poussent à des forfaits d'une barbarie diabolique.

Quand, retournant à bord, nous arrivâmes à la plage, nous trouvâmes le débarcadère couvert de soldats en uniforme de campagne, débarqués par un bateau de commerce hollandais qui se trouvait alors en rade de Batavia. Ils étaient arrivés la veille, et étaient répartis en deux compagnies de 100 hommes qui faisaient partie d'un détachement de 1000 soldats récemment envoyés de Hollande. afin d'occuper l'île de Banka d'abord et procéder ensuite à une descente sur Palembang, factorerie et fort hollandais, situés juste en face dans l'île de Sumatra. Le sultan actuel venait de s'en emparer. Ces soldats étaient de beaux hommes qui paraissaient pleins d'allant.

Dès notre arrivée à bord, nous apprîmes que notre charpentier était tombé dans la cale et était inapte à tout service ; dans les circonstances présentes, c'était là un accident particulièrement regrettable. Poussés cependant par la nécessité, nous mîmes tout notre monde au travail sur le bois que nous nous étions procuré à terre, et le jour suivant, avant le coucher du soleil, les efforts combinés des officiers et de l'équipage avaient réussi à construire une série d'affûts convenables. Nos canons furent immédiatement montés et mis en position de combat.

Dans l'après-midi, une embarcation chargée de poisson vint le long du bateau et nous en achetâmes à un prix raisonnable une quantité suffisante pour nos besoins. Notre steward qui connaissait le malais apprit du vieillard de l'embarcation que celui-ci avait été pris en mer à bord des proas qui nous avaient attaqués. On lui avait dit qu'il y avait deux morts et un blessé sur le chef de groupe. Le bateau avait beaucoup souffert du boulet qui avait passé au-dessus du gaillard après avoir ricoché sur l'eau. Le vieillard nous apprit encore que les proas nous attendaient en pleine mer dans l'intention de nous couper la route. Quand nous lui demandâmes de quel côté se trouvaient les proas et à quelle distance, il désigna du doigt le Sud-Ouest et nous aperçûmes dans cette direction trois proas, toutes voiles ferlées. Du haut de la grande hune, nous pûmes constater qu'elles étaient armées et nous ne doutâmes plus que c'étaient elles.

A midi, le thermomètre s'arrêta à quatre-vingts degrés Fareinheit et l'après-midi nous essayâmes un grain du Sud-Ouest accompagné d'une lourde pluie.

Muntok est située dans un cadre romantiquement pittoresque. La haute montagne Minopin, qui se termine en pic, est visible d'une très grande distance et constitue un excellent amer pour l'entrée septentrionale du détroit de Banka. Elle s'élève à quelques milles au Nord de la ville qui s'étend près de l'extrémité de la pointe de Muntok, au Sud-Ouest de l'île de Banka. Sur cette pointe se trouvait autrefois un fort appartenant au sultan de Palembang qui y entretenait une garnison. A deux lieues à l'Est de la pointe, se trouve une vallée débouchant sur la mer en formant une oblique orientée Nord-Est avec la côte. Cette vallée est formée par la montagne Minopin au Nord-Ouest et par un vaste promontoire presque horizontal au sommet et tombant perpendiculairement ou à peu près sur le détroit. A la base du promontoire au Sud-Ouest s'étend une plage d'un huitième de mille de longueur. C'est dans cette vallée ombragée d'arbres que se trouve la ville de Muntok comptant environ deux mille habitants, la plupart chinois ; le reste est composé de Malais et de métis issus de Hollandais et de Malaises ou de Chinoises. La mer et le sol fournissent leurs principales ressources aux habitants et approvisionnement la garnison. On y fait aussi de la contrebande d'étain avec les *vaisseaux de la nation anglaise* — c'est le nom qu'on leur donne — et avec les voisins les Lingganais.

Sur le plateau déjà mentionné et auquel on accède par un sentier raide bordé d'arbres majestueux, sont situés la demeure du Résident, les quartiers des officiers, les casernes, les dépôts militaires et autres édifices publics d'un joli style hollandais. Par ailleurs, sur une plateforme située au rebord du plateau et commandant le port, une rangée de canons de campagne constitue une batterie formidable dans toute l'acception du mot.

Le débarcadère, à l'entrée de la ville, est relativement commode à marée haute, grâce à une jetée en pieux et en bambous. Mais quand l'eau se retire, elle abandonne plus de deux cents mètres de jetée, et comme les eaux sont peu profondes jusqu'à la rade, les débarquements y sont d'autant plus difficiles que les bateaux mouillent à une grande distance de la plage et que le sol y est très mauvais avant d'atteindre la terre ferme.

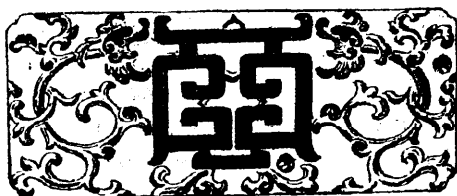
En face de Muntok, à quelque trois milles et demi du débarcadère, s'étendent sur huit milles environ vers l'Est les hauts-fonds de

Munlok, banc de sable compact, très peu profond à l'extrémité Est où, à marée basse, le sable et les rochers qui le hérissent à cet entroit, sont à sec jusqu'à quelque quatre milles et demi de la côte de Banka. A une petite distance de l'extrémité Ouest du haut-fond, se trouve un banc dangereux appelé Corang Hodgee. Le meilleur chenal pour entrer à Muntok et en sortir, est celui qui se trouve entre les deux bancs, encore qu'on en emprunte parfois d'autres. Quand nous nous y engageâmes, nous manœuvrâmes d'abord de façon à avoir la montagne Minopin au Nord-Nord-Est quart-Est. Nous mîmes ensuite le cap droit sur elle et nous traversâmes le haut-fond de Muntok avec six brasses d'eau qui s'approfondirent jusqu'à onze brasses pour remonter petit à petit jusqu'à six brasses et demie à l'endroit où nous jetâmes l'ancre. La pointe de Muntok se trouvait à l'Ouest quart Sud-Ouest par rapport à nous ; la pointe située à l'Est de la rade, se trouvait à l'Est-Sud-Est ; la montagne Minopin au Nord-Nord-Est quart-Est, et le fort, ou plutôt la batterie, au Nord-Nord-Est demi-Nord.

L'île de Banka est haute, tourmentée et d'aspect assez dénudé, bien que quelques-unes des vallées soient fertiles. Elle est de forme ovale, orientée Nord-Ouest Sud-Est et mesure plus de quarante lieues de long sur dix lieues de large en moyenne. Elle fait face à une partie de la côte Nord-Est de Sumatra et forme avec elle le détroit de Banka qui serpente sur plus de cent milles de longueur et trois à sept lieues de largeur. Elle est plus ou moins entourée de haut-fonds, mais les plus dangereux sont ceux du Nord-Est, parce que des récifs de corail s'avancent loin dans la mer et que des écueils sont épars çà et là, y rendant la navigation extrêmement périlleuse. La côte est peuplée de Malais dont les principales occupations sont de ramasser des biches de mer et des nids d'oiseaux pour le marché chinois, de commettre des déprédations sur les navires de commerce sans défense des colons chinois et de rôder dans les hauts-fonds des détroits voisins de Bangka, Casper et Billiton, en vue de profiter des situations critiques où peuvent se trouver les vaisseaux qui entrent dans la Mer de Chine ou en sortent. Gênés par les nombreux récifs et les heurtant souvent, ces vaisseaux sont une proie facile pour les sauvages qui accourent alors en grand nombre.

L'étain est le seul article d'exportation de Banka. La production totale s'élève à environ quatre-vingt mille piculs chinois - un picul équivaut à cent trente-trois livres - encore que, depuis la guerre avec le sultan de Palembang, la production ait quelque peu baissé. Les mines sont exploitées par des Chinois pour le compte de

la compagnie Hollandaise des Indes Orientales qui en a le monopole. La plus grande partie est exportée sur Batavia où il se vend quinze dollars environ le picul, pour être exporté sur le marché chinois en premier lieu et sur l'Europe ensuite. On dit qu'il y a des mines d'or et d'argent à l'intérieur, mais elles n'ont jamais été exploitées. Dans les districts stannifères de Yre-Mass au Nord de l'île et de Marawan au Nord-Est, l'étain fait l'objet d'une contrebande active. Les articles les plus demandés en échange sont l'opium, des étoffes, et surtout des dollars espagnols ;mais la vigilance du Gouvernement a, ces derniers temps, considérablement restreint ce commerce. Banka appartenait à l'état indigène de Palembang, mais peu de temps après la découverte accidentelle des mines d'étain, en 1710, les Hollandais obtinrent le droit d'y établir une factorerie et un fort pour soi-disant protéger et favoriser le commerce du sultan qui vivait, avec le Résident hollandais, à Palembang, sur la grande rivière de même nom, juste en face dans l'île de Sumatra. Palembang avait été ajouté aux conquêtes hollandaises en 1660. Mais l'occupation de Muntok par les Hollandais fut peu avantageuse pour le sultan, car ils s'arrangèrent pour lui imposer un contrat l'obligeant à fournir à très bas prix de l'étain à la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales qui réalise ainsi d'immenses profits.





CHAPITRE III

PALEMBANG, COMMERCE — GUERRE DE PALEMBANG CONTRE
LES HOLLANDAIS — DÉPART DE MUNTOK — MOUSSONS —
COURANTS — POULO-CONDORE — CAMBODGE — CAP
ST-JACQUES — ARRIVÉE À VUNG-TAU.

Le fleuve Palembang, le plus grand de Sumatra, se jette par plusieurs embouchures dans la mer à l'entrée Nord du détroit de Banka. Les navires de commerce le remontent jusqu'à la ville de Palembang mais des navires de guerre ne l'ont remonté qu'avec beaucoup de difficultés. Palembang s'étend sur plusieurs milles de chaque côté du fleuve, à dix lieues de l'embouchure. Les principales marchandises d'exportation sont l'étain, du poivre noir de qualité inférieure, des objets en rotin, des diamants à l'état brut et de la poussière d'or ; les importations sont les mêmes que celles de Banka. Lors de l'occupation de Batavia par les Anglais en 1811, les établissements hollandais de Palembang et Muntok se soumirent aussi à leurs armes et restèrent en leur pouvoir jusqu'au dernier traité de paix qui les rendit aux premiers occupants, les Hollandais. Etant donné la situation de Minto, ces derniers n'éprouvèrent aucune difficulté à réoccuper la ville et à s'y réinstaller fortement quand elle eut été évacuée par les Anglais. Il n'en fut pas de même pour Palembang : irrités par la politique de monopole des Hollandais et ayant été autrefois victimes de leur rapacité, les Palembangais avaient décidé de ne pas les réadmettre dans les mêmes conditions. Lorsque leurs anciens voisins revinrent, ils n'étaient cependant pas prêts à les repousser par la force ; ils temporisèrent donc, tout en tâchant de se mettre en état d'empêcher une installation définitive. Ils ne tardèrent pas à être prêts.

Homme éclairé, à la décision prompte et aux idées larges, le sultan actuel qui aime ardemment son pays et poursuit une politique libérale dans ses rapports avec les étrangers, eut bientôt réuni des

réserve de munitions, réparé les forts, constitué un parc d'artillerie, rassemblé plusieurs milliers d'armes à feu et amélioré la discipline de ses troupes. Il n'était pas difficile de trouver un prétexte de querelle avec les Hollandais.

Leurs exactions firent rapidement naître un concert de plaintes amères auxquelles ils ripostèrent et les flammes qui couvaient depuis longtemps éclatèrent bientôt avec fureur. Les Hollandais, très inférieurs en nombre, furent repoussés dans leur fort et soumis à un siège sévère. Ils réussirent néanmoins à tromper la vigilance des assiégeants et à faire parvenir au gouvernement de Batavia des comptes-rendus de leur situation critique. Une expédition composée d'une frégate et de plusieurs bateaux moindres fut immédiatement envoyée au secours de la garnison ; mais celle-ci était si étroitement investie par le sultan, que l'expédition fut obligée de se retirer sur ses bateaux avec de grandes pertes en vies humaines et en objets précieux, poursuivie par les Malais victorieux qui ne cessaient de la harceler, criblant les bateaux de flèches. La nouvelle de la défaite fut bientôt connue à Batavia où elle fit naître une grande inquiétude.

L'édifice commercial des Hollandais en Orient qui avait récemment subi de rudes atteintes en raison des nombreuses révoltes des indigènes et des attaques répétées des Anglais, tremblait dans ces fondements et était à la veille de la ruine. Il était nécessaire de faire un vigoureux effort pour redresser la situation.

Lorsque les Anglais étaient en possession des colonies hollandaises, ils avaient, pour se ménager l'avenir, adopté à l'égard des indigènes, une politique libérale qui contrastait avec la rudesse des Hollandais. Il en résulta des actes de rébellion et de résistance à l'égard de ces derniers lorsqu'ils reprirent en main le gouvernement. Le sultan de Palembang fut le premier à commencer les hostilités.

Ce prince s'était longtemps lamenté des gros préjudices causés au pays par les monopoles du gouvernement hollandais ; il était dans une situation avantageuse pour diriger des hostilités contre un ennemi étranger et son esprit ouvert, fertile en expédients et juste dans ses vues, venait de saisir le moment qui lui avait paru le plus propice à ses projets.

La Compagnie Hollandaise des Indes Orientales appréciait à leur valeur exacte les conséquences désastreuses qui résulteraient de son expulsion de Palembang ; outre la perte de la ville, les indigènes des autres colonies, suivant l'exemple des Palembangais, secoueraient

leur joug et chasseraient les envahisseurs de leur pays. Navrés de la situation et craignant pour l'avenir de leur empire en Orient, les Hollandais faisaient des préparatifs pour envoyer une formidable expédition chargée de faire de vigoureux efforts pour recouvrer Palembang. Une flotte de vaisseaux de ligne, de plusieurs frégates et bateaux moindres, et de batteries flottantes, devait se concentrer à Muntok où un corps important de troupes européennes était massé. D'autre part, une formidable armée débarquée à Lampoon, à l'Est de Sumatra sur le Détroit de la Sonde, allait coopérer avec l'expédition empruntant la rivière et, joignant ses forces à cette dernière, attaquer simultanément la ville. Telle était la situation lors de notre visite forcée à Muntok.

Le 26, à huit heures du soir, ayant réparé nos avaries, nous quittâmes la rade de Muntok en compagnie d'un brick anglais allant à Singapour. Nous eûmes une nuit noire et pluvieuse avec un bon vent frais et au lever du jour, après avoir quitté le détroit, les deux bateaux, prenant une direction différente, se séparèrent. Vers 1 heure de l'après-midi, le vent avait viré vers l'Ouest et nous nous trouvâmes près des Sept Iles. Ne pouvant passer sous leur vent nous décidâmes d'essayer de passer entre elles, ce qui aller nous éviter un long détour au Nord et nous faire gagner beaucoup de temps. En conséquence, nous nous engageâmes entre la plus occidentale des îles et la plus proche de celle-ci. Nous traversâmes une *barre* qui, d'après la couleur des eaux, semblait aller de l'une à l'autre des deux îles. La sonde nous révéla à plusieurs reprises des fonds de sept brasses et demie de profondeur ; nous n'en trouvâmes pas de moins profonds.

Le 28, nous dépassâmes les petites îles de Poulo Toty et Poulo Docan et le lendemain l'île de St-Julien. Dans l'après-midi du 30, nous essuyâmes un grain violent Ouest-Sud-Ouest. Le matin suivant, nous nous aperçûmes que nous avions dépassé l'île de la Victoire et dans le courant de la journée nous distinguâmes successivement *White Rock*, l'île de la Selle, Pulo Domar et l'archipel Anambas sur notre droite et les hautes montagnes de Pulo Aor, Pulo Pisang et Poulo Timoan à notre gauche.

Le courant qui était devenu très fort depuis que nous avions quitté les Sept Iles, prit une nouvelle direction vers le Nord. Ce courant Est, combiné avec le léger vent d'Ouest que nous avions depuis notre entrée dans la Mer de Chine, avait considérablement retardé notre voyage et rendu notre existence monotone et fastidieuse. Nous

espérions qu'à une petite distance au Nord de l'équateur, nous serions aidés par la mousson du Sud-Ouest qui, en cet endroit de la Mer de Chine, commence généralement au début de Mai ; mais nous atteignîmes près de 5⁰ de latitude Sud avant de déceler des indices de ce vent semi-annuel. Il était alors si faible que nous avions peine à résister au fort courant qui avait à nouveau changé de direction et coulait Est-Nord-Est ; de sorte que ce fut seulement le 4 Juin que nous aperçûmes les îles Redang.

Le 5, la brise était devenue un vent favorable du Sud-Sud-Est et nous aperçûmes l'île de Paulo-Obi qui se trouve à quelques lieues au Sud-Est du Cambodge. Le 6, nous discernâmes l'île de Pulo-Condore avec les hauts sommets qui atteignaient les nuages.

Les Anglais y avaient autrefois un fort et une factorerie qui facilitaient leurs relations avec la Chine et la côte voisine du Cambodge. En 1705, fort et factorerie furent détruits et les Anglais massacrés par les soldats macassars à leur solde qui composaient la majeure partie de la garnison. Depuis, aucune puissance européenne n'a essayé d'y établir une colonie, et à vrai dire aucun avantage n'en résulterait, car si l'île possède un hâvre excellent et un beau bassin enclavé dans les terres et propre au carénage, elle est très malsaine et pauvre, infestée de reptiles venimeux et dépourvue d'eau potable. Elle n'a que quelques misérables habitants gouvernés par un mandarin tributaire du roi de Cochinchine. Même si tous ces inconvénients étaient écartés et pour ne songer qu'aux avantages commerciaux qui incitèrent les Anglais à s'y établir en raison de sa proximité de la rivière du Cambodge, celui qui tenterait l'aventure serait désappointé, car le roi de Cochinchine, depuis la conquête du Cambodge, interdit tout commerce direct entre les étrangers et ce dernier pays et la ville de Saïgon qui est devenue l'emporium du Cambodge et des provinces méridionales de la Cochinchine. De plus, on le verra, étant donné la situation actuelle du royaume, il n'y a pas à espérer faire des opérations commerciales de nature à encourager d'autres essais. En conséquence, le voisinage de Pulo-Condore et de ladite rivière n'a aucun intérêt au point de vue commercial et l'occupation de Pulo Redang et de Singapour par les Anglais, ne laisse que peu de valeur à cette île comme relai de commerce avec la Chine.

Nous avons beau temps, une bonne brise du Sud, et nous longeâmes la côte orientale du Cambodge dans dix brasses d'eau environ. A l'aurore, nous aperçûmes la terre au Nord-Nord-Ouest quart Nord,

à une distance d'environ trois lieues. La côte est basse et dans beaucoup d'endroits on ne peut l'apercevoir à plus de deux lieues du pont d'un navire de commerce. Une plaine de boue commence à la pointe du Cambodge (1) et s'élargit peu à peu pour se terminer à l'embouchure du fleuve Donnai où elle s'avance de quatre lieues dans la mer. Il n'est pas prudent de naviguer sur un fond de moins de cinq brasses le long de cette côte et au tournant qui précède le fleuve.

A 11 heures du matin, le 7, nous aperçûmes le Cap Saint-Jacques au Nord-Nord-Est. Ce promontoire est le début d'une chaîne de montagnes qui, le long de la côte, s'étend vers le Nord jusqu'au Tonkin. C'est la première élévation de terrain que l'on aperçoit en venant du Sud et il constitue un excellent point de repère pour l'entrée du fleuve Donnai au Nord de laquelle il se trouve. Nous mîmes le cap sur lui, restant sur des fonds de 9 à 12 brasses. A une distance de moins d'un mille, nous virâmes vers l'Ouest et suivîmes une direction parallèle à la côte jusqu'à ce que nous débouchâmes dans une petite baie pittoresque en demi-lune située au pied de la montagne. Au fond de la baie se trouve le village de Vung-Tau (2) qui lui a donné son nom. Nous jetâmes l'ancre par cinq brasses de profondeur à 1 mille du village. Il était 6 h. du soir. Cette baie mesure deux milles et demi à partir de l'extrémité du cap. Ici le chenal mesure un peu moins de deux milles et demi de largeur. Il est bordé au Sud par la plaine déjà mentionnée, mélange de boue et de sable, dépôt conglugué des divers bras du Mékong et du Donnai. La baie n'est pas tenue pour très sûre pendant la mousson du Sud-Ouest, bien que les fonds soient bons, mais pendant l'autre saison elle constitue un havre excellent.



(1) Pointe de Camau.

(2) Baie des Cocotiers.



CHAPITRE IV

PREMIER CONTACT AVEC LES COCHINCHINOIS — LEURS
VÊTEMENTS, MŒURS, ETC... — CONDUITE GROTESQUE DU
CHEF — ARRIVÉE A CANJEO — VISITE A TERRE — PAGODE.

Le lendemain matin, 8 Juin, nous envoyâmes notre canot au village avec un officier chargé de demander un pilote. Quand le canot approcha du rivage, une trompette se mit à résonner dans le bosquet et nous remarquâmes une grande agitation parmi les habitants. Aussitôt à terre, l'officier fut entouré et escorté jusqu'à la maison, ou plutôt la hutte du chef, mandarin militaire commandant le poste. Il y fut cordialement accueilli et on lui offrit du thé et des sucreries. Au cours des relations entretenues par les Portugais de Macao avec la Cochinchine un des soldats avait appris quelques mots du dialecte barbare en usage chez les descendants des aventuriers qui, transportés en Orient par Vasco de Gama, Diego Lopez Saquiera, Diego Mendez, Albuquerque et les autres navigateurs et conquérants, s'étaient essaimés sur une grande partie de l'Asie après la découverte du passage au Sud du Cap de Bonne-Espérance. Par son truchement, l'officier qui était lui-même Portugais de naissance, réussit à expliquer au mandarin qu'il nous fallait un pilote pour nous conduire jusqu'à Saïgon, dans le but d'y faire des échanges commerciaux ; mais ces efforts pour lui faire comprendre à quelle nation nous appartenions et quel était notre langage, échouèrent totalement. Cependant, le mandarin, au moyen de signes, invita l'officier à aller chercher un état de l'équipage du navire, du nombre de ses canons, de son chargement et de son tirant d'eau. Un pilote nous serait fourni dès la remise de l'état.

Dès le retour de l'officier, nous nous préparâmes à satisfaire aux demandes du chef. Mais nous ne tardâmes pas à être informés par l'officier de quart qu'une grande chaloupe pleine d'hommes contournait la pointe occidentale de la rade et venait sur nous. Nous

nous rendîmes immédiatement sur le pont d'où nous pûmes constater que l'étranger avait des mâts et des vergues décorés de flammes et un nombre considérable d'épieux ornés de touffes de cheveux teintes en rouge fixés aux matériaux. Dans un double but de sauvegarde et d'étiquette, nous jugeâmes à propos de réserver une réception à ces étrangers et nous fîmes ranger l'équipage armé de ses mousquets et de ses piques sur le gaillard d'arrière et le pont principal.

A peine à portée de voix, les indigènes se mirent à pousser des exclamations retentissantes, répétant le mot « olan » et avançant avec précaution. Cependant, encouragés par notre attitude amicale et nos gestes conciliants, ils s'enhardirent à nous accoster. Les chefs, - ils étaient trois, - cédant à nos invitations, montèrent à bord et leurs actes exprimèrent une grande curiosité, bien que la vue d'un si grand bateau ne semblât pas leur être nouvelle. Notre surprise fut grande quand nous remarquâmes que l'un d'eux semblait même être « chez lui ». Nous apprîmes par la suite que quelques années auparavant, il était allé à Macao dans un brick portugais et qu'il avait retenu quelques mots de la langue ; mais il les prononçait avec un accent si extraordinaire qu'ils ne pouvaient être d'aucun usage comme moyen d'expression. Quand au langage indigène, il paraissait si dur et inintelligible à nos oreilles qui n'y étaient pas habituées, que nous renonçâmes à nous faire comprendre par ce moyen. Nous fûmes donc obligés d'avoir recours à des signes et nous apprîmes : que le plus âgé des chefs commandait le district militaire comprenant tout le pays avoisinant, y compris les divers bras du Donnai ; qu'il résidait à Canjeo, village situé à environ sept milles à l'Ouest, sur l'île de Dong-Thiang, à l'entrée de la rivière, et que nous devions attendre la permission du Vice-Roi ou Gouverneur pour aller à Saïgon. En conséquence, après nous être assurés que les chefs en sous-ordre connaissaient le fleuve, nous levâmes l'ancre et nous nous dirigeâmes vers Canjeo que nous atteignîmes à deux heures.

C'était notre premier contact avec les indigènes. Nous fûmes fort surpris de voir combien leurs mœurs différaient de ce qu'on nous avait donné à comprendre et ne pûmes nous l'expliquer qu'en supposant que les habitants de la côte, loin des habitants plus policés de la ville, devaient naturellement être moins civilisés. Mais à mesure que nous fîmes plus ample connaissance et que leur caractère nous devint plus familier, nous fûmes de plus en plus persuadés que les Cochinchinois, sous beaucoup de rapports, n'étaient guère éloignés d'un état de déplorable barbarie.

Le chef militaire était un vieillard ratatiné, aux cheveux blancs, doué d'une grande vivacité mêlée à un levain du puérilité de sauvage qui, bien qu'il affectât des manières très cérémonieuses, ne cessait d'éclater et de nous amuser extrêmement. Il avait plusieurs serviteurs parfaitement soumis et prompts à exécuter tous ses ordres. Cependant, nous remarquâmes que la plus grande familiarité régnait entre eux. L'un des serviteurs portait un immense parasol avec lequel il suivit le vieillard dans tous les coins du bateau où le menait sa curiosité ou son caprice. Quand il fut invité à entrer dans la cabine, le vieillard ne voulut pas descendre sans son ombrelle, si grand était son souci du décorum et des convenances. Il avait aussi pour serviteur un bel adolescent d'une quinzaine d'années qui portait, jetés sur son épaule, deux sacs de soie bleue noués ensemble à l'aide d'une bande de coton et contenant des noix d'arec, des feuilles de bétel, de la chaux et du tabac qu'on chique en grandes quantités. Si courante est cette coutume que jamais je ne vis chez eux un homme d'un certain rang et d'une certaine honorabilité qui ne fût suivi d'un serviteur de ce genre. Les indigènes fument aussi des cigares de tabac haché et enveloppé de papier, comme les Portugais à qui ils ont probablement emprunté cette habitude. Un autre serviteur portait un éventail, et notre amusement fut grand de voir le vieux bonhomme se pavaner sur le pont, regarder curieusement dans les casseroles du cuisinier, embrasser les marins sur le gaillard d'avant, danser, faire des grimaces et maintes autres bouffonneries, escorté des porteurs d'éventails, de parasols et de bétel, - car les serviteurs des autres chefs s'étaient joints à la procession, - tous remplissant leurs fonctions respectives avec un sérieux imperturbable.

Les chefs portaient : une courte blouse en coton grossier qui avait été blanc ; des pantalons de crêpe noir très larges et sans ceinture, fixés aux hanches par une bande de soie cramoisie ; une tunique en soie noire ou bleue avec un revers rabattu sur la poitrine et boutonné sur une épaule, et un col aussi bas que celui de la blouse et étroitement boutonné autour du cou ; de grossières socques en bois ; un turban de crêpe noir surmonté d'un chapeau en feuilles de palmier, formant un cône très aplati avec en dessous un rond qui s'emboîte dans la tête et une bride passant sous le menton. Les serviteurs portaient des vêtements analogues, mais en étoffe beaucoup plus grossière.

Physiquement, les Cochinchinois sont légèrement plus petits que leurs voisins, les Malais, dont le teint est le même ; mais ils ne sont en général pas si bien bâtis. Leur habitude de chiquer constamment le

bétel donne à leur bouche un aspect répugnant. Chose remarquable, ils ne se lavent jamais ni le visage, ni les mains, ni le corps, alors que dans tous les autres pays de l'Orient, de fréquentes ablutions ont été estimées si indispensables à la santé et à la propreté, que les prêtres les ordonnent en tant que rites religieux respectés scrupuleusement, à la fois par devoir et par goût.

L'habitude qu'ont les classes élevées de garder des ongles extrêmement longs ne saurait avoir pour conséquence la propreté et l'aisance des mouvements ; ils sont l'objet de soins inlassables, car une personne portant cette marque est censée ne pas être obligée de se livrer à des travaux manuels. Plus les ongles sont longs, plus grande est l'honorabilité qu'ils confèrent. On enlève rarement les habits, que ce soit la nuit ou le jour, excepté pour des cérémonies ; lorsqu'ils sont pourris par le temps et la crasse, on les laisse tomber en lambeaux. Cette malpropreté dans les habitudes engendre une vermine fourmillante et rend le corps des indigènes blessant pour l'odorat. L'épithète de *souillon* qui a été appliquée aux Chinois ne saurait avoir de meilleure application qu'ici et dans son sens le plus absolu.

Après avoir visité tous les coins du bateau, le vieux mandarin chercha à s'insinuer dans mes bonnes grâces avec la plus intraitable obstination ; il se mit à me passer ses bras autour du cou, à essayer de fourrer dans ma bouche la répugnante noix d'arec qu'il avait dans la sienne et à sauter sur moi comme un chien, m'étouffant presque. Je réussis enfin à échapper à l'ardeur de ces démonstrations, et me plaçant au vent de lui, je m'y maintins malgré ses efforts pour me déloger. Nous fûmes d'abord embarrassés pour nous expliquer la cause d'un si violent accès d'une amitié que nous ne recherchions pas, mais le mystère fut bientôt éclairci.

Egarés comme nous l'avions été par les renseignements que nous avions recueillis, le caractère de ces gens nous était totalement étranger et n'avions pas pris soin de dérober à leur vue tout ce que nous n'aurions pu abandonner sans être gênés et ce à quoi nous tenions ; et cette ignorance nous causa beaucoup d'ennuis. Un des chefs en sous-ordre nous fit comprendre qu'il désirait descendre dans la cabine, ce qui lui fut accordé. A peine était-il entré que, désignant la glace, il nous donna à comprendre qu'il la lui fallait pour le vieux chef ; plutôt surpris par cette demande, nous sourîmes et, afin de détourner son attention, nous lui tendîmes une bouteille d'eau-de-vie et un verre pour qu'il se servît lui-même, ce qu'il fit abondamment et sans hésiter ; ensuite il nous donna à comprendre qu'il tenait bouteille et verre pour

des cadeaux et les passa à ses serviteurs, qui, après avoir avalé le liquide, les mirent sous leurs vêtements. Le mandarin se mit à réclamer à nouveau tout ce qui s'offrait à sa vue et d'un ton qui voulait nous persuader qu'un refus indisposerait fort le vieux chef. Nos rideaux, notre vaisselle, nos vêtements, nos armes, munitions, longues-vues et meubles de cabine furent successivement l'objet de sa convoitise. Nous avions cependant décidé de limiter nos cadeaux, sans toutefois perdre de vue qu'il était important de nous concilier ces gens et de gagner leurs bonnes grâces, à notre première arrivée dans le pays. Nous offrîmes donc au chef une chemise, un mouchoir et une paire de souliers pour lui-même, en lui faisant comprendre qu'il n'aurait rien d'autre, sur quoi, il remonta sur le pont de fort méchante humeur.

Nous fîmes de même un instant après et nous nous aperçûmes que la situation avait beaucoup changé. Le vieux Heo - car nous apprîmes que tel était son nom, - si débordant de gaieté et de bonne humeur, était maintenant fort mal disposé et daignait à peine parler. Nous nous étions aperçus que ces gens-là étaient d'insatiables buveurs d'alcool, et afin de nous les concilier, nous fîmes apporter une grande caisse de bouteille qui furent dépêchées avidement ; mais leurs sourcils restaient froncés ; s'apercevant que nous étions inflexibles, le chef nous fit entendre par signes qu'il nous refusait l'autorisation de poursuivre notre voyage ; il donna ensuite des ordres pour que son bateau vint nous accoster afin de nous quitter, nous donnant à entendre que si nous persistions à vouloir remonter la rivière, il nous en coûterait notre tête ; il nous fit comprendre que nous devions reprendre la mer. Nous nous trouvions à deux ou trois milles de Canjeo. Nous craignîmes que si nous nous obstinions à refuser ce qu'ils exigeaient, ils missent à exécution leur menace de nous quitter et nous estimâmes qu'il valait mieux céder dans une certaine mesure à leur rapacité. Une entente fut donc conclue et nous fûmes réduits à acheter la paix et leur bonne volonté. Nous donnâmes au vieux chef, une paire de pistolets, vingt-cinq cartouches, 12 pierres et une cartouchière de 6 livres de poudre, 2 paires de souliers, une chemise, six bouteilles de vin, trois de rhum et six de cordiaux français, un gobelet en verre taillé, deux verres à vin et un fromage de Hollande. Les autres chefs reçurent chacun une chemise, une paire de souliers, un gobelet, un verre à vin et une petite quantité de poudre. Les serviteurs ne furent pas oubliés, car chacun d'eux eut une petite pièce d'étoffe en manière de présent propitiatoire,

Le vieux Heo retrouva alors toute sa bonne humeur et dans un excès de générosité, enlevant son vieux vêtement de soie bleue, il me le tendit avec beaucoup d'amabilité tout en levant les épaules et en nous faisant comprendre qu'il avait froid. Je compris l'allusion et j'envoyai chercher une jaquette blanche que je l'aidai à endosser, ce qui parut lui faire grand plaisir. Il réclama ensuite de quoi se restaurer et nous étalâmes devant lui des biscuits, du bœuf froid, du jambon, des fruits à l'eau-de-vie et du fromage. Les biscuits et le fromage, assaisonnés d'alcool pur, furent voracement engloutis. Les autres mets ne semblèrent pas être de leur goût, pas plus que les fruits à l'eau-de-vie, mais on leur donna à entendre qu'ils produiraient le même résultat que le rhum et ils les avalèrent avec beaucoup de plaisir. Ils ne furent d'ailleurs pas désappointés dans les résultats qu'ils attendaient de leur goinfrie, car, lorsque nous jetâmes l'ancre en face du village, ils étaient tous extrêmement gais.

Les chefs nous demandèrent alors de transporter les canons à terre et invitèrent le commandant du bateau à les accompagner. Nous refusâmes en leur faisant comprendre que c'était contraire à nos usages quand nous étions en pays étranger. Quand ils s'aperçurent que nous avions pris une décision inébranlable, ils cessèrent de nous presser plus longtemps. Je me préparai cependant à les accompagner au village avec le jeune M. BEXEL qui remplissait les fonctions de secrétaire ; je laissai des instructions au commandant en second sur le rôle qu'il aurait à remplir et je m'embarquai dans l'un des bateaux des chefs, en compagnie de nos anciens hôtes. Au bout de quelques minutes, nous débarquâmes au village de Canjeo qui se trouve à l'Est d'une rivière, à quelque deux cents mètres de son confluent avec le Donnaï. Les mandarins avaient alors à peu près recouvré leur calme.

En approchant de la rive, notre nerf olfactif avait été salué par le « mélange le plus écœurant d'odeurs abominables qui frappât jamais des narines ». Les indigènes, hommes, femmes, enfants, cochons et chiens galeux, tous aussi crasseux et d'apparence misérable, s'étaient rangés le long de ce Styx pour nous accueillir à la descente. C'est sous leur escorte que nous nous rendîmes immédiatement à la maison du chef, à travers un dédale de rues jonchées de poisson pourri, de vieux os, et d'autres objets propres à donner la nausée, au milieu d'un assemblage hétéroclite de huttes, de jarres à poisson, de vieilles barques et d'étables à cochons. Afin de n'omettre aucun détail s'étiquette en vue d'honorer leurs hôtes, l'essaim de marmots crasseux et entièrement nus qui faisaient partie du défilé, entonna un chœur

harmonieux auquel se joignirent les parents, les cochons et les chiens.

La maison du chef s'élevait à peu de distance du groupe le plus compact de maisons du village. Elle était légèrement plus grande et de meilleure apparence que les huttes que vous venions de laisser derrière nous. On nous fit attendre quelques minutes à l'extérieur de la palissade entourant la demeure pour donner au chef le temps de préparer notre réception. Bientôt, on nous fit comprendre que nous pouvions entrer. Je me sens impuissant à rendre entière justice à la scène qui s'ensuivit. Mes talents descriptifs sont littéralement insuffisants pour décrire la cérémonie de la réception. Rien, sauf le crayon d'un Hogarth ou d'un Teniers, ne saurait donner une idée exacte de l'original. La scène était si irrésistiblement comique que nous éprouvions de grandes difficultés à réprimer notre envie de rire.

La pièce où nous fûmes introduits mesurait environ vingt-cinq pieds carrés et nous apprîmes que c'était là la salle d'audience ; le parquet était un mélange de sable et d'argile durci sous les pieds. Des épées rouillées, des boucliers, des fusils à mèche, des gongs et des épieux décoraient les murs. De chaque côté de l'entrée se trouvait une énorme grosse caisse appelée tam-tam en Orient et montée sur un grossier châssis en bois ; un soldat ou garde battait du tam-tam à intervalles réguliers avec un bâton en bambou ; mais nous ne pûmes découvrir par quel moyen le temps était mesuré.

A droite, sur une estrade élevée, étaient assis deux malheureux subissant le châtiment de la cangue : on met sur le cou et les épaules du coupable deux gros morceaux de bambous de dix pieds environ de longueur, fixés ensemble au moyen de deux fortes barres de bois qui passent de chaque côté du cou, l'enserrant étroitement sans toutefois empêcher ses mouvements. Le criminel a ainsi l'air de porter une échelle sur ses épaules.

Juste derrière l'estrade se trouvait une porte donnant sur une autre pièce réservée à des usages domestiques. Elle était tendue d'une sorte de rideau ou écran en lamelles de bambou pareil à ceux que l'on emploie au Bengale, sans être toutefois assez épais et serré pour nous empêcher d'apercevoir des femmes, des enfants et des cochons qui partageaient amicalement le contenu d'un énorme plateau en bois. Ce plateau était posé au centre d'un parquet composé de petites branches posées transversalement sur des troncs d'arbres grossièrement équarris et fixés au moyen de cordes faites avec une espèce de lin. Au fond de la salle d'audience, dans un coin, se

trouvait un grand panneau en bois épais sur lequel était sculpté en haut-relief un groupe de créatures indescriptibles qui n'avaient pu être créées que par la plus échevelée et la plus prolifique des imaginations. De chaque côté du recoin, des aquarelles aux couleurs éclatantes représentaient des monstres prodigieux, d'horribles chimères et autres créations hétéroclites. Au centre, sur une table, reposaient un brûle-parfum en cuivre, un bassin de même métal presque plein de cendres dans lesquelles étaient plantées un grand nombre d'allumettes dont les bouts étaient brûlés (1), et une petite divinité en bronze. Et le long des sortes de colonnes qui se dressaient de chaque côté, étaient suspendus des panneaux en papier de couleur portant de haut en bas des caractères noirs.

En examinant tous ces objets assemblés dans cette partie de la pièce, je ne pouvais me défaire de l'idée que le dévot le plus rigide pourrait rendre un culte à ce groupe sans enfreindre le décalogue. Le toit de la maison qui servait de plafond à la pièce était orné de « banderolles fumées » plus ou moins délabrées. Nous n'arrivâmes pas à déterminer si elles étaient de simples ornements ou si elles étaient les *opima spolia* d'ennemis vaincus.

Juste en face de l'autel et tout près de lui, il y avait une estrade de six pieds carrés et de deux pieds de hauteur, recouverte de grossières nattes de jonc sur lesquelles on apercevait des coussins de cuir peints en rouge et bourrés de balle de riz. C'est là que trônait, dans toute la dignité d'une attitude consacrée, tête haute, la poitrine bombée, les mains sur les hanches et les jambes croisées à la façon des tailleurs, un vénérable personnage à la barbe grise et clairsemée qu'il caressait de temps à autre avec beaucoup de complaisance. Sur sa tête était juché un grand chapeau européen en feutre blanc pareil à ceux de nos quakers qui portent des chapeaux à larges bords. Il avait une tunique de soie, gaufrée de noir, recouverte d'un vêtement dans lequel je reconnus immédiatement la jaquette que j'avais offerte au vieux chef. A sa gauche et à sa droite étaient rangés des officiers et des soldats en uniformes bigarrés qui observaient attentivement son visage et suivaient de près tous ses mouvements. On nous conduisit en face du trône et l'auguste personnage nous accueillit en inclinant la tête avec beaucoup de majesté et de bonne grâce. Puis, il nous fit signe de prendre place sur deux mauvais sièges vétustes, placés à sa droite. Il

(1) Baguettes d'encens.

nous adressa ensuite la parole dans sa langue ; nous ne comprîmes pas un mot, mais le son de la voix nous était familier et nous finîmes par reconnaître en cet hôte extrêmement solennel, notre joyeux invité, le vieux Heo !

La pénombre qui régnait dans la pièce où la lumière du jour ne pouvait pénétrer que par la porte que nous venions de franchir, - et encore était-elle très affaiblie par le toit de la maison avançant de six pieds et descendant si bas que nous avions été obligés de nous baisser, — la couleur sombre des murs et des ornements, due à une fumée qui nous incommodait beaucoup, le grotesque assemblage de monstres dans le recoin et les bruits discordants du concert dont ne cessaient de nous gratifier les gens et les bêtes, tout cela nous transportait dans d'étranges régions. L' « œil de l'esprit » de Milton devait contempler une scène analogue quand il décrivit avec tant de précision et de vie la cour de Pandemonium.

Vite lassé de ce déploiement de pompe et de magnificence, le vieillard descendit de son trône, et, se laissant aller à ses instincts naturels de bouffonnerie, se mit à arpenter fièrement la pièce, contemplant avec beaucoup de complaisance ses vêtements bigarrés et nous invitant à le regarder et à l'admirer avec des signes fort expressifs. Il était tout frémissant et gonflé de son importance et sa poitrine s'élevait et s'abaissait rapidement. Après avoir daigné nous honorer de cette exhibition, — et nous ne fûmes pas en reste dans l'expression de notre plaisir admiratif, — il donna des ordres à ses serviteurs qui placèrent devant nous une table mal dégrossie où l'on posa un service à thé en porcelaine grossière, un grand plat de riz bouilli avec un quartier de porc également bouilli, très gras et huileux, et un autre plat d'ignames bouillies. Les vieux chef se mit alors à déchirer la viande en morceaux avec ses longues griffes et à la fourrer dans notre bouche, pour porter aussitôt après un grand bol de thé très sucré à nos lèvres, et ainsi de suite avec une obstination infernale, au risque imminent de nous étouffer ; si bien qu'à la fin cette hospitalité de bourreau me fit perdre patience et, ayant prié et supplié en vain, je me reculai et, crispant ma main sur mon poignard, je fixai sur lui un regard menaçant. Il eut une expression si comique d'embarras, d'étonnement et de peur que ma colère s'évanouit sur-le-champ et que j'éclatai d'un rire inextinguible auquel le vieux bonhomme se joignit avec beaucoup de joie. Il cessa cependant de nous importuner davantage et nous permit de nous servir comme nous l'entendions ; mais nous étions suffisamment repus de porc gras et de

riz noir et nous goûtâmes quelques sucreries préparées de diverses façons, la plupart frites dans de la graisse de porc. Nous les trouvâmes si sales et répugnantes qu'il nous fut impossible de les avaler en entier.

On apporta ensuite une bouteille de rhum et une bouteille de cordial qui provenaient du pillage de notre bateau ; nous prîmes avec joie un verre de cordial comme antidote du repas que nous venions de faire.

Le vieillard s'attaqua vigoureusement au cordial et l'eut dépêché en quelques instants ; il ouvrit ensuite la bouteille de rhum et après que nous eûmes refusé d'en prendre, il appliqua la bouteille à ses lèvres et nous admirâmes

« Combien longues, combien profondes, combien dévotes

« Etaient ses lampées du jus précieux ».

Toutefois, nous n'étions pas sans appréhender les conséquences fatales de cette orgie.

M'apercevant qu'il serait bientôt incapable de faire quoi que ce soit, je me hâtai de lui exprimer mon désir d'avoir un pilote pour remonter immédiatement la rivière. Il parut me comprendre et, secouant la tête, passa sa main sur son cou puis sur le mien, voulant dire que nous perdriions tous deux notre tête si ma requête était acceptée. Je lui fis comprendre alors que je désirais retourner à bord de mon bateau, mais il répéta les mêmes gestes. J'exprimai, sans plus de succès, le désir de me rendre à la ville dans une de ses barques. S'apercevant de mon désappointement et en réponse à mes regards interrogateurs, il me donna à comprendre qu'il allait envoyer à Saïgon un rapport sur la présence d'un navire étranger et demander qu'on nous donnât l'autorisation de nous rendre à la ville. Il nous assura qu'il aurait une réponse dans deux jours. Il donna l'ordre à un des officiers présents de dépêcher un messenger à Saïgon avec la nouvelle. Ayant rempli le but de notre mission et voyant aux babillements et à l'œil brillant de notre vénérable hôte que ses libations « lui étaient montées au cerveau », nous nous retirâmes, le laissant à son ivresse.

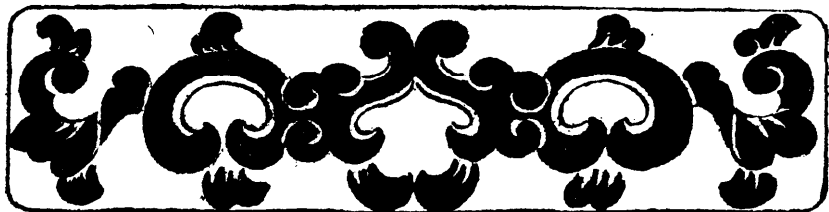
Les deux chefs en sous-ordre nous conduisirent vers une petite construction en bois assez coquette, recouverte de tuiles et encore inachevée. Nous aperçûmes assis sur un tabouret, devant la façade, un homme qui, selon toute probabilité, surveillait les travaux, assisté de plusieurs autres qui lui prodiguaient de grandes marques de respect. Nous supposâmes que c'était un grand personnage et nous ne nous trompions pas.

Nos compagnons nous firent comprendre que nous devions aller le saluer, ce que nous fîmes. Nous enlevâmes nos chapeaux et nous nous inclinâmes devant lui. Il répondit avec bonne grâce à notre politesse en inclinant légèrement la tête et nous remarquâmes que sa vanité était très flattée de notre révérence. Il se leva immédiatement, et désignant la nouvelle construction, nous invita à entrer ; dès que nous fûmes à l'intérieur, nous nous aperçûmes que c'était une chapelle, décorée de sculptures et peintures grossières représentant de monstrueux animaux et des êtres bizarres, produits hideux d'une imagination fantastique et vulgaire.

Nous ne discernâmes aucun sentiment de respect, aucun sentiment religieux chez les indigènes pendant notre visite à la pagode ; au contraire, quand nous exprimâmes notre mépris des décorations et ornements, ils semblèrent en sentir toute l'absurdité et se joignirent à nous pour en rire. Notre nouvelle connaissance désigna de la main la porte et nous le suivîmes jusqu'à sa propre demeure, distante de quelques pas. On plaça devant nous des sucreries que nous goûtâmes en partie mais sans les trouver plus à notre goût que celles du vieux chef.

Des signes que nous firent le mandarin et ses officiers, nous conclûmes qu'il était le premier magistrat civil de l'endroit et qu'il concentrait en lui les offices de juge municipal, de receveur des douanes et de postier. Au bout de quelques minutes, nous sollicitâmes encore une fois l'autorisation de remonter le fleuve, mais sans plus de succès qu'auparavant. Le mandarin nous fit savoir qu'il allait s'occuper d'envoyer immédiatement la dépêche à Saïgon et il prit soigneusement note du nombre des hommes à bord, de l'armement, etc... pour joindre ces renseignements au document ; il nous assura qu'il aurait la réponse dans deux jours. Nous exprimâmes le désir de prendre congé de lui, mais on nous informa qu'il désirait venir avec nous et qu'il avait en conséquence donné des ordres pour qu'on préparât une barque ; nous nous embarquâmes immédiatement et peu de temps après nous arrivions à bord.





CHAPITRE V

VISITE D'UN MANDARIN À BORD — BARRAGES DE PÊCHE —
BATEAUX INDIGÈNES — AUTRES VISITES DE MANDARINS —
COQUINERIE DES INDIGÈNES — JONQUES SIAMOISES —
ATTITUDE DÉLOYALE ET DÉCONCERTANTE DES CHEFS —
DÉPART DE CANJEO.

Nous étions cette fois prêts à recevoir des visites : nous avions fait disparaître tout ce que nous pouvions. Mais il arriva que notre commissaire aux vivres ouvrit la porte du magasin où une partie de nos armes étaient déposées. Notre visiteur ne les eut pas plus tôt aperçues qu'il entra dans la pièce et prenant un des mousquets rangés dans un atelier, il le passa à un serviteur et lui donna l'ordre de l'emporter sur le pont. Nous nous y opposâmes et nous lui en offrîmes un autre de moins bonne qualité, car il avait pris un des meilleurs. Cela le mit de méchante humeur et pour le calmer nous dûmes lui offrir non seulement notre meilleur mousquet mais encore un yard d'étoffe rouge, plusieurs bouteilles de vin doux, des chaussures et des munitions. C'est le moment de remarquer qu'à chacune des visites qu'ils nous firent, ces gens procédaient systématiquement de la même manière, les chefs en sous-ordre plaidant pour leurs supérieurs, qui, à leur tour, lorsque leurs désirs étaient satisfaits, leur rendaient la pareille de la même façon. En un mot, c'était une bande de mendiants éhontés, ne montrant jamais aucune gratitude pour les présents qui leur étaient faits et ne perdant aucune occasion de tirer profit de nous ou de voler tout ce qui était à leur portée. Vers 7 heures du soir, nous eûmes le plaisir de voir ce fâcheux individu monter en titubant dans sa barque et se rendre à terre.

Le lendemain matin, nous nous aperçûmes que nos jumelles nous avaient été volées, que les plombs de nos sondes avaient été arrachés et emportés, outre plusieurs grappes de mitraille d'étain qui se trouvaient dans les coffres à munitions.

Nous prîmes ce jour-là le temps de regarder autour de nous et de nous intéresser aux nombreuses choses qui se montraient à notre vue et au paysage qui nous entourait. Ici, le fleuve a environ un mille de largeur, et quatorze brasses de profondeur dans le chenal au Sud duquel nous nous trouvions par neuf brasses d'eau, à environ un mille du village.

Exception faite des montagnes de Baria déjà mentionnées, et qui se terminent au Sud au Cap Saint-Jacques, le pays qui avoisine le fleuve est très bas, fréquemment inondé par les *marées de printemps*, revêtu de forêts presque impénétrables que l'on désigne en Orient sous le nom de « jungle », et infestées de tigres et d'autres animaux féroces. Le fleuve s'y est creusé un grand nombre de bras, enserrant des îles dans ses méandres et formant un delta pareil au Sunderbunds ou Delta du Gange.

A perte de vue dans le pays plat qui s'étend vers l'Est et vers le Sud, nous apercevions des flottilles de barques indigènes occupées à pêcher dans les barrages élevés sur tous les bas-fonds, et à les voir revenir de leurs expéditions, il était clair qu'elles n'avaient pas perdu leur temps. Les barrages sont composés de perches enfoncées dans le fleuve à quelques pouces d'intervalle. Ils ont pour la plupart environ un quart de mille de long et forment un angle très ouvert tourné vers la mer. La pointe de l'angle a une ouverture d'environ deux pieds qui donne dans une enceinte circulaire d'environ quarante pieds de diamètre, composée de perches équidistantes reliées par un clayonnage d'osier. Quand la marée se retire, les poissons passent entre les côtés de l'angle et entrent dans l'enceinte. Si quelques-uns d'entre eux retournent en arrière, ils sont infailliblement pris dans les seines placées à l'extrémité des rangées de perches. Chacun de ces barrages possède une espèce d'échafaud de 20 pieds de hauteur, composé de troncs d'arbres et servant de séchoir pour les filets. Etant très visibles, ils constituent d'excellentes balises prévenant les navigateurs de la présence de bas-fonds.

A peu de distance de nous, deux jonques siamoises montées par des Chinois attendaient leur laisser-passer pour remonter la rivière. L'une d'elles jaugeait environ deux cents tonnes, l'autre était plus petite. Ces jonques ressemblent de si près aux bateaux chinois de ce genre qu'il serait inutile de les décrire.

Un peu plus loin, près de la rive, une flotte d'environ trente voiles indigènes avaient touché là pour exhiber le laissez-passer à la douane et payer les droits de tonnage qui sont exigés des vaisseaux passant

à cet endroit. Un grand nombre d'autres faisaient voile dans des directions différentes. Ces apparences d'activité commerciale remplirent nos esprits d'heureux présages et nous firent bien augurer des résultats de notre voyage. Nous verrons plus tard que nos espoirs furent lamentablement déçus.

Les bateaux indigènes et l'habileté avec laquelle ils étaient manœuvrés nous remplirent d'admiration. Ils jaugent de cinq à cinq cents tonnes mais ceux de quinze à trente tonnes dominent. Ils sont très longs et leurs bouts effilés se soulèvent franchement hors de l'eau, ce qui donne à leur pont une longueur supérieure d'un tiers environ à celle de la quille qui est d'ailleurs peu profonde. Chose qui intéressera les lecteurs au courant des questions nautiques, la râblure qui reçoit la virure de galbord est située près de la partie inférieure de la quille ; celle-ci a par conséquent très peu de profondeur au-dessous du bordé. Ceci donnerait à penser que ces bateaux ne gagnent que difficilement au vent. Tel n'est pas le cas, car à ce point de vue on les tient pour égaux sinon supérieurs à tous les navires du monde. Il est malaisé de trouver une raison à cela. Nous croyons cependant qu'il faut l'attribuer d'abord à la disproportion relative qui, d'après nos conceptions en architecture navale, existe entre la profondeur des bateaux et la largeur de leurs fonds, et ensuite à la forme de leurs carènes aux lignes incurvées sans acculement de varangues ou peu s'en faut. Ils sont munis de cloisons de passavant qui s'étendent vers l'avant et vers l'arrière et s'effilent graduellement vers leurs extrémités tout en se relevant un peu au-dessus de l'horizontale passant par le milieu du bateau. Celui-ci paraît ainsi avoir de l'arc. Les couples sont plus distants que ceux de nos navires et n'ont pas de vaigrage. Ils sont assemblés au moyen de rivets de fer dont la tête a une forme curieuse.

Ce mode de construction n'est cependant pas universel : nous fûmes étonnés de voir que certains — l'un d'eux dépassait 50 tonnes — avaient des fonds en clayonnage. Nous nous aperçûmes que ces fonds étaient faits de lamelles de bambou, larges d'environ un pouce et demi et épaisses d'un huitième de pouce, étroitement tressées et composant deux parties dont chacune forme une section du fond au-dessous des préceintes. Les membres de ce genre de bateaux sont plus ramassés que ceux de l'autre et on peut les démonter et les remonter facilement et sans danger. D'autre part, comme ils ne font qu'un voyage par an, utilisant toujours la mousson favorable, une fois déchargés, ils sont démontés et mis à l'abri des intempéries. Leurs

fonds, comme ceux de l'autre catégorie, sont recouverts d'une couche de 1 demi-pouce de gul-gul, composé d'une espèce de poix, d'huile et de chaux qui, bien amalgamées, forment un mélange très tenace absolument imperméable à l'eau et résistant admirablement aux attaques des vers. Ces bateaux sont très stables lorsqu'ils font force de voiles et ils tiennent fort bien la mer. Ils ont deux ou trois voiles latines, bien coupées et proprement faites, à l'exception de ceux qui viennent du Nord, lesquels ont des voiles goëlettes et sont construits différemment avec leur poupe carrée et leurs coques plus proches du modèle européen. Les voiles sont en sparterie ; celles des bateaux de commerce avaient des cargues peints en noir. Suivant la règle générale en Orient, les ancres sont en bois et n'ont qu'une patte. Les haubans et câbles sont pour la plupart en rotin et les manœuvres en coir, cordages bien connus faits avec des fibres de noix de coco ou avec une espèce de chanvre court de plusieurs couleurs.

La marée monte ici de six pieds à la pleine lune et à la nouvelle lune. Les eaux atteignent alors leurs plus haut niveau à 11 heures et le courant est relativement fort.

Le temps était doux et l'atmosphère calme, bien qu'elle fût troublée parfois par des rafales d'Ouest qui n'étaient jamais ni très fortes ni de longue durée. A midi, le thermomètre allait de 84° à 86° Fahrenheit à l'ombre. Nous eûmes des brises de terre et de mer régulières, ces dernières soufflant fortement dans le sens de la mousson du moment, c'est-à-dire vers le Sud.

D'après le Français DYOT [DAYOT] qui a été commandant de la Marine du Roi de Cochinchine à cet endroit, le Cap St-Jacques se trouve à 10° 15' 48" de latitude Nord et 104° 45' 51" de longitude Est, méridien de Paris, ou 107° 5' 51" de longitude, méridien de Greenwich, ce qui correspond aux récentes observations faites à terre par le Lieutenant Ross du port de Bombay, qui trouve 10° 6' 41" de latitude Nord et 107° 45' 1" de longitude Est. Nos observations concordent avec ces dernières.

Vers 10 heures, le vieux Heo vint nous inviter à un festin à terre, mais le régal de la veille nous suffisait et nous crûmes préférable de refuser, ce qui ne parut pas lui plaire. Cette fois, il nous avait apporté une volaille bouillie, du porc rôti recouvert d'un vernis de mélasse, des poissons frais de diverses espèces, des fruits et des ignames. Les viandes préparées ne furent du goût de personne à bord et on les donna aux cochons. Par contre le poisson et les fruits

étaient excellents et furent les bienvenus, les ananas particulièrement qui étaient plus savoureux que tous ceux que j'avais jamais mangés. Bien qu'à peine remis de ses excès de la veille, le mandarin nous fit signe qu'il désirait de l'alcool. Nous lui en donnâmes une petite quantité dans un verre brisé en lui faisant comprendre que notre réserve était épuisée, ce qui fut accueilli avec incrédulité et mécontentement, s'il fallait en croire les hochements de tête du mandarin et des gens de sa suite, l'expression extrêmement soupçonneuse de leurs physionomies et les paroles qu'ils échangeaient à voix basse. Notre affirmation ne les empêcha pas d'ailleurs de nous livrer un assaut encore plus vigoureux et de commencer un siège en règle, mendiant de l'argent, réclamant avec l'effronterie la plus éhontée tous les objets qui s'offraient à leur vue et dont beaucoup n'auraient manifestement pu leur être d'aucune utilité. Finalement, lassés et révoltés au delà de toute expression par leur importune obstination, nous fîmes signe au vieux chef de descendre seul avec nous dans la cabine. Il refusa quelques instants, mais sa rapacité l'emportant sur sa dignité, il se rendit finalement à nos désirs. Nous avions l'intention de regagner les bonnes grâces du vieillard en lui donnant en cachette une bouteille d'alcool et un yard d'étoffe rouge. Il les accepta non sans montrer du désappointement et les dissimula sous sa tunique.

Nous parlâmes ensuite de la dépêche qu'il s'était engagé à envoyer le jour précédent. Il nous fit comprendre qu'il avait rempli sa promesse et que nous aurions la réponse dans deux jours. Lorsqu'il se leva pour retourner sur le pont, il acquiesça d'un air entendu aux signes que nous lui fîmes pour qu'il cachât ses acquisitions aux gens de sa suite.

On juge de notre surprise et de notre irritation quand, dès qu'il fut sur le pont, le vieux coquin appela ses myrmidons, leur exhiba sa bouteille, la déboucha, la colla longuement à ses lèvres et la passa aux gens de sa suite qui finirent de la vider en un clin d'œil. Il jeta ensuite un regard circulaire, se mit à rire et réclama une autre bouteille qui lui fut refusée. S'apercevant alors que la plaisanterie nous paraissait mauvaise, il nous embrassa *affectueusement* et nous quitta en toute hâte.

La barque qu'il avait utilisée pour nous faire sa visite était construite sur le modèle des gros bateaux du pays. Elle mesurait trente pieds de longueur. Le pont était fait de planches détachées et elle possédait une espèce de case ou rouf — pour employer le langage des marins — avec un toit de bambou soigneusement tressé en arc

de cercle, imperméable à l'eau et recouvrant environ un tiers de la barque, du milieu à environ six pieds de la poupe. Elle était gouvernée au moyen d'une longue rame et manœuvrée par neuf rameurs qui ramaient en poussant à la manière des Chinois. Leurs rames étaient longues et souples et, à notre idée, mieux proportionnées que les nôtres. La poupe était ornée d'épieux analogues à ceux que j'ai décrits déjà ; ils étaient placés perpendiculairement dans des niches faites pour les recevoir. Les efforts des rameurs étaient agrémentés par une espèce de récitatif rythmé et monotone dont nous apprîmes plus tard les paroles et le sens.

Le reste de la journée, nous pûmes jouir d'une tranquillité relative, non troublée par la fâcheuse présence des indigènes. Mais nos appréhensions en ce qui concernait l'autorisation de faire des opérations commerciales étaient très grandes et nous faisaient paraître le temps long et fastidieux. L'approche de la nuit nous apporta la preuve que les êtres humains du pays n'étaient pas seuls déterminés à tirer profit de notre visite, car nous fûmes assaillis par d'énormes moustiques dont les piquûres douloureuses nous empêchèrent radicalement de dormir.

Le lendemain, vers 11 heures, la marée étant favorable, les marins chinois de la plus grosse des jonques siamoises, qui avaient reçu la veille leur laissez-passer, levèrent l'ancre et s'apprêtèrent à remonter le fleuve. Il faut l'avouer, nous nous sentîmes fort jaloux de leur chance ou de ce que nous croyions être une chance, car leurs refrains joyeux joints à la cadence animée de leurs mouvements lorsqu'ils levèrent l'ancre et déployèrent les voiles, semblaient être l'expression d'une joie intense.

Le lendemain matin, 11 Juin, un message du magistrat civil nous apprit qu'il allait bientôt nous honorer d'une visite. Vers 11 heures, nous le vîmes quitter le fleuve et accoster quelques minutes après. Sa barque avait à peu près les mêmes dimensions que celle de la veille, mais elle avait plutôt meilleur aspect. Son rouf avait un toit légèrement convexe, supporté par des colonnes de palissandre, avec des panneaux coulissants ménagés de façon à s'ouvrir et à se fermer suivant les besoins.

Nos visiteurs nous donnèrent encore une fois en spectacle une attitude éhontée et insolente et seule la crainte d'agir contre nos intérêts nous retint de les chasser. Nous dissimulâmes le mépris et l'irritation qu'ils nous inspiraient et nous les laissâmes boire à satiété la boisson d'oubli qui devait noyer tous leurs soucis et qu'ils désiraient

si ardemment. Nous estimions que plus tôt ils seraient ivres, plus tôt nous serions débarrassés de leurs importunités. Nos espoirs ne furent point déçus, car au bout d'une demi-heure, ils descendirent dans leur barque et s'éloignèrent, nous laissant un petit cochon et quelques fruits qu'ils nous avaient apportés. Au moment du départ, le mandarin nous assura que nous aurions notre laissez-passer dans deux jours ! Nous étions là depuis déjà trois jours et à notre arrivée, on nous l'avait promis dans deux jours. Plutôt chagrinés par cette déclaration nous commençâmes à douter de la sincérité de ces gens et à nous demander s'ils ne nous leurraient pas de promesses qu'ils n'avaient pas l'intention de tenir. Nous crûmes bon cependant de nous armer de patience, d'attendre encore deux jours tout en observant étroitement les indigènes.

Le chef nous avait chaudement pressés d'aller à terre lui faire une autre visite. Nous avons évité de lui faire une réponse ferme pour le moment : chacune de ces visites mutuelles diminuait non seulement nos provisions, mais encore le nombre des cadeaux dont nous nous étions munis pour nous gagner des sympathies. Nous n'avions encore pas tiré le moindre avantage de notre libéralité forcée. D'autre part, si notre requête était bien accueillie, à en juger par la rapacité de ces chefs subalternes, nous étions sûrs que les chefs de grade plus élevé puiseraient encore davantage dans nos ressources et que leurs exigences seraient proportionnelles à leur rang. On verra qu'il en fut bien ainsi.

Une barque chargée de poissons frais vint ce matin-là nous accoster. Contre un dollar espagnol, la seule monnaie que nous avions à bord, nous en achetâmes assez pour les besoins de l'équipage, mais nous nous aperçûmes plus tard que nous l'avions payé trois fois sa valeur. Il y avait des mulets, des soles, outre des crevettes et des langoustes d'une grosseur extraordinaire. Nous demandâmes accidentellement le prix de deux petits requins qui se trouvaient au fond de la barque et on nous répondit qu'ils se vendaient plus cher. Nous ne primes pas la peine de leur prouver que c'était à tort car nous étions ravis d'acheter les poissons que nous avions choisis, à un prix inférieur des deux tiers à celui des requins.

Le pêcheur refusa d'abord l'argent que nous lui offrîmes. Mais lorsque nous lui eûmes assuré que c'était l'équivalent de hai quan (deux quans), il répéta ces derniers mots et, prenant la pièce, il parut fort satisfait. Au contact des indigènes, nous avons appris leur façon

de compter et nous savions que le mot *quan* désignait une monnaie fictive équivalant à la moitié d'un dollar espagnol.

Dans l'après-midi, l'autre jonque partit pour remonter le fleuve. De nombreuses barques qui allaient et venaient vinrent animer d'un grand intérêt le paysage qui nous entourait. Quelques-unes approchèrent de très près et semblèrent nous examiner avec une curiosité qui nous parut mêlée d'un peu de crainte et d'appréhension. Au renversement de la marée, nous jetâmes nos filets, mais dans le lit du fleuve nous ne prîmes que quelques petits chats-marins et à la surface, quelques poissons plus petits à queues et nageoires jaunes.

Au Nord-Ouest du Cap Saint-Jacques, une plaine s'étend loin vers le Nord formant une baie profonde séparée par de nombreux bas-fonds de la pointe de Dai-jang près de laquelle nous nous trouvions. Le Cagn-jai, le Cai-mef et plusieurs autres rivières s'y jettent. C'est à Cagn-jai que les bateaux stationnant à Vung-Tau viennent faire de l'eau douce. L'après-midi, nous vîmes encore une grosse barque pleine de gens armés sortir de Canjeo à la voile et à la rame et avancer à peu près dans notre direction. Nous en fûmes très surpris et nous fîmes beaucoup de conjectures. Finalement, il nous vint à l'esprit qu'on apportait peut-être notre laissez-passer et nous nous en réjouîmes fort. Mais notre joie s'éteignit bientôt, car la barque nous dépassa et se dirigea vers la baie ci-dessus mentionnée à la poursuite d'un vaisseau qui, toutes voiles dehors à l'embouchure d'une des rivières, semblait faire de grands efforts pour s'échapper. Il fut cependant rejoint et ramené à Canjeo au milieu de la joie triomphale des vainqueurs. Faute d'arriver à déterminer pourquoi la barque avait été capturée, nous supposâmes qu'elle faisait de la contrebande.

Peu de temps après, la même barque, bondée d'hommes, sortit de la rivière et mit le cap sur nous pendant que du village s'élevait un tintamarre de gongs, de tams-tams et de hurlements. Abassourdis et rendus méfiants par l'attitude de ces gens les jours précédents, nous nous rendîmes chacun à notre poste de combat et nous fîmes des préparatifs pour nous défendre en cas de nécessité. Il soufflait un bon vent favorable et la barque nous accosta bientôt. Le vieux Heo, bien mieux vêtu pour la circonstance et accompagné d'une suite plus nombreuse, monta à bord et se présenta majestueusement devant nous avec un visage tout empreint de solennité. Mais lorsqu'il jeta un regard autour de lui et vit notre attitude belliqueuse, il parut assez embarrassé. Il se remit vite cependant et me voyant arpenter le

gaillard d'arrière de fort mauvaise humeur - car j'en étais arrivé à mépriser profondément ces gens - il passa son bras sous le mien et m'emboîta soigneusement le pas. Bien que bouillonnant d'impatience et de déception, je ne pus m'empêcher de rire de tout cœur de l'étrange attitude de ce singe humain. Il m'invita par signes à assister à un grand festin à terre. « Où est le laissez-passer ? » lui fut-il répondu. Mais il éluda la question et désignant successivement notre chaloupe, les officiers et les membres de l'équipage, il arriva à nous faire comprendre que nous devions aller à terre sinon pour assister au festin, du moins — montrant un baril — pour aller chercher de l'eau. On lui répéta qu'il ne nous fallait rien sauf l'autorisation d'aller à Saïgon immédiatement. Nous lui donnâmes aussi à comprendre que si nous ne l'avions pas le lendemain, nous mettrions notre chaloupe à la mer et prendrions la direction de la ville sans attendre son autorisation. D'autre part, nous lui dîmes que nous le soupçonnions de nous leurrer et que nous informerions de sa conduite le grand mandarin de Saïgon qui saurait le punir comme il le méritait. Il eut l'air très surpris, mais, le sujet lui étant peut-être désagréable, il l'écarta bientôt pour nous inviter à une grande chasse au buffle qui, sur l'ordre du chef, nous fut mimée par un des serviteurs. Après avoir placé les index de chaque côté de sa tête, celui-ci, à quatre pattes, se mit à galoper autour du bateau suivi de toute la suite aboyant après lui. Cela nous amusa beaucoup. Mais nous ne cédâmes pas longtemps à notre fou-rire et nous retombâmes bientôt dans notre mauvaise humeur et notre mécontentement. Finalement, je demandai à Heo de venir à la ville avec moi dans sa barque. Il répliqua que si nous mettions la chaloupe à la mer pour aller tous passer la journée à chasser le buffle, il nous accorderait la permission de remonter le fleuve, car l'autorisation des autorités de Saïgon n'était pas nécessaire. Confondus d'étonnement, nous lui demandâmes si notre arrivée avait été annoncée à la ville. Il reconnut volontiers que non et nous assura qu'il dépendait uniquement de lui de nous accorder ou de nous refuser ce que nous demandions. Mais il ne voulut pas nous dire pourquoi il nous avait si longtemps laissés dans l'ignorance de son pouvoir.

Une discussion s'ensuivit pour nous décider à aller tous à terre, mais voyant que son obstination nous exaspérait, il nous proposa de laisser deux hommes à bord pendant que tout le reste de l'équipage s'amuserait à chasser le buffle. La réponse à cette proposition n'étant pas conforme à ses désirs, il eut recours à un autre stratagème : il

fit venir un des rameurs que nous n'avions jamais vu auparavant et qui connaissait quelques mots de portugais. Ce dernier nous dit qu'il y avait à terre une église catholique, et que nous étions invités à une grande messe le jour même. On espérait nous y voir assister tous. Cette nouvelle nous remplit de joie. Nous pensions que le prêtre officiant serait au moins un homme instruit et qu'il connaîtrait une des langues que nous parlions. C'était peut-être un Européen ! Il nous tardait d'avoir une entrevue avec ce personnage qui allait être pour nous un interprète, peut-être un ami bien disposé à l'égard des Européens et dont l'influence sacerdotale s'exercerait, nous l'espérions, en notre faveur. Nous nous proposions d'aller immédiatement à terre pour le voir et l'intéresser à nous. Nous étions transportés de joie à l'espoir d'écarter les obstacles qui s'opposaient à nos désirs et, donnant libre cours à notre joie, nous nous félicitions de notre chance. Mais les indigènes se déroberent : ils déclarèrent que l'église (1) se trouvait assez loin au delà du village et qu'il était trop tard pour s'y rendre immédiatement. Cela nous refroidit un peu, mais sans perdre toute appréhension, nous gardions le fol espoir d'en arriver un jour à nos fins. Les indigènes nous quittèrent en nous promettant de revenir très tôt le lendemain.

Laissés à nous-mêmes, nous passâmes en revue les nombreux incidents des jours derniers. Bien que la conduite des gens du pays n'eût cessé d'être mystérieuse, nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi on nous avait laissé ignorer la présence d'une église et pourquoi on n'avait jamais fait appel à une personne tant soit peu qualifiée pour servir de truchement. Nous songeâmes à remonter la rivière au mépris de ces gens. Mais de si nombreuses raisons de prudence s'y opposaient que nous y renoncâmes bientôt. Il ne nous restait qu'à attendre la visite du mandarin annoncée pour le jour suivant.

Vers 10 heures, les visiteurs attendus firent leur apparition, mais sans le linguiste qui était venu la veille. Leur faculté de perception sembla les avoir presque entièrement abandonnés lorsque nous leur fîmes des signes exprimant notre déception. Ce langage que nous avions jusqu'ici systématiquement employé se révéla sans effet devant leur apparente impuissance à le comprendre. Cette transformation subite et inexplicable nous replongea dans un abîme de perplexités.

(1) Nous eûmes plus tard la certitude qu'il n'y avait aucune église.

Notre bonne foi n'arrivait pas à expliquer ce nouveau mystère. Le mécontentement et l'antipathie que nos visiteurs sentirent peut-être grandir en nous leur fit recouvrer jusqu'à un certain point l'usage des signes. Ils nous invitèrent à décharger nos canons, mais nous refusâmes d'un ton à leur donner à comprendre que nous songions à en faire usage sous peu. Ils ne parurent ni effrayés ni surpris et, désignant l'écoutille, ils se mirent à répéter avec beaucoup d'insistance le mot *bac* (1). Faisant semblant de ne pas comprendre, nous essayâmes encore une fois d'appeler l'attention du chef sur le laissez-passer. Pour toute réponse, il eut un signe négatif de la tête et il passa le tranchant de sa main sur sa gorge et sur la mienne.

Nous savions que le Roi résidait à Hué, à l'extrémité Nord du royaume, et nous étions maintenant persuadés que ces gens n'avaient pas le pouvoir de nous laisser remonter le Donnai. Nous leur montrâmes une carte de la côte pour nous faire donner des renseignements sur les principaux ports qu'ils connaissaient bien : Padaran, Nha-trang, Phuyen, Quinhon, Faï-Fo, Hué. Nous manifestâmes l'intention de nous rendre immédiatement à Hué et ils nous approuvèrent chaleureusement, nous faisant comprendre par signes que si nous obtenions une pièce signée du Roi nous pourrions remonter le fleuve, sans quoi il nous faudrait y renoncer.

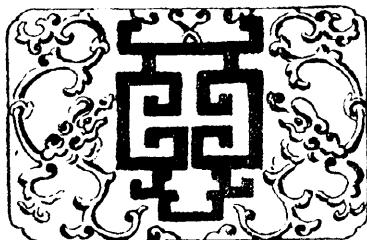
Nous répugnions à aller à Hué demander au Roi l'autorisation de remonter le fleuve sans essayer une dernière fois de l'obtenir. C'est pourquoi, grimaçant un sourire, nous les invitâmes à se régaler encore une fois à nos dépens. Ils furent très sensibles à cette attention, mais ils répondirent par un silence obstiné à toute question concernant le laissez-passer. Nous comprîmes enfin qu'il était inutile de temporiser davantage avec eux. Afin de ne pas nous en faire éventuellement des ennemis, nous leur serrâmes la main avant leur départ. Ils nous quittèrent satisfaits de nous, du moins en apparence.

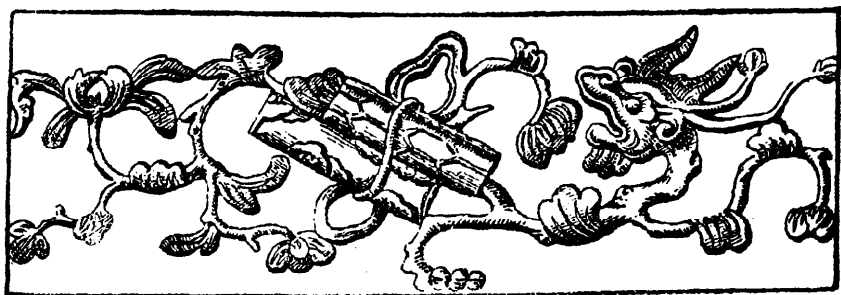
La marée était contraire, et un vent fort venait de la mer. Nous fûmes eu conséquence obligés d'attendre le vent de terre du soir.

Vers la fin du jour, nous vîmes un nombre inusité de bateaux entrer dans la rivière venant de toutes les directions, et la rive s'anima d'une grande agitation. A la nuit, le bruit confus des gongs, des tams-tams et des voix s'était considérablement accru. Nous ne pûmes

(1) Argent.

deviner la cause de ce vacarme. Peut-être n'était-ce que la joie bruyante — maintenant portée à son comble — d'avoir capturé le bateau mentionné. Dès que le vent de terre se leva, nous levâmes l'ancre et nous gouvernâmes vers le cap. A l'aurore, le 13, nous étions en pleine mer et nous mettions le cap vers le Nord.





CHAPITRE VI

DESCRIPTION DE LA CÔTE DE COCHINCHINE — POULO CECIL
DE MER — BATEAUX DE COMMERCE ET BATEAUX DE PÊCHE —
PULO CANTON — ARRIVÉE A CHAM-CALLAO — DÉPART DE
CHAM - CALLAO — ARRIVÉE A TOURANE — ENTREVUE AVEC LES
CHEFS — DESCRIPTION DE TOURANE ET DE SA BAIE — DÉPART
DE LA BAIE DE TOURANE — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DE LA
COCHINCHINE — L'ÉVÊQUE D'ADRAN —

J'ai déjà mentionné la chaîne du montagnes qui s'étend du Cap St-Jacques au Golfe du Tonkin. Elle longe la côte formant une barrière naturelle, un rempart contre les empiétements de la mer. Dans les provinces du centre elle s'éloigne parfois de plusieurs milles de la côte et ajoute une note pittoresque à de belles étendues fertiles parsemées de villes et de villages nombreux. Les embouchures des rivières et les échancrures de la côte constituent autant de havres sûrs, dont certains sont même vastes. La frontière occidentale du pays est donc constituée par une chaîne de montagnes, revêtue de grands arbres et abondant en bêtes sauvages. Le pays intermédiaire est une campagne fertile et salubre où se trouvent quelques-uns des plus beaux paysages que la nature puisse offrir. Si la côte est sauvage, elle abonde en nombreuses variétés de poissons et offre toutes espèces de facilités aux navigateurs car il y a partout d'excellents ancrages, sauf près du Cap Varella, pointe orientale de la Cochinchine, où les fonds d'ancrage ne s'étendent qu'à une petite distance de la côte. Il n'y a d'autre part aucun danger invisible, sauf les écueils de Hollande, à 4 lieues au Nord de Poulo Cecil de Mer dont ils sont séparés par un chenal sûr, les écueils de Britto situés près du continent sur les mêmes parallèles que Poulo Cecil de Mer, et un bas-fond situé entre Poulo Cecil de Mer, et le Cap Padaran, mais ce dernier n'est pas sur la route des bateaux qui suivent la côte.

Le 14, à deux heures du matin, nous aperçûmes Poulo Cecil de Mer et à l'aurore nous la dépassâmes. C'est une île de hauteur moyenne qui mesure près de deux lieues et est orientée Nord-Est Sud-Ouest. A chacune de ses extrémités s'élève une montagne, ce qui fait croire qu'on a affaire à deux îles quand on l'aperçoit pour la première fois ; mais à mesure qu'on approche on distingue la campagne qui les relie. Elle est tenue pour précieuse par les Cochinchinois parce qu'elle est fertile, que les falaises et pentes abruptes fournissent de grandes quantités de nids d'oiseaux comestibles, et que la mer environnante fournit en abondance des *biches de mer* et de nombreuses variétés de poissons. Une partie de ces poissons sont salés et séchés, les autres sont transformés par un certain procédé en un liquide huileux, fétide et répugnant, dont tous les indigènes se servent comme condiment universel. On dit aussi qu'on y trouve de l'ambre gris. Ces produits permettent aux indigènes de payer au roi leur tribut annuel, de se procurer de la nourriture pour leurs familles et de faire des échanges avec leurs voisins du continent. Ils sont de beaucoup les plus laborieux et entreprenants des Cochinchinois et le niveau de leur existence est plus élevé que celui des autres.

Toute cette journée et tout le lendemain, nous longeâmes la côte, afin d'avoir une vue directe du pays : le Cap Padaran, le faux Cap Varella et la baie de Cam-Ranh s'offrirent successivement à nos yeux.

L'après-midi, par une brise de mer très vive, nous fûmes très intéressés par la manœuvre des barques de pêche que nous rencontrâmes. Elles n'avaient pas de pont et nous les admirions qui, toutes voiles diminuées, bondissaient au-dessus des vagues sans embarquer une seule goutte d'eau.

Le lendemain matin, nous longeâmes la belle province, fertile et bien cultivée, de Phuyen. La chaîne de montagnes aux hauts sommets enveloppés de nuages moutonneux, déroulait à ses pieds de riches plaines et de riches vallées avec des collines en pente douce parées d'une verdure resplendissante, et étalait à nos yeux de grands paysages d'autant plus magnifiques qu'ils contrastaient avec ses flancs fauves et déchiquetés. On aurait dit que la nature avait résolu de rendre le spectacle plus beau encore au moyen d'effets de perspective, car les vapeurs d'eau condensée poussées de la mer vers ces régions alpestres, se dispersaient parfois et découvraient une tour branlante ou une vieille pagode perchées au faîte de ces falaises apparemment inaccessibles. De nombreuses barques de pêche voguant dans des directions diverses donnaient encore plus d'animation au spectacle. Les Annamites, com-

me les Chinois, peignent à l'avant de leurs bateaux deux yeux, symboles de vigilance (1).

Le 17 au matin, nous passâmes au large de Poulo Canton. Cette île est renommée pour les mêmes produits que Poulo Cecil de Mer. Peu élevée, elle fournit aux habitants de l'eau excellente, mais son approche est difficile au Nord, au Nord-Est et au Sud-Est.

Toute la journée du 17, nous longeâmes la côte à environ quatre milles de distance. Dans l'après-midi, nous dépassâmes l'île de False Calao et à six heures, nous jetâmes l'ancre dans le havre de Cham-Callao.

Ce havre est situé au Sud de l'île et il doit être passablement sûr par tous les vents car il est protégé par plusieurs petits îlots éparpillés à l'entrée. L'agriculture et la pêche y sont actives. Un petit village, devant lequel étaient mouillés plusieurs bateaux indigènes, s'étendait au fond de la baie. Comme nous approchions de l'endroit où nous allions jeter l'ancre, une barque sortit de la baie et les gens nous hélèrent en leur langue que nous n'entendions pas. Mais, d'après leurs signes, avec lesquels nous nous étions familiarisés dans le Donnai, nous comprîmes qu'ils nous invitaient à entrer plus avant dans la baie. La barque nous précéda à une petite distance et quand nous fûmes arrivés à environ un mille du village, dans sept brasses d'eau, les gens de la barque nous firent des sigles auxquels nous nous conformâmes. Nous jetâmes l'ancre sur un fond de vase et de sable.

Il n'y avait que deux hommes dans la barque. Quand nous eûmes mouillé, ils vinrent s'accoster à nous, avec beaucoup de précautions et parurent être frappés de terreur et d'appréhension. Nous désignâmes le continent en répétant le mot Han-pan — c'est le nom indigène de Tourane — et nous leur fîmes signe que, au lever du soleil qui était alors en train de se coucher, nous avions l'intention de nous y rendre. Ils eurent l'air de comprendre et s'éloignèrent à la rame vers le rivage. Le soir, nos nouvelles connaissances vinrent nous apporter du poisson salé excellent et quelques potirons. Mais ils refusèrent formellement de prendre soit de l'argent, soit une compensation à leur présent spontané. Il nous fallut les prier beaucoup pour qu'ils acceptent un peu de vin doux que nous leur offrîmes. Ils restèrent à l'arrière

(1) Les deux yeux immenses peints à l'avant des barques servent plutôt à effrayer les monstres marins que les légendes millénaires situent au fond des mers.

et jetèrent l'ancre à quelque distance de nous pour passer la nuit. Au lever du jour, ils levèrent l'ancre et ils vinrent en silence et avec beaucoup de prudence nous accoster et nous informer par signes qu'il était temps de nous en aller.

Nous ne fûmes pas longs à lever l'ancre et à mettre à la voile, et, précédés de notre pilote, nous quittâmes le hâvre et nous fîmes route entre Cham-Callao et les îlots ci-dessus mentionnés, mais en suivant un passage nouveau. Dans ce nouveau chenal, nous n'eûmes jamais moins de 10 brasses d'eau. Quand nous fûmes au large de l'extrémité Ouest de la grande île, le passage étant ouvert devant nous, nos pilotes nous désignèrent du doigt la direction de Tourane et ils serrèrent le vent dans le but de nous quitter. Quand nous leur tendîmes des dollars espagnols et que nous leurs fîmes signe de venir bord à bord recevoir le paiement de leurs services, ils se contentèrent de faire des signes négatifs et de montrer la direction de Tourane. Sur quoi, ils nous quittèrent. Leur étrange conduite, si différente de celle à laquelle nous avions été habitués dans le Donnai, nous fit nous perdre en conjectures. Nous en vîmes à croire que les insulaires avaient peur de nous et qu'ils avaient voulu ainsi se débarrasser rapidement de nous tout en nous ménageant. Plusieurs détails qui concordaient nous convinquirent que la barque appartenait au gouvernement de l'île et agissait sur ses ordres.

Chemin faisant, nous dépassâmes la ville et le port de Fai-Fo. Avant les guerres civiles qui agitèrent le pays et pendant lesquelles il fut détruit, Fai-Fo était le plus grand port du Nord et il était fréquenté par des Portugais de Macao et par les Japonais qui y entretenaient un commerce important. Fai-Fo, ruinée, n'est guère plus fréquentée que par les petites barques du pays et par quelques bateaux de peu d'importance venant du Tonkin.

En face, sur une presqu'île basse, se trouve une grosse masse de rochers de marbre fauve qui, à distance, font penser à un amas de ruines. Nous ne pûmes nous assurer si c'était l'œuvre de la nature ou de l'homme.

A 10 heures, nous étions en face du Cap Tourane. C'est un cap élevé et déchiqueté situé à l'extrémité orientale de la péninsule qui ferme à l'Est et au Nord-Est la baie et le port de Tourane. On y remarque un rocher bien en vue ressemblant à un lion couché prêt à bondir dans la mer. Pour rendre l'illusion plus complète, à l'emplacement de l'œil, la tête est percée de part en part et l'ouverture semble être douée de vie. Nous nous avançâmes jusqu'à environ un mille de la côte et à

1 h. 1/2 nous jetâmes l'ancre dans la baie de Tourane par sept brasses d'eau sur un fond de boue. Nous saluâmes la ville de cinq coups de canons et on ne nous répondit qu'en agitant un drapeau en lambeaux sur un des forts.

Peu de temps après, comme nous nous préparions à aller à terre, une barque contenant trois mandarins vint nous rendre visite et notre impossibilité de faire comprendre nos désirs fit renaître les difficultés que nous avions déjà éprouvées. Nous étions placés devant un dilemme lorsque, après avoir invité les mandarins à monter à bord, l'un d'eux nous fit signe de lui procurer de l'encre, un porte-plume et du papier blanc. Il écrivit en latin « Quid interrogas ? » et, appelant à notre secours les bribes de latin que nous avions appris en classe, nous arrivâmes à nous faire comprendre tant bien que mal. Nous apprîmes que le Roi avait quitté Hué depuis quelques jours, qu'il se trouvait à Thanh-Hoá, dans le golfe du Tonkin, où il était occupé à étendre ses conquêtes, et que la date de son retour était incertaine. Nous apprîmes aussi que des guerres civiles avaient dévasté le pays qui sortait à peine des ruines dans lesquelles il avait été plongé par les excès des troupes ennemies. Deux bateaux français étaient attendus : les propriétaires s'étaient l'année précédente, engagés par contrat à fournir au Roi des armes à feu et des armes blanches, des vêtements pour les troupes, des pierres à fusil et des articles de fantaisie. Ils devaient recevoir en échange du sucre et de la soie brute, mais on nous laissa deviner — et ceci fut vérifié dans la suite — que dans toutes les provinces du Nord, il n'y en avait pas assez pour en charger un des bateaux.

Etant donné ces circonstances décourageantes, nous décidâmes de ne plus perdre de temps à poursuivre de vains projets et de lever l'ancre pour aller à Manille, dans l'espoir d'y trouver quelqu'un parlant l'annamite et consentant à nous accompagner à Saïgon, car nous n'avions pas abandonné le projet de nous y rendre. Nous comptions, grâce à son intermédiaire, obtenir l'autorisation nécessaire. En conséquence, après avoir renvoyé nos visiteurs qui, mendiant tout ce qu'ils apercevaient, nous permirent de juger une fois de plus du caractère des indigènes, nous levâmes l'ancre par un vent de terre et nous sortîmes de la baie.

La baie de Tourane est une des plus belles du monde et les bateaux mouillés à l'abri de Callao-Cham ou île de Tourane, sont protégés contre tous les vents dans un port excellent. Un petit bras de rivière, navigable pour des barques, se jette au Sud-Est de la baie et permet des communications avec la ville de Fai-Fo. Deux forts en pierre,

bâtis suivant les règles sous la direction d'ingénieurs français, commandent le port et la rivière donnant accès à Tourane. Ils protégeraient efficacement la ville contre des forces maritimes formidables. Tourane, autrefois très peuplée, est maintenant une ville pauvre et sale ; les étalages sont cependant bien pourvus de porc, de volailles, de poissons, légumes et fruits que l'on vend à des prix raisonnables, et il est facile de s'y procurer de l'eau douce.

Où et comment les dignitaires qui vinrent nous faire visite à Tourane, avaient-ils appris le latin ? Peu après le rétablissement du gouvernement royal actuel, de nombreux missionnaires accoururent dans le pays, et les habitants, reconnaissant le rôle de la France dans la dispersion des rebelles, et las de la guerre, leur donnèrent leur amitié et leur confiance. Les manières simples et douces des missionnaires chrétiens les rendirent chers aux indigènes et leur valurent de nombreux prosélytes auxquels ils enseignèrent les principes de leur religion au moyen du latin. Deux des chefs qui étaient venus à bord à Tourane avaient été du nombre de ces derniers.

Les bateaux de commerce tonkinois qui fréquentent Tourane et Fai-Fo n'ont qu'un mât et leur voile est tendue par des livardes de bambou de lof à bord et tirée au moyen d'une vergue à l'extrémité du mât, comme on le voit dans la gravure (1). Du Tonkin, ils apportent du bois de chauffage, du bois pour constructions navales, du fer et de grandes jarres d'une contenance de cinquante à cent gallons. Ils reçoivent en échange du sucre, du sel, du riz, etc...

Le pays d'Annam ou Cochinchine doit sa population actuelle à la révolte malheureuse d'un prince tonkinois contre son souverain, il y a à peu près deux siècles : le prince complètement battu et poursuivi par les troupes victorieuses du roi du Tonkin, s'échappe en Cochinchine avec ses partisans. La Cochinchine était alors habitée par les Lois ou Laos, peuple ignorant et timide qui, ne connaissant rien de l'art de la guerre, s'enfuit en hâte dans les montagnes du Champa et laissa les fugitifs tonkinois prendre tranquillement possession de leur pays. Le sol était si fertile, les bois, les marais, les rivières et la mer avoisinante contenaient en si grandes quantités du gibier, des volailles et du poisson, que ces derniers y trouvèrent à foison tout ce qui est nécessaire pour

(1) Les deux éditions que nous avons consultées ne contiennent aucune gravure.

vivre une vie facile. Ils se multiplièrent d'autant plus vite et, en peu de temps, ils avaient envahi toute la partie Nord du pays. Ils ne tardèrent pas non plus à descendre au Sud jusqu'aux frontières du Cambodge, où ils bâtirent la ville de Saïgon d'abord, puis Donnai (1), à trente milles au Nord de la ville précédente. Moins de quarante ans après l'arrivée des envahisseurs, on les trouve en possession de tout le pays d'Annam ou Cochinchine proprement dite, et ils avaient déjà fait des incursions victorieuses dans le Cambodge. Ce dernier pays, d'ailleurs, était habité par un peuple plus brave et belliqueux que les Lois, occupants aborigènes de l'Annam, et il résista longtemps avant d'accepter le joug de ces fâcheux voisins. Sa résistance fut fort facilitée par la nature du pays très bas, recouvert de forêts presque impénétrables, aux sous-bois épais, coupé d'innombrables fleuves et rivières, il permettait aux Cambodgiens de dresser des embuscades et de faire la guerre d'escarmouches en usage chez ces peuples barbares. Ce dont les envahisseurs pâtirent beaucoup.

Les Cambodgiens ne furent définitivement réduits que sous le souverain actuel. Le Cambodge fait maintenant partie intégrante de la Cochinchine, et il est comme celle-ci divisé en provinces.

Le pays entier dans ses présentes limites est compris entre 8°40' et 17°0' de latitude Nord, et du Cap Varella, à 109°24' de longitude Est, il s'étend à 150 milles environ vers l'Ouest. Il n'a cependant que 100 milles de largeur moyenne de l'Est à l'Ouest. Le royaume est divisé en trois parties : le Donnai, au Sud, comprend tout le Cambodge et le pays situé jusqu'au douzième degré de latitude Nord ; c'est là que se trouvent les villes de Saïgon et Donnai. Le centre s'étend entre le 12° et le 15° degré ; il porte le nom de Chang et comprend les villes de Nhatrang et de Quinhon. Le pays de Hué, ou Hué-Fo, est situé au Nord et s'étend entre le Chang au Sud et le golfe du Tonkin. Ces trois pays sont subdivisés en provinces dont nous ne pouvons donner ni le nom, ni la situation, ni les limites, faute de renseignements.

L'indulgence du Gouvernement, la fertilité du pays et une côte si bien adaptée à des opérations maritimes, firent de ce royaume un des plus puissants d'Extrême-Asie et, dès avant le milieu du XVIII^e siècle, en qui concerne l'esprit d'entreprise, le commerce et l'agriculture, il avait atteint son apogée.

(1) Biên-Hoà ? Biên-Hoà est à 26 km. environ de Saïgon.

Les six premiers rois d'origine tonkinoise (1), très aimés de leurs sujets qu'ils gouvernaient à la manière des anciens patriarches et qu'ils considéraient comme leurs enfants, incitaient ceux-ci par leur propre exemple à des habitudes de simplicité, de labeur et de sobriété.

Mais par la suite, la découverte de mines d'or et d'argent et les rapports fréquents instaurés par le commerce avec les Chinois, introduisirent le luxe à la cour d'Annam et l'efféminèrent. Les rois, devenus vaniteux, voulurent imiter les puissants monarques du Céleste Empire ; les courtisans, trouvant intérêt à les flatter, décernèrent l'épithète blasphématoire de Rois du Ciel à leurs maîtres ivres d'orgueil qui s'empressèrent d'adopter ce titre arrogant et rendirent par édit son usage général dans tout le royaume. Imitant la servile adoration dont sont entourés les potentats orientaux, les fins diplomates des états tributaires leur confirmèrent par courtoisie ce titre lorsqu'ils vinrent leur faire des visites. Il serait absurde de s'attendre à ce que le Roi du Ciel vive et soit servi comme le commun des rois de la terre, et nous voyons Vou-Tsoi, le prédécessur du roi actuel, habiter, suivant la saison, son palais d'hiver, son palais d'été et son palais d'automne, et se plonger dans le luxe et les excès. Les mines d'or ne suffirent pas à cette prodigalité effrénée ; on créa de nouveaux impôts, on imagina de nouvelles taxes qui furent arrachées « aux mains calleuses du paysan » par la force et l'oppression, car leurs contributions avaient alors cessé d'être volontaires. Ce prince, entouré de sycophantes flatteurs qui ne lui laissaient apprendre que ce qu'ils voulaient, ignorait les maux grandissants nés de sa mauvaise administration. Avec un égarement inconcevable, il s'abandonna à ses plaisirs et laissa gouverner ses courtisans qui, profitant de leur impunité, volèrent le peuple et plongèrent le pays dans un abîme de pauvreté et de détresse. La catastrophe fut précipitée par la corruption universelle des mœurs, née du courant empoisonné qui coulait de la cour et de la capitale et étendait son influence néfaste sur toutes les classes du peuple.

Malgré les erreurs et les vices de son administration, on prétend que ce roi était doux de caractère et sincèrement attaché aux mœurs simples et primitives de ses ancêtres ; qu'il aimait ses sujets, les appelant toujours ses enfants ; qu'il était favorable aux doctrines chrétiennes et traitait ses ministres avec beaucoup de respect et de bonté.

(1) Ce passage concernant l'histoire du pays contient bon nombre d'erreurs et les noms propres sont mal orthographiés. Cf. CADIÈRE : *Abrégé de l'histoire d'Annam*, librairie-imprimerie de Quinhon, 1911, p. 95 à p. 100.

Le Poivre, auteur français, intelligent et agréable à lire, visita l'Annam, chargé d'une mission diplomatique, à peu près à cette époque. Nous lui avons emprunté la substance des deux pages précédentes. Il a eu l'intuition prophétique du sort imminent qui attendait le royaume. Voici ce qu'il dit : « Quand la corruption aura gagné tous les états, lorsque les fondements de l'agriculture, la liberté et la propriété, déjà attaqués par les grands, auront été renversés, lorsque la profession de laboureur sera devenue par degrés la plus méprisée et la moins lucrative, que deviendra l'agriculture ? Sans une agriculture florissante, que deviendra tout ce peuple multiplié sous son ombre ? que deviendront le prince et ses sujets ?

« Il sera pareil à celui du peuple qui possédait le pays avant eux et peut-être le même que celui des sauvages qui le leur cédèrent et dont il ne reste rien, sauf, près de la capitale, les ruines d'un mur immense qui semble avoir fait partie d'une grande cité. C'est un mur en briques d'une forme très différente de celles qu'on est habitué à voir dans les autres pays de l'Asie. Pourtant, nulle histoire, nulle tradition n'ont gardé le souvenir des constructeurs. Tout bien pesé, étant donné la corruption générale qui menace les mœurs de la Cochinchine, je constate que l'agriculture est à son déclin et que, quelques efforts que l'on puisse faire pour la soutenir, elle a passé son méridien et doit infailliblement dégénérer » (1).

Une situation désastreuse, conséquence toute naturelle des mœurs du règne, se préparait. L'amour de la liberté et la haine de l'oppression, si universel dans l'esprit humain, se faisaient fortement sentir et affirmaient leur influence sur les cœurs des Annamites. Une guerre civile éclata, qui agita le pays pendant près de trente ans. Enfin l'ancienne monarchie fut rétablie en la personne du fils de Vou-Tsoi qui fut couronné, comme son père, sous le nom de Caung-Shung.

Un aperçu de cette guerre, emprunté aux sources les plus authentiques (2), pourra être de quelque intérêt pour le lecteur.

L'année 1774, en la 35^e année du règne de Caung-Shung, père du monarque actuel, une révolte éclate à Qui-Nhon, capitale du district de Chang, à l'instigation de trois frères : l'aîné, appelé Yn-Yac était un riche négociant qui faisait un grand commerce avec la Chine et le Japon ; le second, Long-Niang, était un officier général - un

(1) P. POIVRE : *Op. cit.*, pp. 167-168

(2) Barrow; Abbé Rochon; le vice-roi et les missionnaires de Saïgon.

mandarin militaire - d'un rang élevé et très puissant ; le troisième était prêtre. Leur premier soin fut de s'assurer de la personne du roi, qu'ils mirent à mort avec les membres de la famille royale qui tombèrent entre leurs mains. La ville de Saïgon, dans le district du Donnai, était favorable à la cause du souverain détrôné. Une armée fut envoyée contre elle. Ses murs furent rasés et vingt mille habitants passés au fil de l'épée. Les trois frères avaient décidé que l'aîné, Yn-Yac, aurait pour sa part les deux districts du Chang et du Donnai ; Long-Niang celui de Hué, limitrophe du Tonkin ; le cadet des trois frères devait être grand-prêtre de toute la Cochinchine.

A peine avait-il rejoint sa capitale, Hué, que Long-Niang entra en guerre avec le roi du Tonkin, vassal de l'Empereur de Chine. Ce roi, abandonnant son armée dès le premier engagement, s'enfuit à Pékin où il demanda l'aide de l'Empereur Kien-Long qui envoya une armée de cent mille hommes contre les Cochinchinois. Long-Niang était renseigné par ses espions sur les mouvements de cette immense armée.

Il envoya des détachements détruire les villages et les pays par où elle devait passer, et l'armée chinoise, affaiblie par le manque de provisions avant même d'avoir atteint la frontière tonkinoise, fut obligée de battre en retraite. Il en résulta un traité qui reconnaissait à Long-Niang la royauté du Tonkin et de la Cochinchine, qui seraient à l'avenir vassaux de l'Empereur de Chine.

Au moment de la rébellion résidait à la cour un missionnaire français du nom d'Adran, qui s'intitulait Vicaire Apostolique de la Cochinchine. Caung-Shung le tenait en si grande estime qu'il lui avait confié l'éducation de son fils unique, héritier du trône. Adran, le prince, sa femme et le jeune enfant, dès que la révolte eut éclaté, ne virent d'autre salut que dans la fuite. Grâce à Adran, ils purent s'échapper et se réfugier dans une forêt. Dès que leurs ennemis eurent abandonné la poursuite, les malheureux fugitifs se rendirent comme ils le purent à Saïgon, où le peuple se rendit en foule sous l'étendard de son légitime souverain, qui y fut couronné roi sous le nom de Caung-Shung. A cette époque, il y avait, dans le port de Saïgon, un vaisseau armé commandé par un Français, sept bateaux de commerce portugais de Macao et nombre de jonques et de barques cochinchinoises. Le roi les acheta pour aller attaquer la flotte de l'usurpateur dans la baie de Qui-Nhon, mais l'expédition échoua. Il retourna au Donnai et, toute résistance étant vaine, il rassembla ce qui restait de sa famille et, suivi de quelques partisans fidèles, s'embarqua à Saïgon et se rendit à

Poulo-Way, petite île inhabitée au nord du Golfe de Siam, près de la côte du Cambodge. Il y fut bientôt rejoint par 1 .200 de ses sujets aptes à porter les armes. Cependant, craignant d'être attaqué par l'usurpateur, il s'embarqua bientôt pour le Siam où le roi le reçut fort bien. Là, il apprit de son ami Adran que le Sud de son pays était favorable à sa cause et, cédant à ses instances, il confia son fils au missionnaire qui l'emmena à Pondichéry d'abord, puis à Paris où ils arrivèrent en l'année 1787.

Le jeune prince fut présenté à la cour et traité avec beaucoup de respect. Au bout de quelques mois, Adran avait conclu un traité entre Louis XVI et le roi de Cochinchine ; Louis XVI s'engageait à aider Caung-Shung à reconquérir le trône de ses ancêtres.

Adran fut nommé « Evêque de Cochinchine » et « Ambassadeur extraordinaire et Ministre plénipotentiaire » auprès de la cour de ce pays. Adran et son jeune pupille partirent ensuite pour Pondichéry sur la frégate *Méduse*.

Au cours du voyage, l'évêque toucha à Maurice où il trouva un vaisseau de cinquante canons, sept frégates et des transports, avec 4 à 5.000 hommes de troupes disponibles. Les bateaux furent invités à s'équiper et les troupes à se tenir prêtes à embarquer, dès qu'un bateau arrivant de Pondichéry et envoyé par Adran, viendrait leur en apporter l'ordre.

Des circonstances contraires déterminèrent le Gouverneur Général de Pondichéry à envoyer un rapide voilier à Maurice pour suspendre les préparatifs jusqu'à réception d'ordres de la cour de Versailles. Entre temps, la Révolution éclata et vint mettre un terme à cette entreprise.

Les événements imprévus qui mirent fin à l'expédition ne détournèrent pas l'évêque de son dessein de rétablir sur le trône de Cochinchine le roi légitime, ou le jeune prince, si son père était mort. Il avait ramené de France plusieurs officiers qui devaient servir le gouvernement cochinchinois. L'évêque et le prince, accompagnés de ces volontaires, s'embarquèrent dans un bateau de commerce pour le Cap Saint-Jacques où ils espéraient avoir des nouvelles du roi. Ils y apprirent qu'il était encore vivant et qu'on avait décidé le souverain à faire une descente dans ses possessions. Toutes les classes de la société, oubliant les erreurs du père et pleines de sympathie pour les infortunes du fils, s'étaient rendues en foule sous son étendard. Il avait marché sur Saïgon, dont les ouvrages de défense avaient été immédiatement renforcés et remis en état. Cette nouvelle favorable fouetta l'énergie

de l'évêque et du prince qui rejoignirent le roi à Saïgon en 1790. Ils étaient suivis d'un vaisseau qu'ils avaient emmené pour transporter des armes et munitions.

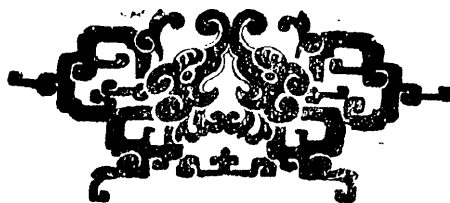
La plus grande partie de l'année fut consacrée à fortifier Saïgon, à recruter et à entraîner des troupes et à rassembler et équiper une flotte.

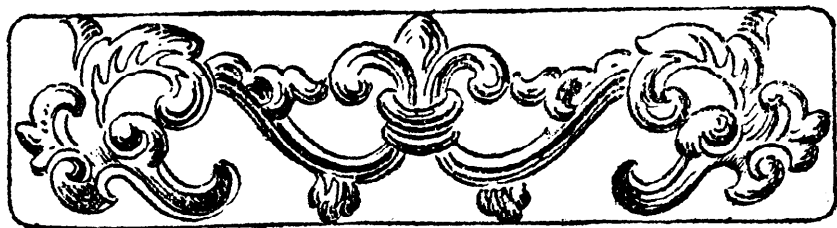
En 1791, l'usurpateur Long-Niang mourut à Hué, laissant un fils de douze ans pour lui succéder dans le gouvernement du Tonkin et de la partie Nord de la Cochinchine. La consécration de son titre de roi du Tonkin avait fait naître des hostilités entre lui et son frère, et dans la lutte, Yn-Yac, qui avait eu le dessous, avait vu réduire l'étendue de ses possessions. En 1792, le roi et sa flotte, qu'il avait placée sous la direction de deux officiers français, attaquèrent celle de Yin-Yac dans le port de Qui-Nhon et en capturèrent ou en détruisirent la plus grande partie. Yin-Yac ne survécut pas à la destruction de sa flotte et son fils Tai-Saun lui succéda.

En 1796, Caung-Shung résolut d'attaquer la capitale par terre. Le jeune usurpateur put réunir contre lui une armée de cent mille hommes, mais le roi, dont les forces étaient très inférieures, le mit en déroute, s'empara de Qui-Nhon et de tout le pays jusqu'à Tourane. L'autre jeune usurpateur restait en possession de sa capitale, Hué, et d'une partie du Tonkin. Mais en 1802, Caung-Shung, avec une armée formidable, le délogea de la ville et le força à se retirer au Tonkin. Depuis cette époque, le royaume de Cochinchine est resté en possession de son légitime souverain et s'est beaucoup étendu vers le Sud du Tonkin.

L'Évêque d'Adran était devenu l'oracle et le guide du roi. Sous ses auspices, le pays fit de grands progrès. Pendant une courte trêve, avant la fin des dernières opérations de guerre, il avait fondé une usine de salpêtre, ouvert des routes, creusé des canaux, établi des primes pour encourager la fabrication de la soie, fait défricher de grandes étendues de pays pour cultiver la canne à sucre, ouvert des mines de fer, construit des hauts-fourneaux et des fonderies de canons. Adran traduisit aussi en annamite un code de tactique militaire européenne destiné à l'armée. Des arsenaux s'élevèrent et on construisit une forte marine composée de canonnières, de galères, etc... Sous la direction de l'évêque, le système juridique fut réformé et plusieurs châtiments, disproportionnés aux fautes qu'ils punissaient, furent abolis. Des écoles furent créées et les parents furent obligés d'y envoyer leurs enfants à partir de quatre ans. Un code commercial fut rédigé, des

ports furent construits, des balises et des amers placés dans les coins dangereux de la côte, et on leva le plan des principales baies et des principaux ports. Les Français enseignèrent la tactique navale aux officiers de marine. Ils divisèrent l'armée en régiments réguliers et fondèrent des écoles militaires où on enseigna les principes de l'artillerie. Malheureusement pour le pays, l'Évêque d'Adran mourut peu après, et avec lui disparurent beaucoup des saines lois, institutions et ordonnances dont il avait été le promoteur.





CHAPITRE VII

VOYAGE AUX PHILIPPINES — LES PARACELS — ARRIVÉE A
CAVITE — DESCRIPTION DE CAVITE — ARRIVÉE À MANILLE —
LUÇON— BANCS ET BAS — FONDS DE CORAIL — ZOOPHYTES —
ILES NOUVELLES — DESCRIPTION DE MANILLE.

Du 18 au 24 Juin, nous longeâmes la côte vers le Sud, car nous avions décidé de passer sous le vent d'un groupe d'îles et de bas-fonds appelés Paracels, qui, nous l'espérions, nous vaudraient des vents favorables jusqu'à Manille. Lorsque nous eûmes atteint le 14° degré de latitude, en vue de Qui-Nhon, nous quittâmes la côte de Cochinchine et prîmes la direction de Luçon. Le long de la côte, nous avons eu beau temps avec des vents réguliers de terre et de mer, et un fort courant contraire se dirigeant vers le Nord-Ouest.

Les Paracels étaient autrefois, et même encore récemment, redoutés des navigateurs. On les dépeignait sous la forme d'une chaîne continue d'îles basses, de récifs de corail, et de bancs de sable, s'étendant du 12° au 17° degré de latitude Nord et orientés Nord — Nord-Est, Sud — Sud-Ouest. On disait qu'ils ressemblaient à un pied humain dont le gros orteil se trouvait à l'extrémité méridionale et qu'ils arrivaient jusqu'à seize lieues de la côte de Cochinchine. Dans leur partie la plus large, vers le 16° degré, ils mesuraient disait-on, environ trente lieues. Cet archipel, autrefois si formidable par la grande étendue et le caractère terrible que l'imagination lui attribuait, s'est trouvé, après exploration, n'être qu'un groupe peu étendu d'îles et de récifs séparés souvent par des chenaux très sûrs. On y trouve même de bons mouillages. Il s'étend entre 15° 46' et 17° 6' de latitude Nord et entre 111° 12' 1/2 et 112° 42' de longitude Est.

De bonne heure, le 25, nous passâmes sur une mer bleue et insondable où les vieilles cartes signalaient des rochers et des bas-fonds en abondance. Les explorations, découvertes et relevés récents des

Lieutenants Ross et MAUGHAN, du port de Bombay, dans les bateaux hydrographes le *Discovery* et l'*Investigator*, ont permis de dresser des cartes exactes et ont fourni des renseignements justes qui y ont rendu la navigation moins pénible et moins dangereuse.

La mousson qui, nous l'espérions, serait à cette époque régulièrement établie dans la Mer de Chine, faiblit le 26. Le vent vira et il soufflait encore vers l'Est le 5 Juillet, lorsque nous aperçûmes Mindoro, une des îles des Philippines. Comme le vent soufflait toujours dans la même direction, faiblement et avec des intervalles de calme, nous n'entrâmes dans la baie de Manille que le 9, à huit heures du matin. Nous dépassâmes l'île du Corregidor, située à l'entrée de la baie, très près de la côte Nord, dont la sépare la Boca Chica. C'est le chenal habituellement emprunté par les bateaux, bien que l'autre passage, la Boca Grande, situé entre l'île et la côte opposée, soit bon et fréquemment emprunté.

Nous fûmes accostés par une chaloupe venant de l'île du Corregidor et dans laquelle se trouvait un officier de la marine des Philippines qui vint s'informer de notre nationalité, des nouvelles que nous apportions, etc... Lorsque le temps le permet, une série de télégraphes s'échelonnant sur la rive Sud de la baie, transmettent les informations d'abord à Cavite, ensuite à Manille.

Il faisait beau. Nous avions un bon vent du Sud-Ouest et à midi nous aperçûmes à l'horizon oriental les flèches des églises et diverses autres constructions de Cavite visibles à distance, puis les arbres, les tours, les bateaux et finalement la ville de Cavite dont les bastions en ruines et les créneaux branlants des ouvrages militaires apparurent à nos yeux d'autant plus rapidement qu'ils étaient plus élevés. Nous apercevions déjà plusieurs lieues de côtes de chaque côté de Cavite et à droite se levaient dans leur grandeur sombre et triste, à travers une atmosphère lourde de vapeurs montantes, les hauts pinacles et les tours massives de l'imposante cité de Manille.

A deux heures de l'après-midi, dès que nous eûmes jeté l'ancre dans le port de Cavite, nous fûmes accostés par une embarcation de l'Arsenal qui portait un officier de santé, un officier des douanes et le directeur du télégraphe. Ils nous posèrent des questions sur notre état de santé, sur la nature de notre commerce, sur nos projets et sur les nouvelles que nous apportions. Après qu'ils eurent gravement noté nos réponses, ils nous donnèrent l'autorisation de débarquer à Cavite ou de nous rendre à Manille suivant nos désirs ou nos besoins. Ils nous recommandèrent cependant d'emprunter la chaloupe qui les

avait amenés, au cas où nous nous rendions à Manille. Le patron était justement là. Il nous déclara qu'il y allait le lendemain matin et qu'il viendrait avec plaisir chercher *el capitan* si celui-ci trouvait bon d'utiliser son bateau. Son invitation fut acceptée.

Cavite, port de Manille, renferme l'arsenal de la Marine et est la base navale de toutes les possessions espagnoles en Orient. Elle se trouve à l'extrémité orientale d'une péninsule basse en forme de fourche semi-lunaire qui s'avance dans la mer à quelques trois milles au Sud-Est de la grande baie de Manille et se termine vers l'Est. Entre les deux pointes se trouve le fort extérieur de Cavite où mouillent généralement les bateaux. C'est un port assez sûr, bien qu'il ne soit ni très vaste, ni très profond, la plus grande profondeur étant de quatre brasses vers l'extérieur dans les endroits les plus exposés à la mer. La profondeur moyenne est de deux à trois brasses et demie. La pointe occidentale, appelée Pointe Sanghay, est composée de sable grossier et de débris de corail parsemés de rares buissons rabougris. Elle ne cesse de s'allonger dans la mer grâce aux coquillages, galets, débris de corail, sables et autres substances que la mer y accumule. Quelques habitants de Cavite se rappellent le temps où elle mesurait cent brasses de moins. Elle est si basse qu'en venant de la mer par l'Ouest, on ne l'aperçoit que lorsqu'on en est tout près : ce qui pourrait laisser croire à un étranger ignorant la topographie de Cavite, que les vaisseaux mouillés dans le port sont à l'ancre dans une côte ouverte, sans aucun abri contre le large.

Au Sud de la concavité formée par la courbe de la péninsule se trouve le port intérieur de Cavite où sont amarrés, bien à l'abri des vents de mer, les vaisseaux de guerre, les gallions et autres bâtiments au service de la Compagnie des Philippines et du Gouvernement. Il n'est cependant pas plus profond que le port extérieur et les grands bateaux qui se balancent au bout des amarres raclent souvent le fond ; mais comme c'est un fond de vase, il est rare qu'ils en soient endommagés.

Le château de St-Philippe, vraie forteresse autrefois formidable, défend la ville qui mesure trois cinquièmes de mille de long et un quart de mille de large. La ville est construite principalement en bois, à cause des tremblements de terre fréquents. Presque toutes les maisons ont un étage entouré de vérandas : c'est là que vivent les habitants, le rez-de-chaussée étant aménagé en magasins, remises, etc... On trouve quelques fenêtres vitrées avec les coquilles semi-transparentes d'une espèce d'huître perlière semblables à celles que

j'ai vu utiliser en Arabie dans le même but. Les églises sont vastes et d'un beau style, mais elles portent les marques d'une grandeur déchue. Il y a aussi plusieurs couvents mais peu de monde dedans. L'hôpital de la Marine, en ce qui concerne le bâtiment et l'administration, est l'établissement qui semble avoir été le moins négligé.

La ville compte quatre mille habitants, un peu moins de la moitié de ce qu'elle comptait il y a un siècle. En un mot, Cavite, autrefois populeuse et florissante, n'est plus que l'ombre de son ancienne prospérité.

L'arsenal se trouve au Sud-Est de la pointe sur laquelle la ville est bâtie et il domine le port intérieur. C'est un vaste ensemble distribué suivant un plan excellent et outillé pour construire, réparer et gréer les plus gros bateaux. Mais la pauvreté croissante, l'apathie et la négligence du Gouvernement, aidées de la main dévastatrice du temps, ont imprimé sur ces bâtiments autrefois d'une si noble magnificence, les marques rudes et pitoyables de la désolation et de la ruine. Le visiteur, au lieu d'être salué par un bourdonnement laborieux, par les bruits joyeux des instruments employés dans les arts mécaniques et par la foule des gens employés aux divers travaux d'un chantier de constructions navales, se trouve introduit dans la triste retraite du silence et « du démon de l'ennui ». C'est le sombre domaine de quelques officiers à demi-solde, hâves, affamés et en proie au désespoir. Pareils à des fantômes, ils glissent aux côtés du visiteur ou s'assemblent en groupes nonchalants, avec des visages où se peint un mélange frappant d'orgueil à demi-mâté, de profonde gravité et de résignation.

La campagne environnante est très fertile et la mer toute proche abonde en diverses espèces de poissons excellents. Aussi les marchés sont-ils bien approvisionnés en vivres de toute espèce et en fruits délicieux. L'air y est généralement doux, tempéré. A midi la température moyenne est de 83° Farenheit pendant deux mois de l'année. Elle varie rarement de 3 degrés et jamais de plus de 5.

Le lendemain matin, de très bonne heure, la chaloupe qui devait me transporter à Manille vint nous accoster. Quelques instants suffirent à nous préparer au départ, et au lever du soleil nous avions déjà parcouru la moitié du chemin. A huit heures, je prenais mon breakfast chez Monsieur STUART, le Consul d'Amérique.

L'île de Luçon est la plus grande et la plus importante des Philippines ; c'est une île oblongue en forme d'angle obtus orientée Sud - Sud-Est, Nord - Nord-Ouest. La pointe de l'angle est tournée

vers l'Ouest ; la partie Nord est la plus vaste, elle mesure quarante lieues de l'Est à l'Ouest ; sa largeur moyenne est beaucoup moindre. La belle baie de Manille, qui mesure trente lieues de tour, est située à mi-distance sur la côte Ouest et les mouillages y sont bons et libres partout, sauf sur un banc de corail, appelé Banc de St-Nicolas, qui est le seul danger invisible de la baie. La partie dangereuse est cependant peu étendue et, avec un peu d'attention, on l'évite facilement. Les endroits les moins profonds ont à l'heure actuelle onze pieds de profondeur, mais ils ne cessent de se rapprocher de la surface de l'eau comme le prouvent des relevés faits à différentes époques sur l'ordre du Gouvernement. Ceci semble prouver l'existence de zoophytes, composés de vie animale et végétale, dont les travaux rapides et incessants et, disent les naturalistes, le pouvoir de polype qu'ils ont de se morceler en innombrables portions douées d'une forme parfaite et de vitalité, ont longtemps provoqué beaucoup de curiosité et d'admiration. Ces animalcules composés commencent leurs opérations au fond de la mer et s'élèvent peu à peu à la surface en se ramifiant dans plusieurs directions. Les membres les plus âgés de la masse se solidifient, se pétrifient, et forment des bas-fonds dangereux. Ceux qui sont à la partie supérieure de la colonie sont les derniers nés. A leur tour, ils donnent naissance à des myriades d'autres et ainsi de suite, à l'infini, jusqu'à ce qu'ils atteignent la surface de la mer. On trouve de ces récifs et bas-fonds coraliens partout sous les tropiques, mais les mers orientales semblent particulièrement propices à leur multiplication et certaines régions semblent être leur habitat d'élection. On peut mentionner, entre beaucoup d'autres, le Canal de Mozambique et cette étendue de mer qui va de la côte d'Afrique à la côte de Malabar et comprend les îles Mahé, Chagos, Maldives et Laccadives, la partie Sud-Est de la Mer de Chine, la Mer Rouge, la partie orientale de la Mer de Java entre Java et les Célèbes, les côtes de toutes les îles de la Sonde et divers endroits de l'Océan Pacifique. Lorsque ces bancs commencent à émerger de la mer, ils sont fréquentés par des oiseaux aquatiques dont les plumes, etc..., alliées aux apports fortuits de bois, d'herbes et autres substances détachées des terres voisines, arrivent avec le temps à former des bancs qui s'élèvent beaucoup au-dessus de l'eau. Les fragments de corail rejetés par les vagues en augmentent lentement mais continuellement l'étendue. On aperçoit souvent dans ces régions des noix de coco qui flottent sur l'eau et dont quelques-unes, projetées sur les îles nouvellement créées, vont y propager l'arbre.

Des oiseaux errants y déposent inconsciemment les germes de beaucoup d'autres productions du royaume végétal. A la saison voulue, de nouvelles plantes jaillissent de terre et la couvrent de verdure. Les végétaux morts qui y pourrissent contribuent à former un sol riche et productif et à augmenter la hauteur des îles nouvelles. M'étant intéressé vivement à ce sujet et ayant pendant de longues années, en de fréquentes occasions, observé de près ces bancs à divers stades de leur formation, je suis convaincu que, non seulement beaucoup d'îles considérables, mais encore des groupes fort étendus d'îles, n'ont pas d'autre origine.

L'île de Luçon comprend dix-sept provinces ou juridictions. A leur tête est celle de Manille où est située la capitale qui porte le même nom et qui se trouve à 14° 36' de latitude Nord et à 121° 21' 1/2 de longitude Est, méridien de Greenwich. Elle s'élève sur le bord oriental de la baie, sur une pointe de terre délimitée par la mer au Sud-Ouest et par la rivière Pasig au Nord, et elle est facile à défendre.

Le climat est tempéré et plus sain que celui de toutes les autres îles. La beauté du pays environnant, la jolie rivière Pasig qui fertilise les prairies délicieuses à travers lesquelles elle serpente, et bon nombre d'autres avantages font de l'île un des plus beaux pays de la zone torride. La cité n'est pas très grande. Elle mesure environ deux milles un huitième de tour. Sa plus grande longueur du Sud-Est au Nord-Ouest n'atteint pas trois quarts de mille et sa plus grande largeur du Nord-Est au Sud-Ouest dépasse à peine trois huitièmes de mille. Elle compte un peu moins de onze mille habitants. A l'extrémité Sud-Est, sont situés la citadelle et le fort de Santiago. Les fortifications sont régulières et en assez bon état. La rivière Pasig baigne les murs de la ville au Nord et communique avec les deux extrémités du fossé qui l'encercle sur les autres côtés. Manille a six portes : la porte Parian, qui ouvre une communication avec les faubourgs, se trouve à la jonction de la rivière et du fossé à l'Est ; St-Lucia et Postiga qui correspondent à la précédente au Sud font face à la baie ; Puerta Real se trouve au Sud et donne sur un champ de manœuvres étendu appelé Compo de Bugumbyan ; Almacenes et St-Domingo, les deux autres portes, donnent sur une étendue de sable et sur la rivière et dominent les faubourgs de la rive droite. Les portes de sortie Parian, St-Lucia, Real et Postiga ont de beaux ponts cintrés qui enjambent le fossé, avec des piles et des arches en pierre taillée. Ils furent construits en 1814, 1815 et 1816.

La ville communique avec le faubourg du Nord au moyen d'un joli pont de quelque quatre cent vingt pieds de long et vingt-deux pieds de large, jeté sur la Pasig. La première construction en bois reposant sur des piliers de pierre date de 1630. Elle fut améliorée et renforcée en 1814 par des piles en pierre et sa superstructure, qui est maintenant en pierre aussi, repose sur dix arches elliptiques dont les diamètres vont en diminuant à partir des deux grandes arches du centre. Cet ouvrage magnifique fut construit, sur l'ordre du conseil de la ville, par Don Yldefonso de Arragon, Colonel-commandant du Corps royal du Génie. La tête du pont la plus proche de la ville est gardée par un petit fort et un corps de garde. C'est là, près du fossé, que commence le Llamado, agréable promenade bien ombragée qui suit la courbe de la côte et s'étend jusqu'au confluent de l'extrémité Ouest du fossé et de la rivière. Elle est plantée de beaux arbres disposés avec beaucoup de goût.

Du Llamado, un certain nombre de belles chaussées surélevées se ramifient en diverses directions et communiquent avec les villages environnants. Une belle route longe le champ de manœuvres de Bugumbyan et se prolonge jusqu'à Cavite le long de la côte. De beaux points de vue et de magnifiques paysages y réjouissent l'œil du voyageur.

La garnison de l'endroit est, disent les Espagnols, en rapport avec l'étendue des fortifications et suffisante pour la défendre et pour défendre Cavite, mais je suis bien loin d'être de cet avis. Les troupes, composées principalement d'indigènes, sont en général bien habillées, bien disciplinées et ont assez belle allure. La ville renferme tout ce qui est nécessaire à une garnison : de vastes magasins construits en 1686, une manufacture d'armes, une soute aux poudres dont les voûtes sont à l'épreuve des boulets de canons, des quartiers et des casernes confortables pour les troupes. Il y a aussi un haut-fourneau et une fonderie dont les opérations sont interrompues depuis 1805, mais qui n'en sont pas moins les plus anciens dans les pays espagnols. Leur construction dans le village de Ste-Anne près de Manille remonte à 1584. En 1590, ils furent transférés à Manille. Le premier fondeur fut un indien Pampango appelé Pandapira. Quand les Espagnols arrivèrent pour la première fois à Manille, en 1571, ils y trouvèrent une grande fonderie qui fut brûlée par accident, parce que les constructions et leur contenu étaient, comme toutes les maisons de l'époque, en matériaux combustibles.

Les monuments de la ville, sans être frappants de l'extérieur, sont à l'intérieur d'un caractère finement achevé et possèdent tout le confort et toutes les commodités souhaitables sous un climat chaud. Les rez-de-chaussée sont en pierre et les superstructures en bois, à cause des tremblements de terre. Ces dernières sont entourées soit de vérandas ou balcons, soit de fenêtres en saillie, avec des balustrades en fer ouvragé. C'est là, au milieu de diverses plantes exotiques au parfum délicieux, que l'on prend du repos le matin et le soir.

La ville comprend des places régulières et on a choisi avec soin l'emplacement des églises dont les dômes commandent de toutes parts de magnifiques points de vue et de grandes étendues de terrain. La grande place est un carré régulier de deux cent quatre-vingt-quatre pieds de côté et elle est bordée de trois nobles édifices : la cathédrale, le palais du Gouvernement et le palais consistorial.

La cathédrale ou église de l'Immaculée Conception est une construction majestueuse d'une perfection achevée, située au Sud de la place. Le palais du Gouvernement ou palais du Gouverneur Général occupe toute la partie Ouest. Il est très grand et l'architecture en est passable. Il a été agrandi et embelli en 1690.

Le palais consistorial s'élève à l'Est, en face du palais du Gouvernement. C'est un vaste édifice qui s'enorgueillit d'un style architectural supérieur à celui des autres édifices de la place. Les travaux de construction commencés en 1738 ont duré quatre ans. Après ces monuments, le plus digne d'intérêt est l'église-couvent des Augustins Chaussés. C'est un temple magnifique, le plus vieux de la ville. Ses arches et ses stalles sont fort curieusement sculptées (c'est l'ordre religieux qui arriva le premier dans l'île). Viennent ensuite l'église, puis le couvent franciscain, jolie construction qui comprend une chapelle aux belles proportions pour les tertiaires, ou troisième ordre de Saint-François. Il faut citer encore les églises-couvents dominicains et augustins, l'église et la belle et solide chapelle royale des Jésuites dont l'architecture est magnifique. La construction et les décorations de cette dernière ont coûté cent cinquante mille dollars. Elle fut consacrée en 1727. L'ordre charitable des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu possédait autrefois une église élégante qui fut renversée et détruite par un tremblement de terre en 1728. Elle a été remplacée par une chapelle à laquelle est annexé un vaste hôpital de construction légère.

Dans divers endroits de la ville, on trouve divers établissements consacrés à l'éducation de la jeunesse, entr'autres une école nationale

pour enfants, fondée et dirigée par les citadins sous la protection et le patronage du Gouverneur, l'Université Royale et Pontificale où l'on enseigne les éléments de la jurisprudence civile et religieuse, et le Collège Royal de Saint-Joseph, qui fut élevé avant l'expulsion des Jésuites et qui est contigu à leur couvent. Il y a aussi le Collège Royal de St-Jean de Latran pour l'éducation des orphelins. On trouve également d'autres établissements pour l'éducation des orphelins, le Collège de Sainte-Potenciana, le plus ancien, pour les filles des soldats espagnols, et le Collège de Ste-Isabelle pour les jeunes filles qui se destinent à la vie monacale. Celles-ci ne sont cependant pas obligées de se faire religieuses à la sortie du collège et un fonds a été constitué pour les doter si elles préfèrent se marier. Le couvent de Ste-Claire pour les nonnes franciscaines est renommé pour son austérité et ses observances rigides. Et il faut ajouter le Beaterio ou maison religieuse de Ste-Catherine qui présente les mêmes caractères. Il y a, d'autre part, plusieurs écoles pour l'éducation des Indiens et des Mistezas ou Métis, et des séminaires où l'on prépare les jeunes missionnaires qui sont envoyés dans les îles et les royaumes voisins.

Les autorités constituées pour le gouvernement des îles résident dans la capitale et ont à leur tête un Capitaine-Général, Gouverneur de toutes les Philippines, qui cumule les fonctions de Vice-Roi, Président des audiences royales et de la Cour de Justice, Surintendant Général des revenus, Directeur Général des troupes et Amiral en Chef. Un pouvoir plus étendu que celui des autres vice-rois ou gouverneurs qui représentent le souverain espagnol, lui a été conféré à cause de l'éloignement de la métropole. Il a autorité pour recevoir les ambassadeurs des royaumes voisins, traiter avec eux et leur faire des présents. Il a aussi autorité pour envoyer des ambassadeurs. D'autre part, il peut faire la paix et déclarer la guerre sans attendre des ordres d'Espagne.

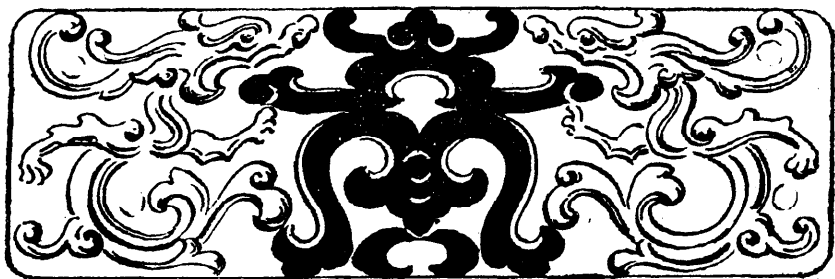
Il y a aussi un Vice-Gouverneur qui est également *Teniente de Rey* ou Lieutenant du Roi et Sous-Inspecteur général de toutes les troupes et milices des îles. Dans la ville, il y a encore un Sergent-major, deux Adjudants et un Capitaine des Clés. Dans la citadelle de Santiago se trouvent le Gouverneur du Château et son adjudant ; le premier remplit aussi la charge de Regidor (Maire) de Manille. Dans ce poste militaire se trouvent les quartiers de la brigade des *Forzados*, ou galériens, troupe d'individus qui ne reculeraient devant rien et qui pour divers méfaits, principalement pour meurtre, sont condamnés

pour un certain temps à un esclavage ignominieux. Enchaînés par paires, ils font constamment, en travaux forcés, des routes, des ponts, des remparts, des fortifications et autres travaux publics. Ils sont sous la surveillance d'un corps militaire levé dans ce but et composé de soldats dont la fidélité est éprouvée. Parmi ces malheureux, on me montra un jeune homme de seize ans qui avait tué deux fillettes, deux soeurs, pour leur voler quelques-uns de ces ornements insignifiants dont les indigènes parent leurs enfants.

Un détachement d'artilleurs et quelques autres troupes sont casernés dans la citadelle.

L'Audience Royale et la Cour de Justice étendent leur juridiction dans toutes les Îles Philippines.





CHAPITRE VIII

ILE DE LUÇON ET CITÉ DE MANILLE — SUITE DE LA DESCRIPTION — GÉOGRAPHIE — TOPOGRAPHIE — GÉOLOGIE — RELIGION — MOEURS ET COUTUMES — DÉCOUVERTE ET COLONISATION DES ILES PHILIPPINES — GALLIONS.

La cité de Manille fut fondée le 24 juin 1571. Dans sa juridiction immédiate on compte quatorze jolis villages ou hameaux dont quelques-uns sont composés de deux sections : Binondo, Tondo, S^{ta} Cruz, Quiapo-S^t Sebastian, S^t Miguel, Sampalve, S^t Anton-S^t Francisco del Monte, Pandocan, S^t Fernando de dildo, S^t Anna, Mandaloya-S^t Juan del Monte, S^t Pedro Macati, Hermita-Malate et Passay. Binondo, bien que classé comme village, est plus grand que Manille dans son enceinte de remparts. Il a plus d'un mille de longueur et s'étend sur la rive droite du Pasig. C'est là que se trouvent la douane et les magasins, entrepôts et bureaux des négociants. De respectables habitants blancs et du riches marchands de toutes les nationalités y résident. Avec les Chinois, les Tagals et les Mistezas et y compris les villages contigus de Tondo et S^{ta} Cruz considérés comme une seule ville appelée Parian, la population de Binondo s'élève à quatorze mille âmes.

La belle apparence d'un grand nombre de maisons de ce faubourg, le confort et l'élégance de leurs intérieurs, leur permet de rivaliser avec les plus belles demeures de Manille. En ce qui concerne la situation, la salubrité et les commodités, Binondo l'emporte. Les hauts murs de Manille et l'entassement des constructions empêchent l'air d'y circuler librement. C'est une ville de garnison dont les entrées sont fermées de bonne heure et les commerçants y seraient virtuellement prisonniers, ce qui leur serait très préjudiciable, s'ils y établissaient leur résidence. En résumé, Manille,

enserré dans ses remparts, est une ville plutôt sombre et triste, presque uniquement habitée par des patriciens hautains et austères qui observent rigoureusement toutes les prescriptions de l'étiquette dans une atmosphère solennelle tout imprégnée de puissance papale et d'observances monastiques. Parian est au contraire une jolie ville vivante et aérée qui jouit d'un commerce très actif et d'une société agréable.

L'embouchure du Pasig est enserrée entre deux belles jetées en pierre taillée qui avancent de près d'un demi-mille dans la mer. Sur la tête de jetée du Nord se trouve un phare et sur l'autre on aperçoit une petite batterie. A l'entrée de la rivière il y a une barre où l'eau est si peu profonde que, souvent, les bateaux ne peuvent la traverser sans beaucoup de risques surtout par les forts vents d'Ouest. Les vagues, poussées violemment contre le courant rapide de la rivière, se dressent avec violence sur la barre et font chavirer les embarcations, ce qui a coûté la vie à beaucoup de personnes. A l'intérieur de la barre, et jusqu'au pont, l'eau est assez profonde pour des bateaux de trois cents tonnes, mais les vaisseaux européens de ce tonnage tentent rarement d'entrer dans la rivière en raison de la difficulté à traverser la barre. A l'intérieur de cette dernière la rivière est toujours navigable jusqu'à sa source, ce qui favorise beaucoup le commerce intérieur.

Pendant la mousson du Nord-Est, d'Octobre à Avril, c'est-à-dire pendant la belle saison, les bateaux mouillent à une petite distance de la barre, mais pendant les *Vendervales* c'est-à-dire pendant la saison des pluies, quand soufflent les vents du Sud-Ouest, ils s'abritent à Cavite.

A quelque six lieues de Manille, se trouve un lac magnifique appelé *Laguna de Bria* où le Pasig prend sa source. Il mesure près de trente milles de long et s'étend en travers de l'île jusqu'à environ vingt milles de la côte Est. La largeur moyenne est de quinze milles. On y trouve plusieurs belles îles qui, de même que les rives du lac et les bords de la rivière, sont couvertes d'une magnifique végétation tropicale. Au Sud, près du village portant le même nom, se trouvent des sources chaudes appelées *Los Banos*, qui ont, paraît-il, des vertus médicinales.

Dans cette île, de même que dans les autres qui sont sous l'influence immédiate des Espagnols, les indigènes sont chrétiens. Ils ne sont cependant qu'une minorité dans les trois millions que compte, dit-on, le groupe entier des îles et dont près du tiers habite

Luçon. On estime que dans cette île et à Mindanao où résident la plupart des chrétiens, il y en a cent mille, c'est-à-dire un treizième environ du total des habitants. Treize mille environ sont à Manille et à Parian. La plupart des autres habitants sont mahométans ou Igorotes, c'est-à-dire païens.

Les indigènes sont en général bien bâtis et donnent l'impression d'être très actifs et très vigoureux. Ils sont d'une plus belle stature que les Javanais et les traits de leur visage ont quelque affinité avec ceux des Malais. Leur nez est pourtant plus proéminent, leurs pommettes moins saillantes et leur teint moins foncé. Ils ont des cheveux d'un noir de jais lustrés par de constantes applications d'huile de coco, comme c'est la coutume dans toute l'Inde, et relevés sur la tête à la manière des Malais. Les femmes arrangent et décorent les leurs avec beaucoup de goût. Elles les attachent avec de petits poignards en argent ou en or, dont la garde est souvent incrustée de pierres précieuses.

Dans les montagnes de la province de Bulacan, il y a, dit-on, une race de pygmées appelés Itas ou Etas dont le plus grand n'a guère plus de cinq pieds de hauteur. On les dit très laids et on croit qu'ils n'ont aucune conception religieuse. On en voit parfois, m'a-t-on dit, dans les marchés des villages de l'intérieur où ils viennent acheter des vêtements et des colifichets qu'ils paient avec les pépites d'or qu'ils trouvent parfois dans les montagnes où ils vivent à l'état sauvage, entretenant peu de relations avec leurs voisins.

Dans la province de Camarines, au Sud de l'île, se trouve le volcan d'Albay qui parfois rejette des torrents de lave, de braises et de cendres. On ressent souvent, non seulement dans toutes les régions de Luçon, mais encore dans les îles avoisinantes, les tremblements de terre qu'accompagnent ces éruptions.

On dit que dans cette province il y a des mines d'or, et dans plusieurs endroits on trouve des sources chaudes pétrifiantes.

Beaucoup de rivières, particulièrement celles de l'Est, sont infestées d'alligators très rusés et voraces. La rivière Ilongotes, dans la province de Pampanga, est connue pour leur nombre, leur grosseur énorme et leur extrême férocité.

Des mines de pinchebeck ont été découvertes et exploitées dans les provinces centrales et on dit qu'une mine d'argent du district de Manille a été épuisée par des particuliers.

Le caractère géologique de toutes ces îles est, paraît-il, très intéressant.

Une proportion considérable de la population de Manille est composée de Mistezas. Ce sont des enfants d'Espagnols et de femmes du pays, mariés à leur tour avec des blancs ou avec des indigènes ; ce dernier cas est cependant moins fréquent. De ces mélanges résulte une grande diversité dans les traits du visage et dans la couleur du teint. Ils ont cependant des caractéristiques communes et, sans parler de couleur et de mœurs, un Misteza ne saurait être facilement pris pour un indigène. Ils sont presque aussi considérés que les blancs. Ils sont propres de leur personne, coquets dans leurs vêtements qui, pour les hommes, se composent généralement d'un pantalon de coton de couleurs diverses, suivant la fantaisie de chacun, de chaussures à l'européenne, d'une espèce de tunique en textile à rayures qui se porte par-dessus le pantalon, à la manière des Arméniens, mais sans ceinture, et dont le col est joliment brodé et rejeté sur les épaules. Un chapeau européen complète ce costume léger, si frais et si ample, qu'après l'avoir estimé baroque au début, un Européen finit par le trouver très approprié et très gracieux. Les Mistezas sont fort bien membres et bien bâtis, particulièrement les femmes qui sont vraiment des modèles de régularité. Leurs cheveux et leurs yeux qui s'écartent rarement du noir de jais dû à leur ascendance indigène, leur donnent les principales caractéristiques de la femme brune. Contrairement à la plupart des gens de couleur mêlée, Mistezas n'ont tiré que des avantages de ces croisements de races ils sont plus laborieux et plus propres que les Espagnols, plus intelligents et plus civilisés que les indigènes et moins méchants et vindicatifs que les uns et les autres. Les hommes sont pour la plupart secrétaires, agents de change, employés, surveillants. Beaucoup d'entre eux occupent des postes lucratifs dans l'administration et ils arrivent souvent à être riches et considérés. Les femmes sont laborieuses aussi et susceptibles de grands progrès intellectuels. Elles ont des manières naturellement gracieuses et aisées et font d'excellentes épouses et d'excellentes mères. Il ne faudrait pas cependant croire que c'est là une règle universelle qui ne souffre pas d'exceptions, car certaines de ces femmes dégénèrent en copiant les manières des créoles ou habitants blancs. Mais ceci n'arrive que lorsque, dans leurs relations avec les blancs, le sang indigène se perd dans le sang européen. Les habitants qui ont du sang chinois et du sang tagal sont appelés Mistezas chinois.

Les indigènes ne sont pas inaptes à acquérir du savoir, et ils sont même laborieux lorsqu'on les pousse à mettre leurs facultés en

action. Ils font d'excellents ouvriers et artisans, et en horticulture, ils ont une supériorité reconnue sur beaucoup d'autres asiatiques. Polis et affables envers l'étranger, ils sont irascibles et prompts à tuer quand on les pousse à bout. Leur tendance naturelle à être vindicatifs et cruels est fortifiée par les doctrines mal interprétées de la religion catholique telle qu'elle est enseignée par les prêtres intrigants et intéressés qui vivent parmi eux. Le coupable trouve toujours asile dans l'église la plus proche jusqu'à ce que, au moyen d'une somme d'argent, il ait satisfait les exigences des prêtres, obtenu l'absolution, apaisé le ressentiment des parents du mort et écarté le bras de la justice. L'impunité l'endurcit et il renouvelle son crime pour échapper encore une fois de la même manière au châtement.

On a beaucoup dit que les Espagnols étaient cruels à leur égard, mais je n'ai rien vu qui le prouvât. Au contraire, nulle part en Asie, je n'ai vu les Européens traiter les indigènes et les esclaves plus humainement qu'ici. Mais on m'a assuré que ces bons traitements et cette familiarité de rapports avec les esclaves sont inspirés par la peur et non par la bienveillance qu'ils leur inspirent, et ceci est sans doute vrai dans la majorité des cas.

De nombreux Chinois résident à Manille et c'est à leur activité proverbiale que Luçon doit une partie considérable de ses revenus. Ils cultivent la canne à sucre et l'indigo et les usinent. Certains monopoles leur ont été accordés et, sous leur direction, ils produisent davantage. Une grande partie des exportations est dirigée sur les marchés de la Chine par leur intermédiaire et ils en importent beaucoup de marchandises. Les rues sont bordées de leurs entrepôts et de leurs boutiques remplis d'articles les plus divers. Leur mode de vie très simple, réglé par la plus sévère économie, leur assure finalement la richesse, car ils sont assurés de gros profits.

Les indigènes portent le nom collectif de Tagals, mais les Espagnols les divisent en trois classes : ils appellent Indiens ceux qui sont sous leur juridiction immédiate et qui ont été convertis au Christianisme ; les Mahométans qui viennent ensuite et qui peuplent la plus grande partie de Mindanao et de quelques-unes des autres îles, sont appelés *Mooros* ou Maures ; les derniers et de beaucoup les plus nombreux sont les Igorotes, Paiens ou Négritas dont beaucoup ont le teint très basané tandis que certains sont aussi noirs que les nègres de Guinée et ont des cheveux crépus, surtout dans la *Isla de Negros*. D'aucuns supposent que ce sont les aborigènes des îles.

La religion ou plutôt les superstitions des Tagals sont d'un caractère extrêmement étrange et fantastique ; ils adorent le soleil, la lune, les arcs-en-ciel et leur rendent un culte. Ils éprouvent une crainte mêlée de respect à l'égard des alligators à qui ils bâtissent des abris le long des rivières et à qui ils offrent souvent en sacrifice des volailles et des quadrupèdes, afin de se les rendre favorables. Ils ont des prêtres et des prêtresses qui officient dans des cavernes et des grottes où de l'encens brûle devant leurs idoles qui représentent divers esprits ou génies : le dieu des montagnes, le dieu des plaines et le dieu de la mer. Ils leur adressent des prières et leur offrent des sacrifices avant d'entrer dans leurs domaines respectifs. Ils ont aussi des *penates* ou dieux lares qui président aux affaires de la famille. Ils adorent des objets inanimés : arbres, rochers et montagnes (1), et leur cosmogonie est, comme celle des habitants de l'Inde, d'un caractère fort incongru. Ils sont armés d'arcs et de flèches dont ils se servent avec beaucoup d'adresse.

Leur dialecte habituel est, comme celui de Java, Bornéo, Sumatra et beaucoup d'autres îles de ces mers, un dialecte originaire, croiton, de la presqu'île de Malacca. Les dialectes de toutes les îles se ressemblent tellement que les indigènes se comprennent plus ou moins d'île à île. Les caractères du langage écrit diffèrent beaucoup de même que la façon de les disposer. Les Tagals écrivent de haut en bas sur des feuilles de palmier ou des lattes de bambou et la plupart des Maures ou Mahométans emploient les caractères arabes.

Au Sud de Luçon sont éparses les autres îles de l'archipel des Philippines. Il y en a un grand nombre, douze cents, dit-on, dont cinq ou six cents sont importantes. Les plus grandes et les plus peuplées sont : Mindora, Calamianes, Masbate, Palaouan, Samar, Panay, Leyte, Negros, Cebu, Bohol et Magindanao ou Mindanao. Cette dernière vient après Luçon pour l'étendue et l'importance. Elle est à 5° 39' de latitude Nord à son extrémité méridionale, à l'Ouest de laquelle se trouvent deux îles appelées Serangani qui sont les dernières îles au Sud et dont l'extrémité la plus proche de l'équateur est à 5° 20'. D'ici à la pointe Cabacunga, extrémité Nord de Luçon, qui est à 18° 40' de latitude, il y a 13° 40' ou 800 milles géographiques (2). La plus grande longueur de l'archipel mesure deux cent soixante-dix lieues.

(1) MARSDEN : Op. cit.

(2) Le mille géographique anglais équivaut à la 60^e partie d'un degré 1.852 m.

Les Espagnols ont un établissement appelé Sanboangan ou Samboanga au Sud-Ouest de Mindanao, sous la protection d'un fort solide et bien approvisionné. Ils possèdent aussi la partie de la côte du Sud qui a une forme triangulaire et qui est sillonnée de baies profondes diversement orientées dont la plus grande et la plus profonde est au Sud et pénètre presque jusqu'au centre de l'île. A l'Est de cette baie se trouve une autre échancrure appelée Baie de Bonga où se jettent plusieurs rivières dont la principale est la Pelangay sur laquelle s'étend la vieille ville fortifiée de Magindanao, résidence du sultan, chef nominal des îles qui ne sont pas sous la domination espagnole. Celles qui sont éloignées de la résidence du sultan sont gouvernées par des chefs en sous-ordre appelés *Illano Sultauns*, indépendants les uns des autres. Ils détiennent leurs territoires respectifs sous condition de payer au sultan, leur suzerain, une certaine partie des productions : riz, cannelle, poussière d'or, cire, poivre, sagou et rotin. Le montant et le paiement de ce tribut ne sont cependant pas soumis à des règles précises. De Mindanao on apporte souvent à Manille des diamants bruts et des améthystes.

Mindanao est le Botany Bay des Philippines, où les forçats sont relégués.

Beaucoup des habitants de cette île et des îles avoisinantes vivent de rapine et de piraterie. Ils font de fréquentes descentes sur les côtes des voisins plus faibles et emportent les habitants comme esclaves.

Ces îles furent découvertes en 1521 par Ferdinand Magellan. Portugais de naissance entré au service de l'Espagne, Magellan n'avait par été apprécié par son propre souverain qu'il avait fidèlement servi pendant bon nombre d'année et, rebuté, il abandonna son pays et alla offrir ses services à l'Espagne. L'Empereur Charles V qui était alors sur le trône, entra avec empressement dans les vues de Magellan qui voulait découvrir une route vers les Iles aux Epices en faisant voile vers l'Ouest et déloger les Portugais de ces riches possessions sous prétexte qu'elles étaient comprises dans un don que le pape avait fait à ce monarque.

Le 10 Août 1519, il partit de Séville avec une flottille de cinq bateaux spécialement grées et équipés dans ce but.

Après avoir traversé l'Equateur, il mit le cap au Sud, longea l'Amérique, et découvrit enfin le détroit qui se trouve entre la Patagonie et la Terre de Feu et qui porte son nom. Il l'emprunta pour passer dans le Pacifique Sud, puis il gouverna vers le Nord, traversa

à nouveau l'équateur et poursuivit sa route vers l'Ouest jusqu'à ce qu'il découvrit les îles Ladrões où il aborda, à l'île Guam. Il repartit ensuite vers l'Ouest et à la Saint-Lazare, 1521, il découvrit les Philippines qu'il appela l'Archipel de Saint-Lazare. Il fut malheureusement tué dans un engagement avec les indigènes le 27 Avril 1521, après avoir pris possession des îles au nom de son maître, le roi d'Espagne.

Pourtant, les Espagnols ne tentèrent de coloniser les îles qu'en 1564 et elles reçurent alors le nom d'Archipel des Philippines, en l'honneur de Philippe II qui régnait alors en Espagne. Ils bâtirent un fort et une ville dans l'île de Zébu et en 1571, comme on l'a déjà dit, fondèrent Manille.

La flottille de Magellan visita par la suite les Iles Moluques où les Espagnols établirent une colonie avant de retourner en Espagne par le Cap de Bonne-Espérance, dans le seul bateau qui leur restait. C'était la première fois que l'on faisait le tour du monde.

Du fait que les Espagnols atteignent les Philippines par le Cap Horn alors que la route habituelle est celle du Cap de Bonne-Espérance, il résulte qu'on a un jour de différence dans le calcul du temps ; ceux qui viennent de l'Est perdant une demi-journée et ceux qui viennent de l'Ouest en gagnant autant dans leur demi-tour du monde. Et le temps donné par les Espagnols retarde d'un jour sur le temps donné par ceux qui arrivent d'Amérique ou d'Europe par l'Ouest ; ainsi quand il est dimanche pour ces derniers, il n'est que samedi pour les premiers.

En 1762, Manille fut prise par les Anglais qui s'y emparèrent, ainsi qu'à Cavite, d'un immense matériel naval et militaire, de pièces d'artillerie en cuivre et en fer et de plusieurs beaux bateaux. Elle fut cependant bientôt rendue aux Espagnols sur la promesse qu'ils paieraient en guise de rançon quatre millions de dollars, qui ne furent jamais payés.

Les Anglais se sont bruyamment plaints de cette violation de promesse et les Espagnols se sont récusés avec autant d'ardeur, prétendant que les Britanniques avaient pillé la ville et commis beaucoup d'autres excès contrairement aux stipulations expresses du contrat qui ainsi s'est trouvé annulé de fait.

Les habitants de Manille ont longtemps joui du privilège de pouvoir envoyer à Acapulco deux bateaux par an, appelés Gallions Navios, chargés de produits des Philippines, de la Chine et d'autres pays de l'Asie. En retour, ils recevaient divers produits de l'Améri-

que du Sud : de la cochenille, des marchandises de diverse nature d'origine européenne et de l'argent en dollars espagnols et en lingots qui composaient la partie la plus précieuse de la cargaison de retour car elle se montait à environ trois millions cinq cent mille dollars espagnols. Une grande partie de cette fortune appartenait à des couvents à qui des gros revenus permettaient non seulement d'entreprendre des opérations commerciales de grande envergure mais encore de faire des prêts à la grosse aventure. Pour cette dernière faveur, ils versaient une somme d'argent importante à la Couronne.

Ces bateaux jaugeaient de douze cents à quinze cents tonnes. Ils avaient un équipage nombreux et étaient bien armés pour se défendre. Mais depuis la révolte des colonies espagnoles qui a rendu périlleuse pour eux la navigation dans les mers intermédiaires, les échanges ont beaucoup diminué et au lieu de se hasarder dans de gros bateaux, on en a loué de moindre tonnage afin de diviser les risques. Quelques-uns de ces petits bateaux voyagent sous des couleurs étrangères alors qu'autrefois ils arboraient exclusivement le drapeau royal, que les officiers étaient nommés comme les officiers de marine, portaient le même uniforme et étaient soumis aux mêmes règlements et à la même discipline. Les espoirs fondés sur les petits bateaux ne se sont pourtant pas réalisés : les propriétaires et agents ont si peur d'être capturés, les commandants doivent se plier à tellement de règles restrictives, que leurs bateaux passent la plus grande partie de leur temps dans les ports. Tant et si bien qu'en 1819, ceux de l'année précédente n'étaient pas encore arrivés à Manille et qu'aucun autre n'avait été envoyé depuis à Acapulco.

Ces interruptions et, en fait, la suspension de ces échanges, tournera certainement à l'avantage des Philippines et de la Métropole si on adopte une politique libérale et éclairée. Déjà depuis les *Cortes* permettant aux étrangers de s'établir à demeure à Manille (1), les productions de l'île ont beaucoup augmenté et les revenus se sont accrus dans une grande proportion. Comme les dollars de l'Amérique du Sud font défaut pour défrayer les dépenses du Gouvernement dont les revenus de l'île ne suffisent pas à payer la moitié, on a été amené, sous la pression d'une dure nécessité, à faire des efforts

(1) Auparavant les Américains et les Européens ne pouvaient rester à Manille que pendant une mousson, c'est-à-dire six mois d'affilée, ce qui les mettait dans l'obligation de se rendre à Macao ou dans un autre endroit de la Chine ou de l'Inde pendant les six autres mois de l'année.

inaccoutumés. Le commerce étranger a été mieux accueilli et on a mieux encouragé ceux qui tirent du sol ou manufacturent les principaux articles d'exportation. Si les affaires du pays sont dans l'avenir régies convenablement, les seuls droits sur le café (1) suffiront amplement aux besoins du Gouvernement et les sommes provenant des droits sur les autres articles, sans parler du produit des impôts et d'autres sources de revenus, constitueront un surplus de recettes. Un commerce libre avec les autres pays ferait naître une émulation qui réduirait les prix des marchandises importées et les exportations augmenteraient proportionnellement à la demande. En un mot, il ne manque à cette île magnifique que des compétences et de l'énergie pour concevoir et mettre à exécution en matière d'agriculture et de commerce, des mesures de grande envergure auxquelles la richesse du sol, une situation et un climat excellents assureraient un succès complet. Au lieu d'être ce qu'elle est actuellement, un fardeau pour l'Espagne, l'île deviendrait une grande source de richesse pour elle.



(1) En 1819 seulement, on a, paraît-il, sur l'ordre du Gouvernement, planté à Luçon 3.000.000 de plants de café, mais ce nombre me semble exagéré.



CHAPITRE IX

COMPAGNIE DES PHILIPPINES — CHAPITRES — REVENUS DES
ILES — IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS — POPULATION —
PRODUCTIONS — SAUTERELLES — TREMBLEMENTS DE TERRE.
— HYGIÈNE — LLAMADO — UNE EXÉCUTION —

L'an 1733, une charte fut accordé à un groupe de négociants, qui fondèrent la Compagnie Royale des Iles Philippines et obtinrent le monopole du commerce avec l'Afrique et les pays situés à l'Est du Cap de Bonne-Espérance, sans pouvoir toutefois intervenir dans le commerce entre Acapulco et Manille. Nous ne voyons pas que la Compagnie ait jamais atteint les buts spécifiés dans la charte et le commerce de l'Espagne avec l'Orient n'en fut pas plus prospère. En 1785, on fit un autre effort pour intensifier le commerce de l'Espagne avec l'Orient et des privilèges exclusifs furent conférés à de certaines personnes qui devaient s'incorporer aux membres de la Compagnie Royale de Carracas (dont la charte venait d'expirer) et former un seul groupe sous le nom de Compagnie Royale des Philippines. Cette dernière n'eut pas plus de succès que la précédente. Des résultats partiels et quelques voyages heureux de certains de ses bateaux en temps de guerre, lui permirent cependant de remplir ses obligations à l'égard de ceux à qui elle avait emprunté de l'argent ; elle put même payer des dividendes aux actionnaires.

En 1803, la charte de la Compagnie fut renouvelée jusqu'au premier Juillet 1825. Mais comme elle n'a jamais fait preuve du moindre esprit d'entreprise et que des événements postérieurs ont changé substantiellement les accords entre les nations commerçantes du monde, des bateaux américains et européens ont été autorisés à importer aux Philippines divers produits fabriqués dans leur pays ou

en Asie, ou tirés de leur sol ; il faut en excepter cependant les alcools tirés de la canne à sucre, l'opium, le tabac, la poudre, dont la vente est sévèrement interdite, ces deux derniers articles constituant un monopole royal.

A Luçon, les comptes sont tenus en dollars espagnols ou pesos, divisés en pièces de huit réaux et en grains (1).

Le montant des importations de l'Europe, de la Chine et de l'Asie fut, pour l'année 1817 :

		réaux	grains
Paiements en dollars espagnols.	1.886.638	2	5
Numéraire en dollars, doublons et lingots	1.271.144 6		1
Total en dollars espagnols . .	3.157.783	0	6
Exportation de productions et d'objets fabriqués dans le pays	579.273	4 2	
Productions et objets fabriqués en Chine	663.489	0 9	
Numéraire en dollars, doublons et lingots	193.681	0 0	
Total des exportations . . .	1.436.443	4 11	
En dollars espagnols . . .	1.721.339	3 7	

Les importations l'emportent sur les exportations de un million, sept cent vingt-et-un mille trois cent trente-neuf dollars trois réaux sept grains.

Les principaux articles importés d'Amérique et d'Europe sont des dollars espagnols, des doublons, des doublages et des rivets, du fer, du plomb, du goudron, des ancres, des cordages, de la toile, du mercure, de l'eau-de-vie, du gin, des vins, des étoffes de coton, de lin et de laine, de la coutellerie, du bœuf, du porc, du jambon, du fromage, des poissons secs, des poissons salés, des couleurs et de l'huile, des armes à feu et des armes blanches, des jouets, etc... De l'Amérique du Sud viennent de l'argent en dollars, et en lingots, de la cochenille, du cuivre en plaques, des vins espagnols et diverses denrées européennes.

(1) Douze grains font un réal, et 8 réaux un peso. La tael chinois a le même poids que 10 réaux. Les poids sont le pico ou picul de 142 livres anglaises (64 kg. 326), le quintal, l'aroba et le catè ou catty de 12 onces avoir du poids (339 gr. 85) ; 100 catties font un picul, 8 drams font une once (28 gr. 33), -

De Chine et de Macao, on importe de la porcelaine, de la soie brute ou ouvragée, du nankin, du thé, des jouets, etc...

On reçoit aussi du Bengale, de Madras et d'autres pays de l'Inde, des coupons d'étoffe, de l'opium, de la soie, etc... A Sambangan, dans l'île de Mindanao, les Espagnols, dans leurs échanges avec l'île de Bornéo et l'archipel Jolo, se procurent, pour les diriger sur Manille, divers produits : des perles de la plus belle eau, de l'écaille, du camphre, de l'or, des nids d'oiseaux, du poivre, des épices, des bois odoriférants et autres marchandises. Il leur arrive aussi, mais assez rarement, d'acheter des échantillons de belles étoffes de coton magnifiquement ouvragées que les Célébéens ont apportées à Jolo.

Manille exporte surtout : du sucre, de l'indigo, du café et du coton ; la plus petite exportation de sucre d'une période de trois années se terminant en 1817, a été de soixante-quinze mille piculs ; mille soixante quintaux d'indigo furent exportés en 1817 et on calculait en 1818, qu'une bonne récolte serait à peine suffisante pour fournir aux négociants les commandes prévues (deux cent cinquante mille piculs), et pour satisfaire aux besoins du pays. Depuis, l'exportation de l'indigo s'est beaucoup accrue. La production du café en est à ses débuts, mais elle augmente rapidement. Le coton, très blanc, a de belles fibres soyeuses mais courtes. On exporte aussi aux Etats-Unis et en Europe du camphre et de la soie brute.

Parmi les marchandises fabriquées dans les îles ou ailleurs pour être réexportées, celles que réclament les marchés d'Amérique, d'Europe ou de Chine sont les peaux de vaches ou de buffles, l'ambre gris, les nattes en paille, l'ébène, les bois de teinturerie, le coton, la cire, le sinamaya ou étoffe faite avec des herbes fines, l'huile, le sagou, les bois d'ébénisterie, le saindoux, le cacao, des bougies et des chandelles de cire, des chapeaux de paille, l'alun, la toutenague, la nacre, l'abaca (1), les chapeaux de rotin, les cordages

16 onces ou 2 marks, 1 livre (453 gr.), - 25 livres, 1 aroba, - et 4 arobas un quintal ou 100 livres espagnoles ou 104 livres anglaises. Vingt lignes font un pulgada, ou pouce, - 12 pulgadas, un pied ou 11 pouces 1/8 anglais. La vara, ou yard espagnol, ou aune de trois pieds, vaut 33 pouces et demi anglais (72 cm. 1/2), - et 4 palmas font un vara. Le cavan est une mesure de capacité d'environ 2 boisseaux 1/4 (81 l. 76), - 8 choupas font un ganta et 25 gantas, un cavan.

(1) Chanvre de Manille, tiré d'une variété de palmier ; on en fait des cordages de qualité supérieure.

d'abaca, les perles, l'or, les pierres précieuses, les peaux de daim, etc...

Les nageoires de requins, les huîtres, les crevettes et le bœuf séchés, les tendons de daims, les algues, les biches de mer, les nids d'oiseaux (1), les graines d'indigo, la glue, les calavances, les couris, le rhum, les mouchoirs malabars, les noix d'arec, les biscuits, l'huile de coco, les arachides, le dammara, les cordages noirs, le bois de construction, le savon, les charrues, les chaussures en peau, le froment et le tabac, sont les principales marchandises exportées sur la Chine et sur l'Asie.

Les navires qui vont en Amérique du Sud emportent, outre des produits des Phillippines, de la porcelaine, de la soie brute et ouvragée, des épices, des jouets chinois, et des coupons d'étoffes, provenant du Bengale et de Madras.

Les sauterelles qui infestèrent le pays en 1819 réduisirent de beaucoup la quantité et la qualité du sucre. On l'apporte des plantations dans des pelons ; ce sont de grands récipients en terre dont trois valent deux piculs. C'est à l'état brut que les marchands l'achètent pour le terrer dans de grandes constructions situées dans les faubourgs de Manille et appelées camarines. On en produit trois qualités. Le subrécargue qui fait un choix pour les marchés d'Amérique et d'Europe, a intérêt, bien que le prix en soit beaucoup plus élevé, à n'acheter que la première, très supérieure aux autres et permettant de réduire le frêt. La saison du sucre comprend les mois de Mars, Avril, Mai et Juin.

Il faut faire preuve de beaucoup d'attention et de prudence lorsqu'on achète de l'indigo aux indigènes. Ils ont l'habitude d'y mêler des substances étrangères, pierres, boue, etc... et souvent des acheteurs ont été ainsi abominablement trompés. Il faut aussi les surveiller étroitement, pour les empêcher de voler la marchandise choisie et pesée et de la revendre à l'acheteur trompé. Ils pratiquent aussi une supercherie qui consiste à mettre l'indigo dans des caves ou celliers avant de le livrer : l'indigo, matière très poreuse, absorbe beaucoup d'humidité et son poids s'en accroît d'autant. Le meilleur indigo est produit par le Laguna, ou région des Lacs, et dans toutes les provinces, la saison va d'Octobre à Décembre inclus.

On s'en procure un peu cependant en Février et en Mars. A Manille, les marchandises payent à l'entrée un droit de 55% *ad valorem*,

(1) Salanganes.

mais les évaluations faites par la douane baissent proportionnellement à la quantité totale. En ce qui concerne le numéraire, on paie 2 1/2 % sur les dollars, 1 1/2% sur les doublons ou onzas de oro. Les doublons sont fort avantageux car ils ont cours à 16 dollars. Il faut cependant faire bien attention quand on les choisit en vue de ce marché ; on les apprécie au tintement et ceux qui laissent à désirer à cet égard subissent une diminution de valeur. Seules les monnaies espagnoles ont cours dans l'île de Luçon.

Les marchandises paient 2 1/2% de leur valeur à l'exportation, excepté les suivantes qui paient des droits spéciaux : le sucre, douze cents par picul ; l'indigo : un dollar vingt-cinq par quintal ; les dollars : 5 1/2 %, et les doublons : 1 1/2 %/. Les dépenses pour l'embarquement sont modérées, particulièrement pendant la belle saison, lorsque les bateaux mouillent à la barre.

Les revenus nets du Gouvernement pour l'année 1817 ont été les suivants :

Impôt de capitation payé par les indigènes des provinces d'Yloco et de Pangisinan à 12 réaux chacun ; pour ceux des autres provinces à 10 réaux par individu ; et par les Métis chinois à 20 réaux chacun . . .	550.493	r	g
		6	7
Taxe destinée à la casa de comunidad ou société de bienfaisance.	50.266	5	0
Taxe pour l'entretien des forçats à Samboangan	14.937	6	1
Espèce de dîme payée par les blancs	9.561	1	11
Impôt foncier payé par les planteurs	9.026	1	4
Licences pour la vente du paddy	4.690	6	3
Droits sur les marchandises payées à la douane	153.288	4	5
Monopole des tabacs	400.870	6	1
Vin de coco.	153.641	6	11
Noix d'arec.	18.500	0	0
Combats de coqs	25.169	1	9
Jeux de cartes	10.102	7	11
Poudres	2.988	7	8
Boulets de Canons	10.521	5	8
Papier timbré	6.271	0	3
Rhum . . . ,	483	6	4
Impôt de capitation sur les Chinois . . .	28.944	1	6
Total	1.449.759	3	8

Un million quatre cent quarante-neuf mille sept cent cinquante-neuf dollars, trois réaux et huit grains (1).

En ce qui concerne le numéraire importé d'Amérique du Sud, il est difficile à un étranger de se faire une idée juste de ce qui est revenu au Gouvernement, ces quelques dernières années. Dans les rapports officiels annuels, on a mélangé ce qui a été importé pour le compte du Gouvernement et pour le compte de particuliers et on a publié un total unique. Mais en l'année 1817, pour laquelle nous possédons les renseignements les plus complets, la somme importée par le Gouvernement fut d'environ sept cent mille dollars, ce qui, avec le revenu net déjà spécifié, fait près de deux millions cent cinquante mille dollars espagnols, et on dit que ce fut loin de pouvoir suffire aux dépenses gouvernementales pour cette année. Les interruptions de commerce avec Acapulco devenant de plus en plus fréquentes, comme il a déjà été dit, l'importation de numéraire s'est, depuis cette période, réduite à un total insignifiant dans son incertitude.

Il faut espérer que la politique étroite et mesquine qui a jusqu'ici entravé la prospérité de ces belles îles, cédera la place à une politique aux vues large qui leur permettra de jouer le rôle auquel leur valeur intrinsèque leur donne droit. L'esprit d'indépendance qui a récemment pénétré de son influence les colonies espagnoles d'Amérique, a aussi dardé ses rayons à travers le Pacifique et brillé d'un vif éclat sur ces régions lointaines. Le feu sacré de la liberté qui a été allumé dans le sein de ce pays brûle clair et intense, s'il a été quelque temps caché à la vue des créatures du roi. Bientôt, peut-être, il projettera des flammes et déversera sa joyeuse lumière sur le plus petit et le plus lointain des îlots de l'Archipel.

Nul pays au monde n'est peut-être plus propice à l'établissement d'une république indépendante. Il a l'avantage d'être composé d'îles éloignées de toute nation rivale, ce qui, joint à la force intrinsèque d'un libre gouvernement de représentation parlementaire, lui vaudrait une situation sûre et prospère ; sa position entre l'Asie et l'Amérique, à proximité de la Chine, du Japon, de Bornéo, des îles Moluques et des îles de la Sonde, de la Péninsule Malaise, de la Cochinchine, du Siam et des possessions européenne en Orient, lui assurerait un commerce illimité et par conséquent, la richesse et la puissance ; et le bonheur du peuple résulterait de la tolérance religieuse et des

(1) D'après des déclarations officielles.

libertés civiles. Il faut avouer que le caractère national des Espagnols est peu fait pour donner naissance à un état de choses aussi souhaitable, ou pour en jouir pleinement : leur bigoterie rendrait impossible toute tolérance religieuse ; ils garderaient par indolence l'actuel système d'esclavage qui serait si dégradant dans une république ; leur manque d'énergie paralyserait le commerce et leur jalousie entraverait les efforts d'étrangers entreprenants. Ils n'auraient donc pas d'intérêt à changer pour pire et puisque il leur serait impossible de tirer d'une république les avantages que nos citoyens en tireraient, il vaut mieux qu'ils jouissent de tous ceux que peuvent leur valoir leur génie et leurs talents. Les Espagnols ne sont d'ailleurs pas les seuls à être inaptes à concevoir et à exécuter les mesures propres à réaliser un gouvernement purement républicain. L'histoire en fournit plusieurs exemples et dernièrement la France en a fourni un extrêmement frappant. Les échecs sont-ils dus à des causes morales ou à des causes physiques, ou à des causes relevant des deux, ce n'est pas à moi de le rechercher ici. Des charlatans vendeurs de systèmes essaient d'imposer au monde leurs rêveries utopiques ; mais l'Amérique offre en exemple un système de gouvernement libre, créé et mis en pratique par la seule sagesse et la seule volonté du pays et admirablement calculé pour faire sa prospérité, son bonheur et sa gloire. Montagne adamantine dont les pieds sont fouettés par les vagues impuissantes de l'Océan, elle s'élève, solitaire, d'un seul jet, immobile et immuable, repoussant presque sans effort les misérables attaques de ses ennemis, monument vivant de la faveur spéciale du Créateur qui l'appela à l'existence politique et qui, nous en sommes sûrs, daigne inspirer ses assemblées.

La culture du café exige beaucoup de soins et beaucoup de peine en Orient, particulièrement aux environs de l'équateur, où la lumière du soleil ruisselle si impitoyablement. Comme il prospère mieux à l'ombre, on est obligé de l'abriter sous de grands arbres plantés à cet effet. C'est ainsi qu'on procède généralement dans les îles Philippines, de même qu'à Java, à l'île Maurice et dans les autres pays producteurs de café de l'hémisphère oriental. A Luçon et à Java, c'est une variété de palmier qui joue le rôle de parasol, et à Maurice, on utilise un arbre au bois très dur appelé bois de fer. Les habitants emploient encore un procédé très long pour séparer le café de l'enveloppe.

Les sauterelles sont le grand fléau du pays. Leurs ravages ont été cependant limités ces dernières années, grâce aux efforts faits par le Gouvernement qui paie une prime pour leur destruction. Le seul

moyen de les empêcher de s'abattre sur les récoltes est de faire de la fumée. Au moment de leur arrivée, les indigènes entretiennent constamment des feux dans plusieurs endroits de leurs propriétés et les ravages des insectes sont presque exclusivement limités aux terrains où on a négligé de prendre cette précaution. Leur voracité est incroyable et elles s'attaquent à n'importe quoi, mais les jeunes cannes à sucre bien juteuses sont pour elles le meilleur des régals.

Pendant que j'étais à Manille en 1819, elles donnèrent un exemple de leur pouvoir dévastateur. Un Français qui, à la suite d'opérations commerciales malheureuses, avait perdu une grande fortune, s'était retiré dans l'île avec ce qui lui restait : il y loua une grande plantation de canne à sucre qu'il se mit immédiatement à faire valoir ; la saison était belle ; les jeunes plants étaient sortis de terre sains et vigoureux et ils recouvraient le domaine d'une verdure très gaie. Ces signes de bon augure avaient éveillé chez le propriétaire des sentiments agréables et fait naître l'espoir qu'il pourrait refaire sa fortune. C'est dans cet heureux état d'esprit qu'il s'assit un soir, entouré de sa famille, sur le seuil de sa maisonnette, jouissant de la splendeur d'une belle soirée tropicale et se félicitant des perspectives d'une vie aisée. Quels ne furent pas l'étonnement et la douleur de l'infortuné planteur lorsqu'il s'aperçut, le lendemain matin que pas un vestige de végétation ne restait dans son grand domaine ; rien ne s'offrait à ses yeux qu'une étendue de terre brune triste et nue. Les sauterelles s'étaient abattues en légions sur les terres sans défense et les avaient dépouillées de leur précieux fardeau.

En 1819, les ravages de ces insectes furent particulièrement importants. Si elles n'étaient de couleur brune et si elles ne s'abattaient obliquement par rapport au sol, on dirait une chute de flocons de neige serrés. Elles se déplacent en phalanges régulières, lentement, sans heurts et en silence, cherchant un terrain sans défense pour s'y abattre. J'ai passé des heures sous des essaims de ces animaux malfaisants, pendant que je parcourais le pays à cheval, et j'ai souvent, pendant des demi-heures entières, été protégé contre les rayons du soleil tropical par de véritables armées de sauterelles en « rangs serrés ». L'air prenait des teintes de crépuscule ou plutôt s'assombrissait de cette obscurité solennelle, silencieuse et impressionnante qui marque les éclipses totales du soleil. Heureusement, il n'en est pas de même tous les ans et parfois plusieurs années s'écoulent sans aucune invasion de sauterelles. Un naturaliste entrerait probablement dans de minutieux détails sur leurs mœurs et leurs habitudes. Tout ce

que je peux dire, c'est qu'elles ressemblent à nos grosses sauterelles volantes. Elles ont cependant sur ces dernières l'avantage de pouvoir se soutenir longtemps dans l'air. On n'a jamais précisé d'où elles viennent, où elles se reproduisent. Est-ce dans les îles ou les continents voisins, dans les montagnes et les régions inhabitées de Luçon, ou bien sortent-elles toutes ensemble de leurs chrysalides, près de l'endroit où elles apparaissent la première fois ? Cette dernière hypothèse semble être corroborée par le fait qu'elles surgissent simultanément en plusieurs endroits très éloignés et qu'on ne les voit jamais passer avant leur arrivée sur la scène de leurs ravages (1). Cette hypothèse soulève d'ailleurs des objections : si la larve se trouve près du théâtre de leurs ravages, pourquoi se passe-t-il parfois deux ou trois ans sans invasion ? D'autre part, pourquoi n'en voit-on jamais sortir de la chrysalide ? D'ailleurs, si elles n'émigrent pas, qu'advient-il de leurs innombrables myriades lorsqu'elles disparaissent ? Tout bien pesé, j'en tire humblement la conclusion qu'elles émigrent vraiment et qu'elles voyagent de jour et de nuit ; il me semble que le cas du Français dont il a été parlé, en est une preuve indiscutable (2).

Les tremblements de terre font naître de l'appréhension chez les étrangers, mais depuis l'adoption d'un système de construction qui contrebalance les effets des mouvements d'ondulation du sol, et permet aux maisons d'osciller sans se disjoindre, aucun accident n'a été à déplorer. La fréquence même des tremblements les fait passer inaperçus des habitants.

L'eau des puits est rarement utilisée, sauf pour les ablutions. Chaque famille respectable possède une belle citerne fraîche, en maçonnerie, dans laquelle s'accumule l'eau des pluies qui tombent sur les tuiles propres des toits. Ces citernes sont en général assez volumineuses pour contenir la provision d'eau nécessaire à la famille pendant la mousson de Nord-Est, c'est-à-dire pendant la saison sèche. Les Indiens et les gens pauvres utilisent en général l'eau du fleuve pour tous leurs besoins.

(1) Cette théorie est soutenue par quelques naturalistes qui prétendent que l'insecte reste enseveli dans la terre pendant un nombre indéfini d'années pour en sortir ensuite armé de pied en cap comme Minerve. N'est-ce pas là quelque chose qui contredit la Nature ?

(2) On a souvent vu les mers environnantes couvertes des cadavres de sauterelles.

La salubrité de la ville et des faubourgs est proverbiale et la profession de médecin est peut-être la moins lucrative de toutes (1). Un digne et intelligent docteur écossais qui vint s'établir à Manille et qui logeait dans la même maison que moi, était fort mécontent du manque de malades, bien qu'il eût bon nombre de patients, et disait souvent en riant que ce *satané* climat le ferait mourir de faim. En fait, il n'y resta pas longtemps ; dans la suite, je le rencontrai à l'île de France où il exerçait la même profession.

Le *Llamado* est un magnifique lieu de rendez-vous à la mode. Matin et soir, on y rencontre toutes les classes de la société prenant le frais, depuis le Vice-Roi avec son magnifique attelage à six chevaux dont il a seul le privilège, — car les autres personnes ne peuvent en avoir plus de quatre —, jusqu'à l'humble piéton qui chemine le long des trottoirs. Les nombreux et brillants équipages de toutes sortes, la beauté sombre mais expressive des femmes élégantes qui les occupent, et cet air de plaisir et de joie qui anime tout, rendent cet endroit fort agréable.

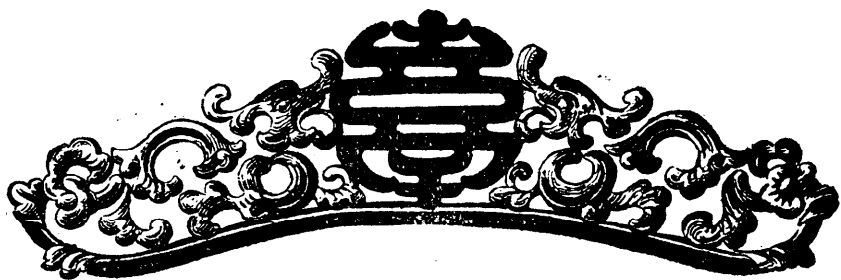
Les habitants du pays ont l'habitude de faire la sieste et, de deux à cinq heures, un silence nocturne plane sur la ville. Cette habitude est si générale que même les plus petits commerçants s'y complaisent.

Poussé par une curiosité d'un ordre peu élevé mais peut-être excusable, je sortis un jour à cheval avec quelques amis pour assister à l'exécution d'un soldat métis qui s'était rendu coupable d'un crime. Le champ de manœuvres de Bugambyan était le théâtre de cette tragédie, car c'est bien le mot qui convient. Jamais je ne m'étais senti aussi bouleversé. Il y avait une foule de gens de toutes sortes et un fort piquet de soldats sur trois rangs formait un cercle d'environ deux cents pieds de diamètre autour de la potence. Le bourreau portait une jaquette, un pantalon et un bonnet rouges. Il avait été autrefois condamné à mort pour parricide, mais on l'avait gracié à condition qu'il se fît bourreau et qu'il restât étroitement emprisonné toute sa vie, sauf quand les devoirs de sa profession l'appelleraient pour une heure hors de son cachot. Est-ce son long emprisonnement, la répugnance qu'on lui vouait, alliée au désespoir d'être jamais pardonné de son crime odieux, ou la férocité naturelle de son caractère, qui le rendait si cruellement insensible, ou bien obéissait-

(1) Pourtant ces dernières années, le fléau des Indes appelé le choléra morbus a fait son apparition dans les îles et causé de grands ravages.

il à d'autres impulsions, je n'en sais rien. Mais je n'ai jamais vu un visage aussi diabolique que celui de ce scélérat. Quand le coupable tout tremblant lui fut livré, il bondit avidement sur sa victime, le visage grimaçant d'un horrible sourire qui me fit penser aux démons de Dante. Il gravit immédiatement l'échelle, entraînant sa proie derrière lui. Quand il fut presque arrivé au sommet, il plaça la corde autour du cou du criminel, avec des grimaces et des gestes bouffons qui plurent follement à la foule amusée. Chuchoter quelque chose dans l'oreille du pauvre diable qu'il avait entre ses griffes, le pousser loin de l'échelle et sauter à cheval sur ses épaules pour marteler violemment sa poitrine à coups de talon, fut fait en un rien de temps. Nous vîmes alors que des cordes étaient fixées aux chevilles du supplicié et que des gens placés au pied de la potence les tiraient à eux de toutes leurs forces. Une autre corde encore, ou pour employer un terme de marine, un faux, était passé autour du cou du condamné et fixé à la potence au cas où il arriverait un accident à l'autre. J'avais été témoin de beaucoup d'exécutions dans différentes régions du monde, mais jamais une scène aussi diabolique ne s'était déroulée sous mes yeux. Et notre petit groupe ne ressentait que de la répugnance et de l'irritation contre la masse des spectateurs parmi lesquels, je suis bien obligé de le dire, on apercevait des groupes de doux visages féminins qui paraissaient contempler ce spectacle sans ressentir autre chose que la satisfaction qu'éprouve un enfant devant un spectacle forain.





CHAPITRE X

ANIMAUX — REPTILES — PRODUCTIONS VÉGÉTALES —
ARCHITECTURE NAVALE — IGNORANCE DES HABITANTS DE
LUÇON EN CE QUI CONCERNE LA COCHINCHINE — ARRIVÉE
DU MARMION — MOUSSONS ET SAISONS — IMPOSANTES
CÉRÉMONIES — REPRÉSENTATIONS THÉÂTRALES — CRIME —
DÉBORDEMENTS SEXUELS — DÉPART DE MANILLE

On m'assura, et je crois le tenir de bonne source, que l'éléphant ne s'acclimate pas aux Philippines ; de nombreuses expériences l'auraient prouvé. Si cela est vrai, c'est une chose singulière, car entre les mêmes parallèles des deux péninsules des Indes, l'éléphant est chez lui, et dans la péninsule orientale, il atteint des dimensions énormes.

Les chevaux de l'île sont bien faits et durs à la fatigue, bien que petits et peu vigoureux. Ils n'ont cependant ni la grâce légère de l'étalon arabe, ni les membres finement proportionnés des chevaux européens. Ils sont dociles si on les a élevés avec soin et attention. On leur donne une nourriture très fortifiante. On ne leur laisse jamais boire de l'eau pure : on la mélange avec une certaine proportion de mélasse dont les vertus apéritives sont excellentes pour la santé. Le buffle indien abonde et c'est le seul quadrupède employé aux travaux des champs. Les bœufs sont nombreux et bon marché et le lait des vaches, grâce à l'excellence des pâturages, est de première qualité. On n'utilise ni ânes ni mulets. Il n'y a pas non plus de moutons ; les chèvres sont grasses et nombreuses. Les porcs, qui abondent, sont de race chinoise. Il y a aussi beaucoup de volailles et elles sont bon marché. Il n'y a guère de gibier, mais des troupeaux de daims habitent les montagnes et on aperçoit parfois des rhinocéros. Les bêtes de proie sont inconnues mais les forêts et les marécages sont infestés de reptiles variés dont quelques-uns sont

très gros. Parmi ces derniers se trouve de boa-constrictor dont la force est telle qu'il peut broyer les plus gros bœufs entre ses énormes anneaux. Sa proie ainsi réduite à l'état de cadavre flasque, le monstre l'enduit de sa salive jusqu'à ce qu'elle se présente sous l'aspect d'une masse informe et luisante. Il l'engorge ensuite peu à peu, cornes comprises, et la fait disparaître dans son estomac.

Chèvres, daims et cochons lui servent aussi de nourriture. On dit qu'il n'est pas venimeux. On m'offrit de me vendre la peau d'un de ces animaux ; elle mesurait vingt-cinq pieds de long. On trouve aussi dans les montagnes l'orang-outang ou homme des bois. C'est un gros babouin et on en trouve beaucoup d'espèces dans les îles, de même qu'on trouve beaucoup d'espèces d'autres singes.

Le botaniste et l'ornithologue trouveraient dans ces îles un vaste champ pour leurs recherches. On dit que la flore, en particulier, est très intéressante.

Certains arbres atteignent des proportions énormes. Dans un entrepôt que je visitai en vue d'acheter je ne sais quelle marchandise, de grosses masses de bois placées contre les murs attirèrent mon attention, je me rendis compte que chacune d'elles était bien d'un seul morceau. Je mesurai le plus gros bloc qui formait un parallélogramme régulier : il avait seize pieds de long, huit pieds trois pouces et demi de large et sept pouces et quart d'épaisseur. D'autres blocs avaient presque les mêmes dimensions. On me dit qu'ils venaient de l'île de Mindoro et qu'ils étaient employés pour faire de l'ébénisterie massive.

Le fruit de la plante appelée *quiapo* par les Indiens et *malocalog* par les Espagnols, est très connu parce qu'il sert à faire une espèce de savon dont on fait de grandes quantités aux Philippines. C'est une plante de la famille des nénuphars et elle pousse spontanément dans toutes les rivières ; ses feuilles très grandes et très épaisses ressemblent à celles du nénuphar. La pulpe du fruit qui est presque aussi gros qu'une pomme est mise à macérer, puis on la fait simplement bouillir avec de la lessive, ce qui donne un savon de très bonne qualité.

Le cocotier est une source de revenus importants pour le Gouvernement, car il fournit une boisson spiritueuse très alcoolisée appelée vin de palme ou vin de cocotier, dont on consomme de grandes quantités dans le pays. La sève qui, distillée, donne l'alcool, est extraite de l'arbre au moyen d'incisions : on fait sur le tronc, à hauteur convenable, une entaille que l'on creuse de façon à former une

cavité d'environ trois quarts de litre. On perce ensuite un trou oblique qui vient déboucher au fond de la cavité et on y introduit un roseau qui fait couler le liquide dans des récipients en terre placés au-dessous, sur le sol. Parfois on extrait le jus en incisant le pédoncule qui soutient la grappe de noix au sommet de l'arbre. Le liquide ainsi obtenu constitue, avant de devenir acide, un breuvage très agréable qui, avant la distillation, ne possède point de qualités enivrantes. Mais il devient vite acide et se transforme en vrai vinaigre d'une couleur blanchâtre qu'on apporte au marché en grandes quantités.

Le meilleur vin de coco est, paraît-il, produit par une espèce de cocotier appelé *tuba* par les indigènes et *cocoa del mono*, ou cocotier du moine, par les Espagnols. On fabrique aussi une espèce de confiserie en faisant bouillir la sève avec de la chaux vive : on verse le tout dans deux moitiés de noix de coco que l'on assemble ensuite. Le contenu des deux moitiés se colle et forme une substance qui ressemble à de la gelée et que l'on vend au marché encore renfermée dans la noix.

Le cocotier est, après le bambou, la plus utile des plantes, dans toute l'Inde. Outre l'emploi ci-dessus mentionné, on tire de la coque le *coir* si estimé, et à juste titre, pour la fabrication de cordages et de câbles qui, par leur élasticité, l'emportent sur tous les câbles du monde. L'huile de coco, on le sait, est utilisée par tous les indigènes d'Orient pour faire la cuisine, pour parfumer leurs personnes, pour garnir les lampes, pour mélanger les couleurs, etc.... Le tronc sert à plusieurs usages en construction et on recouvre les habitations avec les feuilles qui sont employées aussi en guise de papier et dont on fait divers articles de sparterie. Les coques servent de bols et de mesure de capacité. Le coprah est un aliment agréable et le liquide qu'il enveloppe constitue un breuvage rafraîchissant et très sain.

Beaucoup des oiseaux de Luçon sont d'une beauté extraordinaire, en particulier le faisan, dont il existe de nombreux représentants, de même qu'il y a beaucoup d'espèces de perruches et de perroquets.

Les produits horticoles sont nombreux et abondants et les fruits aussi.

Les poissons de races diverses ne manquent pas puisque les marchés en sont toujours bien approvisionnées, et les indigènes déploient beaucoup d'habileté dans les moyens variés qu'ils ont de les prendre. Semblables aux Chinois à cet égard, ils n'ont pas un goût

aussi délicat que le nôtre et la liste de leurs poissons comestibles est beaucoup plus longue que la nôtre.

L'architecture navale est très imparfaite relativement à celle de beaucoup de pays d'Orient. Toutes les embarcations de construction indigène sont munies du balancier gauche et incommode que l'on rencontre si souvent dans les îles d'Orient. Il est composé d'au moins deux tiges de bambou dont la longueur dépend des dimensions de l'embarcation. Ces tiges sont fixées de chaque côté avec du rotin ou du coir et passent sur le plat-bord formant un angle droit avec la coque. Elles sont très longues et à leur extrémité sont attachées, comme précédemment, d'autres tiges de bambou parallèles à l'embarcation. Des cordages ou haubans relient les extrémités des tiges transversales au sommet du mât. Ces embarcations sont étroites et instables et sans les balanciers, un vent très léger les ferait chavirer.

Pour contrebalancer les effets du vent, l'équipage se place sur le balancier, contre le vent, et se tient en équilibre au moyen des haubans, s'éloignant ou se rapprochant de l'embarcation suivant la force du vent. Ces évolutions exigent beaucoup de vigilance et de rapidité de mouvements, particulièrement lorsqu'il y a des sautes. Car, si le vent tombe tout-à-coup, tout manque d'attention aurait pour conséquence de faire pencher l'embarcation du côté où se trouve l'équipage et elle chavirerait inévitablement avant que l'équilibre ne soit rétabli. Autre inconvénient : ces embarcations ne peuvent accoster les débarcadères ou les autres barques que par l'avant ou l'arrière et si, par accident, elles perdent ou brisent leurs balanciers, il leur est impossible de faire usage de leurs voiles. Les plus grandes ont pour balanciers de grosses poutres sur lesquelles reposent des plateformes en bambou. Il faut reconnaître que, grâce à l'étroitesse de leur coque et au peu d'eau qu'elles déplacent, leur vitesse se trouve accrue et qu'elles sont peut-être les plus rapides du monde. C'est le seul avantage que leur vaut cette particularité et il exige le sacrifice de beaucoup d'autres.

Les plus petites embarcations indigènes sont les *pancos* (ou *bancas* par corruption), et elles sont destinées au transport des cargaisons peu lourdes ou de passagers peu nombreux dans les rivières, ou pour de courtes distances le long de la côte. Plusieurs d'entre elles font la navette entre Manille et les navires de Cavite, et bien que ce soit un moyen de transport dangereux, on les utilise souvent parce qu'il y en a toujours de disponibles et qu'il y a des

inconvenients à se servir des embarcations des bateaux, sans parler du risque que courent des marins européens à rester exposés au soleil. Elles chavirent si souvent qu'elles ont coûté la vie à beaucoup de gens. Elles sont composées d'un tronc d'arbre évidé et mesurent en moyenne vingt pieds de long sur trois pieds et demi de large pour une profondeur relativement forte. Un joli toit semi-cylindrique, en roseaux, occupe environ un tiers de l'embarcation et le passager s'étend dessous sur un parquet en lattes de bambou parfois recouvertes de nattes. Un homme prend place derrière le rouf, près de l'arrière. Il rame et gouverne la barque. Il y a parfois trois hommes à cette extrémité de l'embarcation. Le reste de l'équipage se tient devant le rouf, près de la proue. Les rames sont analogues à celles de presque tous les Asiatiques ; le manche est en bambou et la pelle, ovale et plate, est en bois dur. Celle-ci est fixée à l'extrémité du bambou avec du coir ou avec du rotin. Quand il fait beau et que le vent est favorable, on fait usage d'une petite voile en coton que l'on ferle quand on a vent debout parce que ces embarcations ne peuvent aller contre le vent quand la voile est déployée. Elles n'ont qu'un balancier ; la pièce, fixée à l'extrémité des pièces transversales, est en bambou. Creuse et contenant beaucoup d'air, elle est par conséquent très légère sur l'eau. D'autre part, elle pèse assez pour ne pas se soulever facilement et l'équilibre est ainsi assuré.

De plus grosses barques, appelées *paquibotes*, font le service entre Manille et la ville de Cavite. Il y en a généralement dix dont cinq font chaque jour la traversée dans chaque sens. Elles transportent du fret et des passagers de toute espèce, ce qui ne laisse pas d'incommoder fort désagréablement les odorats sensibles. Elles ressemblent beaucoup au pancos mais elles sont bien plus grosses. Quelques-unes d'entre elles ont de quinze à vingt tonnes. Leurs voiles sont en sparterie. Elles sont grossièrement conçues et je faillis faire naufrage, par un fort vent d'Ouest, la seule fois que je tentai de faire une traversée dans l'une d'elles.

Dans quelques provinces, on construit plusieurs espèces de bateaux européens, ou plutôt exclusivement espagnols, qui sont utilisés dans les îles : bricks, schooners, sloops, quaiches, faleras, lanchas, pontines, et caros-coas (cascos, par corruption du mot) ou gabares. A Manille, on possède quelques bateaux qui font le commerce avec Macao et parfois avec la Nouvelle-Espagne et le Bengale.

Les forces navales des îles comprennent une frégate et un sloop de guerre qui ne sont pas sous l'autorité du Gouvernement, et

quelques petits bateaux et canonnières solides, bien construits et portant un armement adéquat, mais misérablement gouvernés. Ils sont suffisants pour tenir en respect les pirates lorsqu'ils ne sont pas *trop audacieux*.

Je ne fus pas peu étonné lorsque je constatai combien le royaume voisin de Cochinchine était peu connu à Manille. Je ne pus me l'expliquer que par l'attitude hostile au commerce des deux pays, relativement à la plupart des nations des Indes. En fait, après toutes mes recherches, je ne trouvai que trois individus qui pouvaient me donner quelques renseignements sur ce pays qui n'est pas à deux cents lieues de leurs propres portes. L'un d'eux était un Danois qui était effectivement allé à Saïgon, il y avait de longues années, mais bien qu'il fût assez intelligent, le temps avait effacé la plupart de ses souvenirs. Il y avait aussi un vieux marin espagnol qui avait autrefois commercé dans le fleuve du Cambodge (1), aperçu quelques indigènes et entendu parler du pays. Le troisième était un padre ou prêtre, qui avait été envoyé en mission dans le district de Hué où il était resté quelque temps et d'où il s'était à grand' peine échappé. Aucun d'eux ne connaissait la langue du pays et ne put nous donner de renseignements utiles. Mais tous s'accordaient pour nous donner une idée défavorable du gouvernement annamite et des indigènes. Les Manillais confondent le Siam et la Cochinchine et supposent qu'ils forment un seul royaume qui porte ces deux noms.

Ce dernier échec semblait avoir mis un point final aux nombreuses déceptions qui avaient marqué nos efforts pour faire du commerce avec la Cochinchine. Certaines circonstances nous empêchaient de faire à Manille notre plein de marchandises pour les Etats-Unis et Canton était notre dernière ressource dans la Mer de Chine. Nous nous préparions à nous y rendre, lorsqu'un événement des plus fortuits et des moins attendus tourna à nouveau nos désirs vers l'Annam.

On se rappelle qu'au début de Juin, nous avions passé cinq jours à Canjeo, dans le fleuve Donnai, à attendre en vain l'autorisation de nous rendre à Saïgon et que nous en étions partis le 13. Coïncidence remarquable : si notre bateau était le premier bateau américain qui eût jamais été à Canjeo ou qui eût essayé de remonter le fleuve Donnai, quelques jours après notre départ, un autre bateau amé-

(1) Le Mé-kong.

ricain arriva au même endroit, dans les mêmes intentions. C'était le *Marmion*, de Boston, commandé par Oliver BLANCHARD.

Il nous faut ici anticiper sur les renseignements que nous obtînmes dans la suite : après notre départ de Canjeo, le Vice-Roi ou Gouverneur de Saïgon eut indirectement connaissance de notre arrivée dans le fleuve et envoya un linguiste indigène qui parlait passablement le portugais d'Orient, dans le but d'entrer en relations avec les autres vaisseaux qui pourraient arriver. Ses services furent immédiatement mis à contribution par l'arrivée du *Marmion*. Après beaucoup de difficultés vexatoires, le commandant eut l'autorisation de se rendre à Saïgon, avec un secrétaire et un matelot qui parlait portugais, dans une embarcation appartenant au village. Il lui fut cependant impossible de faire des opérations commerciales parce que les Annamites ne connaissaient pas les doublons et que c'était presque l'unique monnaie qu'il possédait à bord. Quelques-uns étaient disposés à les accepter, mais à un taux très bas, en échange de leurs marchandises. De pareilles transactions insignifiantes et sans aucun intérêt pour nous, ne pouvaient d'ailleurs être poursuivies si le bateau restait à l'entrée du fleuve. Or, rien ne put déterminer le capitaine à remonter jusqu'à Saïgon où on lui aurait inévitablement imposé des droits d'ancrage, des présents, etc..., exorbitants. Les Annamites lui assurèrent cependant qu'il y avait une grande abondance de sucre et d'autres denrées dans le pays et que s'il avait apporté des dollars espagnols, il aurait pu se faire une cargaison à très bas prix. Cet obstacle créé par le numéraire détermina BLANCHARD à aller à Manille faire un chargement. Mais il tomba malade avant de quitter la ville et il mourut après que son navire eut quitté Canjeo et avant qu'il eut laissé le fleuve derrière lui. Le commandement échut au second, M. John BROWN, qui, après entente avec l'ancien secrétaire, Monsieur PUTNAM, promu facteur *in partibus*, décida de mettre à exécution les intentions du commandant décédé, et le 22 Juin, le *Marmion* arrivait à Cavite.

Au cours d'une entrevue que j'eus peu de temps après avec ces Messieurs, on proposa, pour le discuter et finalement l'adopter, le projet de retourner ensemble au Donnai, après avoir fait subir quelques réparations au *Marmion* et échangé le numéraire du bord contre des dollars espagnols. Il nous fallait d'ailleurs attendre, pour entreprendre notre voyage, que la mousson du Sud-Ouest, qui alors battait son plein, se fut calmée.

Nous avions décidé de faire cette expédition ensemble pour nous protéger mutuellement quand nous pénétrions dans un pays si peu connu et que nous remonterions un fleuve dont presque personne au monde, nous y compris, ne connaissait la navigation. De plus, lorsque nous serions en leur pouvoir, les indigènes qui pouvaient bien être assez forts pour retenir un vaisseau seul, seraient certainement intimidés par la présence de deux vaisseaux, si par hasard ils entretenaient de pareilles intentions. Nous pensions aussi que notre demande d'autorisation pour remonter à Saïgon aurait plus de poids et que les tentatives d'abus auraient moins de chances de succès si nous agissions de concert dans les mesures que nous prendrions.

Nous passâmes à Cavite, où nos navires stationnaient, la plus grande partie du temps qui s'écoula entre l'arrivée du *Marmion* et notre départ pour la Cochinchine, et comme très peu de choses nous attiraient à terre, c'est à bord que nous nous plaisions le plus.

Pendant la mousson d'Avril à d'Octobre, le temps fut variable et incertain. Parfois, le vent soufflait quelques jours de l'Est. L'atmosphère était belle et le ciel serein. Généralement, un grain du Sud-Ouest (appelé ici *coolia*) et de lourdes pluies lui succédaient, accompagnés de tonnerre et d'éclairs. La mer était alors dangereusement agitée dans la baie et les communications par eau interrompues. Prises dans leur ensemble, voici les directions prédominantes des vents à cette époque de l'année : de neuf heures à onze heures du matin, l'atmosphère est calme, à moins que de légers vents variables ne soufflent pendant que des nappes de nuages moutonneux sortent des vallées et envahissent les basses terres. A onze heures, le vent s'élève à l'Ouest, qui augmente de vigueur et vire au Sud-Ouest où il souffle fortement pendant quelques heures, dissipant les vapeurs des vallées. Pendant ce temps, des nuages noirs et épais s'amoncellent au Sud et à l'Est, et dans l'après-midi, poussés par un vent vif, ils s'élèvent, recouvrent le pays et déversent des cataractes de pluie accompagnées d'éclairs éblouissants et de coups de tonnerre épouvantables. Lorsque le grain est passé, une douce brise souffle de l'Est, le ciel est pur jusque pendant la nuit et l'air est imprégné des fraîches senteurs de milliers de plantes aromatiques.

La foudre, qui accompagne les grains, fait subir de grands dommages aux bateaux qui stationnent à Cavite. Presqu'aucun ne s'en sortit intact pendant le séjour que nous y fîmes. Nous eûmes assez de chance pour nous en tirer avec quelques dommages insignifiants au grand mâât.

La mousson d'Octobre à Avril correspond à la belle saison pendant laquelle le ciel est serein, l'air tempéré, les vents faibles et accompagnés parfois d'ondées rafraîchissantes.

Les Espagnols de Luçon paraissent être encore plus bigots et intolérants, si possible, que ceux de la mère-patrie. Rien d'aussi lassant et d'aussi rebutant que ces tintements de cloches, ces criaileries de moines et ces piailllements de choristes dans lesquels ils font preuve de la plus déplorable superstition et singent puérilement le vrai esprit chrétien.

La Nativité de Saint-Roch, patron d'un petit village près de Cavite, fut célébrée en grande pompe. Mais dans l'après-midi, lorsque la farce eut pris fin, les instincts et les passions de toutes sortes se donnèrent libre cours. Ces débordements sont souvent marqués par des meurtres et les Protestants qui pourraient avoir la curiosité de contempler les cérémonies savent qu'il est prudent de réprimer leurs envies de rire, de ne point manifester le mépris qu'ils ressentent et de rentrer chez eux dès que *la représentation* est terminée. Le moindre incident et la plus insignifiante des offenses, même inconsciente, pourrait avoir des conséquences très graves, car les Indiens catholiques, sous l'influence du fanatisme qui leur a été inculqué et du vin de coco que les prêtres leur ont fait absorber, n'hésitent pas à faire un libre usage de leurs couteaux, très probablement à l'instigation de leurs maîtres.

Quelques-unes des cérémonies de l'Eglise romaine sont cependant très impressionnantes, et calculées de façon à frapper des esprits passivement inclinés à juger l'essentiel d'après les apparences. Parmi elles, il faut citer le tintement des cloches vespérales et les manifestations qui l'accompagnent. C'est au début du crépuscule, l'heure la plus gaie à Manille, lorsque le soleil s'est engouffré à l'horizon, lorsque toute la population jouit de la fraîcheur vivifiante du soir, que les vérandahs sont remplies de visages animés et que les gens du peuple sont nonchalamment assis sur le pas de leurs portes. Dans le Llamado, bondé de brillants équipages et d'une société enjouée, on se laisse agréablement aller à une douce joie. Mais voici le glas monotone, profond et solennel des cloches. Et soudain, à cette redoutable injonction, tout est silencieux, immobile et comme pétrifié par la vue de la tête de la Méduse. Les groupes tout-à-l'heure si animés et loquaces, ne sont plus que de vivantes statues. Le bras musclé du postillon reste suspendu en l'air. Le fougueux coursier est brusquement immobilisé en plein galop. Le splendide attelage est

arrêté dans sa marche. Les bras du batelier sont paralysés dans leurs efforts et son étroite embarcation, abandonnée à la poussée du courant, flotte à la dérive sur la surface de l'eau. Pas un bruit, sinon les accents graves et mesurés de la lourde cloche de la cathédrale qui « jette dans la lourde rafale ses notes solennelles » (1). Tout est immobile, sauf les lèvres des fidèles qui chuchotent en silence leurs *oraciones*. Le sentiment qui prédomine est celui d'une crainte religieuse, d'une adoration et d'une gratitude profondes. Cette scène ne dure que quelques instants, et bientôt tout est comme électrisé ou rappelé soudain à l'existence, et on est surpris de voir se ranimer et revivre le beau spectacle qu'on avait sous les yeux. Tout s'agite à nouveau et les sentiments qui avaient été éveillés cèdent la place à d'autres d'une nature plus temporelle.

Ces cérémonies et rites imposants, combinés avec la discipline *relâchée* de l'église, avec la facilité de se procurer des indulgences pour toute espèce d'excès et l'absolution pour toute sorte de crimes, expliquent que les missionnaires catholiques l'emportent de beaucoup chez les peuples barbares sur les Protestants. Il leur suffit que leurs prosélytes sachent faire le signe de croix, réciter le Pater-noster, le Credo et l'Ave-Maria, tomber à genoux dans la boue et se prosterner devant une image peinturlurée de la Vierge quand ils passent devant un de ses autels.

Les Indiens ont la passion des représentations dramatiques. Ils ont des acteurs ambulants dont les talents captivent les sens « de la foule » mais paraîtraient à peine acceptables à des amateurs européens. Ces acteurs jouent des scènes de batailles et « d'aventures émouvantes sur les flots et en rase campagne », où entrent toutes les ruses et tous les stratagèmes bizarres qu'emploient les sauvages dans leurs guerres. Il ne se limitent pas cependant à jouer des scènes de bataille et de pillage ; ils consacrent parfois leurs talents à la représentation de scènes émouvantes d'une horreur tragique ou de scènes de misères domestiques :

« Othello s'emporte, la pauvre Monimia se lamente
« Et Belvidera épanche son âme qui déborde d'amour »
Parfois aussi, la muse comique
« Offre au monde une peinture d'elle-même,
« Et, malicieux, éclate son beau rire impartial. »

(1) Which « flings on the hollow blast its solemn sounds ».

J'ai souvent eu la curiosité d'assister à ces représentations où j'ai rencontré des blancs respectables qui ne dédaignent pas de soutenir et d'encourager les efforts de ces humbles disciples de Thalie et de Melpomène.

Les Tagals s'adonnent avec passion au jeu qui est souvent la cause de suicides et d'assassinats. Ils sont, comme les Malais, très amateurs de combats de coqs et ils ne ménagent ni leurs peines ni leur argent pour élever et entraîner les coqs de combat. Ils jouent leurs femmes et leurs enfants quand ils ont perdu tout leur avoir. Ils passent une grande partie de leur temps à jouer aux cartes, aux dés et au billard dont l'usage leur est très facilité par le grand nombre de tripots autorisés dans toutes les villes et dans tous les villages et où on ingurgite de grandes quantités de vin de coco et d'autres poisons liquides. Un indigène qui, nous l'apprîmes plus tard, avait commis un meurtre, vint se réfugier à bord du *Marmion*. Aucune recherche ne fut faite et il ne fut pas poursuivi. Il s'offrit comme domestique au commandant qui ignorait tout et qui le garda à son service.

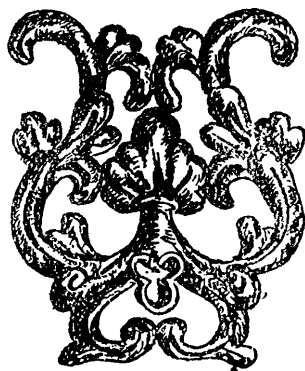
L'usage des noix d'arec, du tabac, du bétel et de la chaux sous forme de chiques est universel chez les indigènes et fait rentrer au Trésor, nous l'avons vu, des sommes considérables. On en vend non seulement dans de nombreuses boutiques, mais encore aux étalages que des femmes tiennent dans les rues.

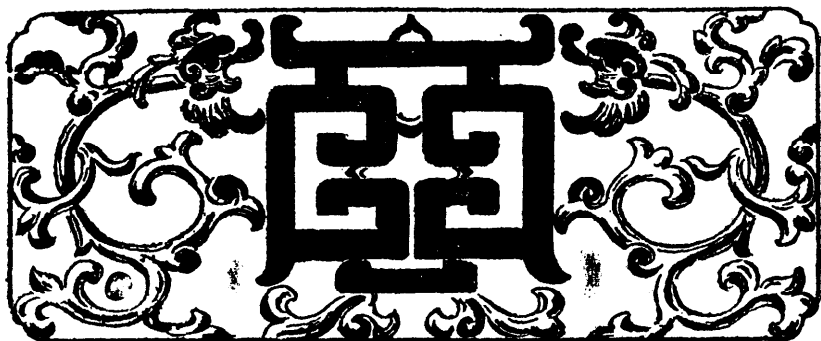
Fumer est à la mode dans toutes les classes de la société, du Vice-Roi au dernier des coolies qui composent la basse domesticité. Cette passion favorite est assouvie sous diverses formes, depuis la fine cigarette jusqu'à l'énorme rouleau de tabac employé exclusivement par les femmes et généralement par celles des basses classes. J'en ai un devant moi que j'ai acheté à Manille ; il est de forme effilée et mesure dix pouces et demi de longueur ; le diamètre de l'extrémité la plus grosse est de deux pouces un quart ; celui de la plus petite est de un pouce et demi. Il est entièrement composé de tabac en couches compactes superposées et enveloppées de grandes feuilles de la même plante. Il est orné de rubans de filoselle qui se croisent en diagonale d'un bout à l'autre. Les points d'intersection sont garnis de paillettes. On allume le petit bout de cette masse peu maniable et on met le gros dans la bouche. Un pareil cigare vous « fera » bien huit ou dix jours. Les pipes sont rares, sauf parmi les Chinois.

Les Tagals aiment beaucoup l'opium et ils en fumeraient ou en chiqueraient sans mesure sans la vigilance du Gouvernement qui

réduit les occasions de s'adonner avec excès à ce coûteux plaisir oriental.

Les derniers jours d'Août et les premiers jours de Septembre furent marqués par de forts grains de Sud-Ouest accompagnés de grandes pluies, et par l'arrivée du *Beverley*, bateau américain appartenant au propriétaire du *Marmion*. Il avait essayé d'aller contre la mousson de Tourane au Cap Saint-Jacques, mais après avoir lutté contre des vents constants du Sud-Ouest sur la côte de Cochinchine, il fut obligé d'abandonner la lutte et de se rendre à Manille. Ce mauvais temps fut suivi de légers vents d'Est et d'un ciel pur. Le *Marmion* étant prêt à prendre la mer, nous quittâmes Cavite, le 6 Septembre, et sortîmes de la baie.





CHAPITRE XI

TRAVERSÉE DE LA MER DE CHINE — ARRIVÉE A VUNG-TAU —
CANJEO — ANECDOTES — PAGODE — RUSE ET ESPRIT DE
CHICANE DES INDIGÈNES — LES CHEFS DE CANJEO NOUS
DONNENT L'AUTORISATION DE REMONTER LE FLEUVE — LE
GOUVERNEUR NOUS DONNE L'AUTORISATION DE NOUS RENDRE
A LA VILLE

En cette saison, de lourdes pluies gonflent les rivières qui se déversent dans la baie et donnent naissance à un courant sur lequel la marée, qui ne monte que de six pieds environ à la pleine et à la nouvelle lune, a peu ou pas d'influence. C'est à ce courant que nous dûmes d'avancer ce jour-là, car il n'y avait presque pas de vent. A 4 heures de l'après-midi, nous dépassâmes l'île du Corregidor, par la Boca Grande. L'après-midi du lendemain, nous dépassâmes l'île de la Chèvre. Un léger vent du Sud-Est soufflait, le ciel était couvert et il tombait des ondées intermittentes.

Au début de la traversée, les vents soufflèrent principalement de l'Est. Nous eûmes beau temps et pas ou peu de courants contraires, et nous avançâmes plus vite que nous ne l'avions espéré.

Afin de nous mettre bien sous le vent, nous avions manœuvré de façon à passer à quelques lieues au Nord des bancs et récifs qui sont disséminés en grand nombre dans cette partie de la Mer de Chine située à l'Ouest de l'île Palaivan, et qui s'étendent jusqu'à mi-chemin de la Cochinchine. Nous dûmes à cette précaution de raccourcir considérablement la traversée ; car lorsque nous eûmes atteint le 112° degré de longitude Est, le vent tourne vers le Sud et l'Ouest et pendant le reste de la traversée, il continua à souffler dans la même direction, bien que de temps à autre il soufflât dans des sens différents

durant quelques heures, ce qui nous donna l'occasion d'utiliser nos voiles auxiliaires.

Le 19, nous aperçûmes le Cap Padaran et le 22 nous reconnûmes l'île Poulo Cécil de Mer. Nous nous aperçûmes alors que le courant qui coule vers le Nord pendant la plus grande partie de la mousson du Sud-Ouest, avait changé de direction et coulait vers le Sud-Est mais avec moins de force.

Le 24, nous passâmes entre Poulo Cécil de Mer et Poulo Sapata qui tire son nom portugais de sa prétendue ressemblance avec un soulier ou une pantoufle. Le 25, le Cap St-Jacques apparut et le lendemain soir à sept heures les deux navires jetaient l'ancre dans la baie de Vung-Tau.

Le lendemain, nous partîmes très tôt dans la direction de Canjeo. Au sortir de la baie, un certain nombre de marsouins roses ou curieusement bigarrés de brun, blanc et rose, vinrent s'ébattre autour de nous. Comme forme et comme taille, ils ne différaient guère du marsouin commun des fleuves, mais nous n'en avions jamais vus qui fussent ainsi colorés. Il n'est pas rare de voir des poissons de ce genre dont la tête et le corps sont quelquefois entièrement recouverts de taches blanches dues à une substance animale qui se concrétie sur l'épiderme pour l'envahir peu à peu tout entier et qui paraît être la cause ou le résultat d'une maladie. Mais les couleurs de ces poissons semblaient être inhérentes à leur peau et non pas résulter d'actions extérieures.

Nous venions de couvrir environ trois milles lorsqu'une grande embarcation, dans laquelle se trouvait un mandarin, sortit de Vung-Tau et se mit à notre poursuite. Comme il n'y avait presque pas de vent, elle arriva bientôt le long du navire qui se trouvait en queue et, par des signes et des gestes véhéments, le mandarin s'efforça de le faire stopper. Il fut renvoyé au brick et bientôt il arriva jusqu'à nous, poussant des cris et nous faisant signe de jeter l'ancre. Mais cette fois, nous connaissions le chenal et nous savions que la seule intention du mandarin était de nous extorquer un *droit de péage*. Nous continuâmes donc tranquillement notre marche sans nous occuper de lui, suivis du *Marmion*. Quelques instants après, il était à bord sans que nous lui ayons prêté aucune aide et sans que nous ayons fait attention à lui, et il nous intima l'ordre de mouiller. Nous désignâmes du doigt le fleuve en amont et nous prononçâmes en scandant fortement les syllabes : Canjeo, lui faisant en même temps comprendre que nous étions décidés à ne pas stopper, ce qui le mit au comble de l'exaspération.

Mais s'apercevant que ses représentations étaient reçues avec une indifférence muette, il renonça à nous presser davantage et nous réclama nos papiers sans plus de succès. Il donna ensuite l'ordre à ses gens de compter les canons, piques, etc..., ce qu'on leur laissa faire sans y prêter attention. Ces marques de mépris le subjuguèrent et perdant sa dignité, il s'assit, l'oreille basse, sur une cage à poulets, laissant les gens de sa suite ébahis et consternés. Le vent était presque entièrement tombé et la marée commença à redescendre avec une grande rapidité, ce qui nous obligea à jeter l'ancre en attendant le vent de la mer. Le dignitaire interpréta cela comme un triomphe à son actif et il commença à se donner des airs, mais sa joie débordante fut de courte durée, car le vent du large tant désiré ne fit pas longtemps attendre sa visite. Nous levâmes l'ancre et en quelques instants, toutes les voiles étaient déployées. Désespérant de nous plier à ses volontés, le mandarin nous quitta bientôt et il prit la direction de Canjeo où il arriva juste avant nous. Nous stoppâmes en face du village, dans onze brasses d'eau, à une heure de l'après-midi, et quelques instants après, une barque se détacha de la rive, avec un linguiste et quelques mandarins de rang inférieur que nous suivîmes à terre dans nos propres embarcations pour aller faire une visite aux autorités. Nous fûmes reçus avec le même cérémonial que la première fois mais l'avidité de nos hôtes nous parut réfrénée par l'impression de plus grande puissance donnée par l'arrivée de deux bateaux au lieu d'un.

L'un des dignitaires, le plus en évidence, était celui de Vung-Tau qui était venu à bord le matin même. Nous attendions une discussion au sujet de sa visite, mais on n'y fit pas allusion, et l'attitude des mandarins nous donna à croire qu'ils avaient décidé de la passer sous silence. C'est un fait qu'ils manifestèrent beaucoup d'estime pour le contenu des quelques bouteilles que nous avions apportées avec nous sur les instances de l'interprète. Après leur avoir donné le temps d'ingurgiter nos liquides, nous abordâmes le sujet qui nous amenait et nous leur demandâmes l'autorisation de nous rendre à Saïgon ainsi que des pilotes pour nous guider. Ils nous répondirent que cela n'était pas en leur pouvoir, mais qu'ils transmettraient notre demande à la ville, à condition de leur payer cette faveur de cent dollars par navire outre dix dollars destinés à l'interprète. Afin de mettre fin à leurs exigences, nous leur déclarâmes que nous fixerions nous-mêmes le montant de ce que nous jugerions bon de leur offrir, si on donnait suite à notre requête. Une longue discussion s'ensuivit « et on palabra

fort de part et d'autre » avant de décider qu'on enverrait un messenger et qu'on ne parlerait plus de présents jusqu'à son retour.

Le linguiste nous informa alors qu'après le départ du *Marmion*, un autre bateau américain était venu dans le fleuve et en était reparti après plusieurs jours d'attente. Nous apprîmes plus tard que c'était l'*Aurora*, de Salem, commandée par le Capitaine Robert GOULD. Après avoir quitté le Donnai, il avait relâché à Cham-Callao, d'où il s'était rendu à Tourane, mais n'ayant pas réussi à y faire du commerce, il était allé à Manille. Le linguiste nous informa d'autre part qu'un autre bateau était entré dans la baie de Vung-Tau, avait stationné un jour près de la côte sans jeter l'ancre et était parti ensuite dans la direction du Nord. C'était le *Beverley*, Capitaine John GARDNER, qui était arrivé à Manille quelques jours avant notre départ de la ville, comme nous l'avons déjà dit.

On fit de grands efforts pour nous faire croire que nous trouverions de grosses quantités de sucre et d'autres denrées à Saïgon et que si nous avions l'autorisation de remonter le fleuve, les deux navires pourraient immédiatement faire leur plein à très bas prix.

Les mandarins nous invitèrent à venir les voir souvent, mais nous étions décidés à ne nous rendre à leur invitation qu'autant que l'exigeraient nos affaires et à attendre l'heure propice pour les trocs. Notre première visite au pays nous avait trop bien appris ce que nous coûterait ce genre de relations.

Dans le courant de l'après-midi, après avoir visité le marché et fait emplette de quelques denrées destinées à l'équipage, nous retournâmes à bord afin d'avoir de l'air frais.

Le lendemain matin, nous eûmes la curiosité d'aller visiter une petite pagode située sur la pointe de Dai-Jang sur la rive opposée à Canjeo et dédiée à l'esprit malin, car les indigènes, comme les Indiens, rendent par crainte un culte au démon.

Nous prîmes nos fusils de chasse au cas où nous rencontrerions du gibier et comme nos charpentiers avaient besoin de quelques courbes pour réparer les embarcations, nous emportâmes aussi des cognées pour en couper quelques-unes dans la forêt. Nous eûmes peine à débarquer à cause de la vase glissante laissée par la marée descendante. Quand nous eûmes atteint *la terre ferme*, nous éprouvâmes encore de grandes difficultés à pénétrer dans le bois, épaisse jungle de mangliers et d'arbres du même genre dont les racines et les branches s'allongeaient en formes fantastiques et s'entrelaçaient dans toutes les directions pendant que de nombreuses plantes rampantes

s'opposaient à notre marche et que le sol, vrai marécage ; cédait sous notre poids au point que nous enfoncions presque jusqu'aux genoux.

L'ardeur avec laquelle nous cherchions une cible pour exercer notre habileté au tir, combinée avec notre envie de découvrir quelque chose de nouveau, nous avait menés à une grande distance de l'embarcation. Lorsque nous commençâmes à céder à la fatigue, devant l'insuccès de nos recherches, nous reprîmes tant bien que mal la direction de notre point de départ et nous le rejoignîmes non sans avoir beaucoup peiné. Les arbres qui composaient cette jungle étaient de petite taille. Ils n'étaient jamais plus gros qu'un homme et l'étaient même généralement moins, mais leur bois était très dur. De leur tronc jusqu'à une hauteur de six à huit pieds, partent horizontalement de petites pousses flexibles qui, après avoir atteint de un à trois pieds de long, s'incurvent brusquement vers le sol où elles prennent racine pour atteindre une grosseur correspondante à celle de l'arbre d'origine. Elles sont généralement au nombre de vingt à trente et comme elles cachent le tronc principal, on dirait que l'arbre s'élève sur un gigantesque polype. Quelques-uns des arbres qui poussent sur les abords immédiats du fleuve sont d'une espèce différente et atteignent de grandes dimensions.

Nous allâmes ensuite visiter la pagode près de laquelle nous avions débarqué. Elle s'élevait tout près de la rive, sur la lisière de la forêt, à l'abri des marées, et un petit espace avait été défriché tout autour. Ce n'était qu'une misérable paillotte de petites dimensions et grossièrement construite qui comprenait deux pièces. La charpente était faite de troncs d'arbres grossièrement équarris, de dix pieds de hauteur, plantés en terre et soutenant des poutres de fabrication semblable sur lesquelles reposait un toit de feuilles de palmier. Les murs étaient faits de petites perches étroitement entrelacées de joncs. Le parquet de claies était surélevé de trois pieds environ et sur la façade se trouvait une plate-forme de même nature, de niveau avec le parquet. Elle mesurait environ huit pieds de large et on y accédait au moyen de grossières marches taillées dans un bloc de bois. On pénétrait dans la première pièce par une large entrée donnant sur la plate-forme. Cette pièce mesurait quelque quinze pieds carrés. Au fond, à côté d'une espèce de table en planches taillées à la hache, se trouvait une petite idole en bois, à trompe d'éléphant (1), semblable à celles que

(1) Ganeça, dieu des sciences et de la littérature, fils de Çiva et de Parvati.

venèrent les Hindous, mais sculptée très grossièrement et sans aucun sens des proportions. De l'autre côté de la table, se trouvait une jonque en miniature qui mesurait environ deux pieds et demi de long. Sur la table, on apercevait un brûle-parfum en cuivre et un récipient en terre rempli de cendres dans lequel étaient piquées des allumettes dont le bout était brûlé. Plusieurs autres petites statues brisées ou mutilées traînaient çà et là. La pièce du fond était plus petite et ne contenait rien de curieux. A vrai dire, tout était en ruines et paraissait être rarement visité.

En retournant à bord, nous faillîmes perdre l'embarcation et même la vie parmi les pieux des barrages de pêche contre lesquels le courant rapide nous poussait en dépit des grands efforts que nous faisons pour les éviter. Une manœuvre habile nous sauva. Après avoir évité de chavirer contre une rangée de pieux, nous avons été rapidement emportés par le courant contre une autre. A ce moment, un vent vif se mit à souffler, nous abandonnâmes nos rames et, déployant la voile, nous nous dirigeâmes tout droit sur elle. Nous avons choisi l'endroit du barrage qui nous paraissait présenter le moins de résistance et l'action combinée du vent et du courant nous poussa avec tant de violence contre les pieux que, grâce à leur flexibilité, ils cédèrent et nous laissèrent passer au-dessus d'eux sans autre dommage qu'une petite voie d'eau dans l'embarcation.

Lorsque dans l'après-midi, à Canjeo, nous parlâmes de notre excursion au linguiste, il parut étonné que nous ayons échappé aux tigres qui infestent les bois et il nous dit que le tour de la pagode avait été défriché pour qu'ils ne puissent pas l'atteindre d'un bond. Ils y avaient commis des déprédations nombreuses avant qu'on n'ait détruit leurs couverts. Le linguiste ajouta que toute tentative pour pénétrer dans la jungle était extrêmement dangereuse.

On nous annonça ensuite que le messenger envoyé à Saïgon était attendu dans la soirée et que selon toute probabilité on ne nous refuserait pas l'autorisation de remonter le fleuve, à condition que nous payions les droits d'ancrage exigés par le Roi et que nous remettions au Vice-Roi et autres mandarins les sagouètes ou présents accoutumés. Nous avons pris soin de ne pas aborder jusqu'alors ce sujet et c'était la première fois qu'on nous en parlait spontanément. Nous répondîmes que nous attendrions le messenger pour donner une réponse et que nous étions disposés à faire ce qui nous paraîtrait juste et convenable. Un silence de quelques minutes suivit cette réponse catégorique. Une conversation à bâtons rompus eut lieu ensuite : nous

parlâmes de nos pays, de leurs coutumes, de leur moeurs, de leurs productions, etc... On nous apporta du thé, des sucreries, des noix d'arec et des cigares et après avoir fait à nos hôtes le plaisir de faire honneur à leur hospitalité, nous prîmes congé et nous allâmes flâner dans le village, escortés de l'interprète. Le village comptait une centaine de paillotes en bambou et en perches de bois. Les toits étaient en feuilles de palmier et le parquet en sparterie, surélevé de trois à quatre pieds. Plusieurs rivières sillonnaient le village. Des passerelles formées d'une seule planche les enjambaient. L'intérieur des maisons se divise en deux et quelquefois trois pièces. La pièce d'entrée sert à la fois de cuisine et de pièce de réception. L'autre sert de dortoir à toute la famille qui s'allonge sur des bat-flancs en planches ou en lattes de bambou, recouverts de nattes, surélevés de quelques pouces et disposés le long des murs. Sous les maisons sont parqués des cochons, des canards, des poules, etc., qui reçoivent leur nourriture à travers le parquet dont les larges interstices laissent passer les reliefs des repas et évitent la peine de balayer. Les habitants de ces sordides bicoques sont dignes d'elles : les femmes sont de grossières souillons dépourvues de toute pudeur, les enfants sont ventrus et répugnants de saleté et des maladies et difformités qui en sont la conséquence ; les hommes semblent être un peu plus convenables ; très peu étaient à la pêche, leur principale ressource. Notre curiosité fut vite satisfaite et nous retournâmes à bord tôt dans la journée.

Dans la soirée, après nous être consultés, nous décidâmes d'équiper la chaloupe du *Franklin* qui fut armée d'une caronade sur affût mobile, et de nous rendre avec elle à Saïgon, si le lendemain matin nous n'avions pas reçu de réponse favorable. Car nous avions de fortes raisons de nous méfier des assurances des mandarins qui prétendaient avoir annoncé notre arrivée au Vice-Roi. Et nous ne nous trompions pas.

Très tôt le lendemain matin, nous leur fîmes notre visite journalière et, comme nous nous y attendions, ils n'avaient reçu aucune réponse. Nous fûmes reçus avec beaucoup de froideur et avec une affectation d'indifférence maussade auxquelles nous opposâmes une attitude hautaine et impérieuse. Nous réclamâmes une embarcation pour remonter immédiatement le fleuve. On nous répondit que nous aurions satisfaction si nous payions ce qui nous avait été demandé la veille. Dans le cas contraire, nous étions invités à lever l'ancre et à retourner à l'endroit d'où nous venions. Nous comprîmes que les mandarins

voulaient nous en imposer, et, décidés à ne pas leur céder, nous leur fîmes part de la décision que nous avions prise la veille au soir et nous leur déclarâmes que nous ne voulions ni payer l'argent réclamé, ni regagner la mer avant d'avoir vu leurs maîtres et reçu cet *ultimatum* de leurs propres lèvres. Aux changements que nous remarquâmes dans leurs physionomies, nous comprîmes que nous avions pris le bon moyen pour les gagner à nos intentions. C'est en vain qu'ils prétendirent traiter avec dédain notre menace et qu'ils parlèrent de guerre et d'effusion de sang si nous essayions de mettre à exécution notre projet. Il était évident, d'après leur conversation animée et d'après les gestes de remontrance du linguiste, que nous étions sur le point de l'emporter. Ils nous proposèrent alors de leur donner la moitié de ce qu'ils demandaient et de laisser partir l'un de nous dans une de leurs embarcations, mais comme nous avions déjà refusé d'accéder à leurs prétentions, nous n'étions pas disposés à les discuter, même réduites. Après quelque discussion, nous leur offrîmes de payer une embarcation qui emmènerait deux d'entre nous à Saïgon et d'avancer trente dollars au mandarin et au linguiste, contre un bon sur le Gouvernement à Saïgon, pour que le montant fût déduit des sommes que nous aurions à payer dans le cas où nous remonterions le fleuve. Ils acceptèrent, non sans avoir biaisé et rusé en conséquence. M. PUTNAM, du *Marmion*, et un marin qui parlait portugais, furent choisis pour remplir la mission car ils étaient déjà venus avec le Capitaine BLANCHARD, et on fit des préparatifs pour leur départ avec la marée. Ils partirent à six heures du soir, accompagnés de tous nos vœux de succès dans leur mission.

Ayant échappé de si près aux tigres la veille, nous avions décidé de ne pas renouveler notre tentative sur la rive opposée. Mais comme, en passant dans nos barques, nous avions remarqué dans les bois aux alentours du village un grand nombre de singes aux magnifiques pelages, nous nous y rendîmes avec nos fusils dans le but d'en abattre quelques-uns. Mais ils étaient si méfiants et agiles que nous ne pûmes les approcher d'assez près. Nous ne revînmes cependant pas complètement bredouilles, puisque nous remplîmes nos carnassières de perruches, de perroquets, de courlis, de pluviers et d'autres oiseaux inconnus au plumage magnifique.

C'est ce jour-là que mon épagneul favori s'égara, et comme les recherches les plus actives furent vaines, nous fûmes obligés de laisser le pauvre Pinto et de retourner à bord sans lui. Nous étions cependant loin de songer à abandonner le fidèle animal et nous

donnâmes au linguiste l'ordre d'offrir aux indigènes une récompense s'ils le retrouvaient. Mais ils avaient tellement peur du tigre qu'aucun d'eux n'osa faire des recherches. Nous n'en fûmes pas autrement surpris car le linguiste nous dit que les bois entourant le village en étaient infestés, qu'il n'était pas rare d'apprendre qu'un habitant avait été enlevé par eux et que nous devions d'avoir échappé à leurs crocs aux coups de fusil qui les avaient effrayés.

Pinto n'était cependant pas destiné à être la proie des tigres, car trois jours après l'avoir perdu, un officier qui se rendait au marché à terre, dans une embarcation, l'aperçut sur la plage. Mais rien ne put décider le chien à s'approcher et ce n'est qu'après avoir envoyé trois fois l'embarcation, la troisième fois avec un matelot qu'il aimait beaucoup, que nous reprîmes possession de lui. Mais son éloignement temporaire l'avait littéralement métamorphosé de caractère et d'apparence ; c'était un chien hardi, plein d'entrain et de vie et il nous revint morne, sombre et timide, daignant à peine répondre à nos caresses. Lui si rond et si gras était devenu un vrai squelette. Je n'aurais pas mentionné cet incident, futile en soi, s'il ne mettait en lumière les croyances superstitieuses des indigènes. Ils nous assurèrent fort sérieusement que les tigres avaient ensorcelé le chien, qu'il était maintenant doué de pouvoirs surnaturels et qu'il ne fallait plus le traiter comme un animal, mais comme un être d'intelligence supérieure.

Le 1^{er} Octobre, cinq jours après notre arrivée, l'interprète vint à bord nous informer que nous pouvions remonter jusqu'à Nga-Bay et y attendre l'autorisation de nous rendre à la ville. Nga-Bay est un vaste havre formé par le confluent du Donnai et de plusieurs affluents qui s'y croisent. Les Portugais l'appellent Sete Bocas ou Sept-Embouchures (1), d'après le nombre des rivières que l'on aperçoit d'un certain point. Nous ne fûmes pas longs à profiter de l'autorisation et à 11 heures, au moment où la marée descendante commençait à faiblir, nous levâmes l'ancre et, poussés par un vent léger, nous commençâmes à remonter le fleuve. Mais nous eûmes souvent un calme plat et nous fûmes souvent obligés de jeter l'ancre. A dix heures du soir, lorsque nous mouillâmes pour la nuit, dans vingt-cinq brasses d'eau, nous n'étions pas à plus de trois milles environ de Canjeo. La largeur du fleuve avait un peu diminué.

Outre le linguiste qui se trouvait tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre navire, nous avions deux soldats qui devaient nous indiquer le chemin,

(1) Traduction de **Nga-Bây** ; les Français disent Nhabé.

mais nous laissaient le soin de gouverner le bateau et de choisir les heures de marche.

A peine les voiles étaient-elles pliées que nous aperçûmes deux embarcations descendant la rivière. Il y avait tant de barques indigènes autour de nous que nous leur prêtâmes peu d'attention, jusqu'au moment où le linguiste commença à trembler fortement de peur et nous dit que ce devait être des voleurs dont le fleuve abondait. Il avait à peine dit ceci qu'on nous héla en anglais : c'était la voix de Monsieur PUTNAM proclamant qu'il avait rempli sa mission avec succès. Les équipages des deux bateaux accueillirent cette heureuse nouvelle par trois vivats que renvoyèrent mille échos dans les interminables forêts qui s'étendaient autour de nous. Monsieur PUTNAM était accompagné d'un vieux Portugais appelé Joachim qui était né à Lisbonne mais n'était pas allé en Europe depuis quarante ans. Il venait de passer quelques mois à Saïgon en rentrant dans son pays, après avoir, à Tourane, quitté un brick portugais, à la suite, nous dit-il, d'une querelle avec le capitaine. Comme il était arrivé à faire beaucoup de progrès en annamite et qu'il parlait couramment le portugais et le français, on avait estimé qu'il pourrait rendre de précieux services dans le pays.

Notre délégué avait été reçu avec beaucoup de cordialité par les autorités de la ville et on lui avait promis toute espèce de facilités dans la poursuite de nos buts. On lui avait assuré que nous n'aurions aucune difficulté à faire notre plein de marchandises et que, en ce qui concernait les droits de mouillage et les présents à faire aux mandarins, nous n'aurions pas sujet de nous plaindre. Nous prîmes plaisir à croire que ces assurances, bien que faites sous une forme vague et indéfinie, étaient de bon augure, et nous décidâmes de les tenir pour sincères.

A la suite des dispositions qui furent prises, Joachim fut envoyé à bord du navire, et le linguiste, un catholique cochinchinois appelé Marianno, fut donné comme pilote et interprète au brick qui devait prendre la tête.

Bien que le temps fût au beau, la saison des pluies n'était pas terminée. Le fleuve, gonflé à déborder, charriait vers la mer, avec une rapidité accrue, ses flots jaunes qui paralysaient la marée dont les plus fortes poussées arrivaient à peine à contrebalancer l'action, c'est-à-dire à arrêter le courant descendant, trois heures environ sur vingt-quatre. Il en résultait qu'on ne pouvait guère avancer sans l'aide d'un vent vif favorable.



CHAPITRES XII

NOUS REMONTONS LE DONNAI — VISITE DE DIGNITAIRES
OFFICIELS — LES SEPT-BOUCHES — ASPECT DU PAYS — CON —
CERT DE POISSONS — VOLEURS — OBSERVATIONS SUR LE
FLEUVE — BANC DE CORAIL — ALLIGATORS — PHÉNOMÈNE
HYDROSTATIQUE — VIOLENTE TEMPÊTE — ARRIVÉE A SAIGON

Le lendemain, à 11 heures, nous levâmes l'ancre à nouveau, et grâce à un léger vent du Sud-Ouest, nous pûmes couvrir quatre milles environ avant de mouiller dans onze brasses d'eau. Le pays n'avait pas changé d'aspect, mais le spectacle que nous avions sous les yeux était plus circonscrit parce que la rivière s'était rétrécie jusqu'à trois quarts de mille de largeur.

Ce matin-là, alors que nous étions encore en marche, nous fûmes accostés par une grande embarcation couverte contenant un certain nombre de mandarins dont l'un, le linguiste nous l'apprit, était le Commissaire de la Marine. Il apportait une liasse de papiers et demanda le nom du bateau, sa nationalité, l'importance de notre armement, la nature de la cargaison, les denrées que nous venions chercher et le nom, l'âge et le signalement de chaque personne à bord. Un secrétaire nota toutes nos réponses et treize copies en furent faites par d'autres membres de la suite. On me demanda de les signer et je m'exécutai après que le linguiste m'eût donné des explications et pressé de faire des réponses exactes. Quatre de ces papiers devaient être envoyés au Roi. Un était destiné au Vice-Roi. Les autres allaient être distribués à divers mandarins de Saïgon. Après avoir fait une visite au *Marmion* dans le même but et après avoir obtenu la signature du commandant pour treize autres docu-

ments du même genre, ils nous quittèrent avec des manifestations de joie bachique.

Pendant la nuit, la marée nous permit de gagner encore deux milles et nous jetâmes à nouveau l'ancre près de la rive Ouest du fleuve dans huit brasses d'eau.

Le lendemain, 3 Octobre, nous nous aperçûmes que le fleuve n'avait plus qu'un demi-mille de large et que nous nous trouvions en aval du confluent de deux rapides. Une grande flotte d'embarcations indigènes était amarrée tout près de nous, attendant aussi le retour de la marée. Nous nous amusâmes à en regarder passer une file d'autres qui, surgissant d'un coude situé en amont, descendaient la rivière à intervalles presque réguliers. Il en passa pendant une bonne heure et nous ne songeâmes à les compter que lorsque plusieurs eurent disparu. Il pouvait y en avoir de soixante à soixante-dix.

La marée commença à se faire sentir à 10 heures. Nous levâmes l'ancre encore une fois et quelques instants après, s'offrit à notre vue une grande nappe d'eau pareille à un estuaire et ridée de nombreux courants contraires qui la couvraient d'écume. Notre linguiste nous informa que nous arrivions à Nga-Bay ou Sete-Bocas, où une forte marée nous poussait. Un bon vent gonflait les voiles supérieures qui dépassaient la hauteur des forêts environnantes, et nous ne fûmes pas longs à traverser la nappe d'eau.

Le paysage que nous apercevions de notre bassin, sans être sublime, était d'une beauté romantique. De vénérables arbres pleins de majesté couronnaient les pointes formées par la rencontre de plusieurs rivières qui, pareilles aux rayons d'une roue, partaient dans des directions différentes, et ouvraient de longues échappées, frangées de feuillages aux teintes diverses, reflétant dans leurs surfaces polies les magnifiques teintes des forêts penchées sur elles.

Un curieux phénomène, nouveau pour nous, nous détourna de la contemplation d'un paysage aussi fascinant. Des bruits s'élevèrent, pareils à la basse profonde d'un orgue, accompagnés du chant guttural et grave du crapaud-buffle, d'un lourd carillon de cloches et de toutes les notes que l'imagination pourrait attribuer à une énorme guimbarde. Cela mettait nos nerfs en vibration et nous avions l'impression que le bateau en était agité de tremblements. La plus grande des curiosités était peinte sur tous les visages blancs du bord et les marins ne laissaient pas d'exercer la sagacité de leur jugement. Impatient de découvrir l'énigme de ce concert gratuit, je descendis dans la cabine et je m'assurai que les bruits, qui formaient maintenant

un chœur fourni et ininterrompu, provenaient de la quille du bateau. J'en éprouvai une sensation pareille à celle que j'avais ressentie en touchant un jour une torpille. Mais je ne pus déterminer si elle était due à l'ébranlement causé par la musique ou aux vibrations dont le navire était effectivement animé. En quelques instants, les bruits qui avaient commencé à l'arrière avaient gagné tout le fond du bateau.

Le linguiste nous informa que notre étonnement était causé par un banc de poissons plats et ovales comme des flétans, qui, grâce à une certaine conformation de la bouche, ont le pouvoir d'adhérer fortement à divers objets ; il nous apprit en outre que ces poissons étaient spéciaux aux Sept-Bras. Mais il ignorait si les bruits que nous entendions étaient produits par une conformation de leurs organes du son ou par des vibrations spasmodiques de leur corps. Peu après avoir quitté le bassin pour nous engager dans le bras du fleuve que nous avions à suivre, nous remarquâmes que le nombre de nos compagnons musiciens diminuait. Nous n'avions pas fait un mille qu'on ne les entendait plus.

Le fleuve n'avait plus que deux furlongs de large, et comme on était au moment des eaux vives, notre vitesse s'en trouva accrue ce jour-là. Entre deux coudes du fleuve, nous eûmes vent debout et nous fûmes souvent obligés de louvoyer, ce qui nous aurait été impossible si les fonds près de la rive n'avaient pas été suffisants. La place nous aurait alors manqué, mais la grande profondeur nous permettait d'évoluer près des bords du fleuve, si bien que parfois le navire était surplombé par les branches des arbres et les ponts étaient jonchés de feuilles.

A une heure de l'après-midi, la marée descendant avec force, nous força encore à jeter l'ancre dans treize brasses d'eau, après avoir couvert environ trois milles et demi. Ce jour-là le courant fut plus fort que jamais ; sa vitesse était de six milles à l'heure.

Pendant que nous remontions ce fleuve si noble, nous ne rencontrâmes jamais moins de huit brasses d'eau au milieu. Nous eûmes rarement trois brasses le long de la rive quand nos vergues s'entrelaçaient aux branches des arbres. La profondeur était généralement de sept, huit et même neuf brasses. La profondeur moyenne dans le chenal est de 8 à 15 brasses et le fond est toujours composé de vase molle. Dans le bassin des Sept-Bras, nous trouvâmes des profondeurs de 12 à 17 brasses. La principale précaution à prendre sur le Donnai est d'avoir des embarcations à l'avant du navire pour le

remorquer lorsqu'il n'y a pas de vent ou lorsque le vent est insuffisant, afin qu'il ne soit pas attiré dans les bouches des nombreuses rivières qui communiquent avec le fleuve, et pour l'aider à se diriger parmi leurs courants contraires.

Depuis Canjao, le pays n'avait pas changé d'aspect et du pont on ne voyait rien au delà des rives. Du sommet du grand mât, on apercevait à l'Est l'âpre promontoire du Cap St-Jacques et la majestueuse montagne de Baria, « bleue dans le lointain », élevant ses hautes cimes très au-dessus de la noire étendue des forêts que l'horizon seul bornait dans toutes les autres directions.

Plusieurs flottilles d'embarcations passèrent quand nous étions au mouillage, mais leur construction et leur apparence ne différaient en rien de celles que nous avions déjà vues.

Des milliers de singes ne cessaient de jacasser et de gambader dans les arbres et avec nos lunettes nous en aperçûmes plusieurs qui regardaient avec beaucoup d'intérêt apparemment le spectacle nouveau que nous offrions à leur vue. On entendait beaucoup d'oiseaux dans la forêt et nous en vîmes quelques-uns dont le plumage était magnifiquement bigarré.

Depuis notre départ de Canjeo, Marianno, l'interprète, nous avait exprimé plusieurs fois sa peur des voleurs qui, nous dit-il, infestaient la rivière. Il manifestait maintenant une peur extraordinaire de nous voir attaqués, car c'était aux Sept-Bras et dans les alentours qu'ils se rassemblaient de préférence, parce que les nombreuses rivières y sont propices à l'attaque et à la retraite. Il nous parla de plusieurs vaisseaux qu'ils avaient enlevés et d'une jonque siamoise qui se trouvait alors à Saïgon et qui, l'année précédente, avait repoussé un de leurs abordages, ce qui avait coûté de nombreuses existences de part et d'autre. Il conclut qu'il fallait exercer une surveillance stricte pendant la nuit et il nous conseilla de ne pas nous laisser accoster dans l'obscurité, car, observa-t-il, des gens honnêtes ne sauraient venir nous faire visite à cette heure. Nous lui assurâmes que nous nous garderions avec vigilance contre toute surprise pendant tout le temps que nous resterions dans le pays, ce qu'il put fréquemment remarquer, et que nous serions toujours prêts à repousser quelque attaque que ce fût. Cette assurance sembla lui faire beaucoup de plaisir et lui arracha beaucoup de compliments sur la supériorité de notre intelligence, de notre vigilance et de notre courage.

Les moustiques, qui n'avaient cessé de nous tourmenter toutes les nuits que nous avions passées sur le fleuve, étaient maintenant deve-

nus intolérables, et ils nous empêchèrent de prendre aucun repos tant que dura l'obscurité.

La marée de la nuit nous fit gagner deux milles et demi et nous nous ancrâmes dans onze brasses d'eau près de la branche principale de la rivière Dong-Thiang.

Le temps fut très calme et la chaleur intense, toute la journée du 4. Nous ne couvrîmes que deux milles et demi, avant de nous ancrer dans huit brasses d'eau. A la fin de notre étape de la nuit, nous avions parcouru trois milles et nous jetâmes l'ancre dans onze brasses. Un petit vent de l'Ouest nous permit de gagner quatre milles et demi le jour suivant et nous ancrâmes par onze brasses de fond.

Nous nous trouvions maintenant à environ une demi-lieue du seul banc dangereux du Donnai. C'est un banc de rochers de corail très dur qui s'étend depuis la rive orientale et à travers le fleuve sur plus d'un mille de long. Il se termine en pointe à chaque extrémité et n'émerge jamais, même aux plus basses marées, où il est recouvert de trois pieds d'eau. Il est nécessaire de faire très attention à cet endroit, à cause des courants contraires qui coulent dans toutes les directions et qui pousseraient le bateau sur le banc si on ne s'efforçait de suivre prudemment la rive occidentale où se trouve un chenal excellent, bien qu'étroit, puisqu'il y a des fonds de 7 à 15 brasses sur toute sa longueur. Le banc se trouve à mi-chemin entre Canjeo et Saigon, et il est hanté de nombreux alligators.

A minuit, nous levâmes à nouveau l'ancre et, grâce à la marée et à trois embarcations que nous avions mises à l'avant du navire, nous couvrîmes une grande distance. A une heure et demie, nous étions à hauteur du banc, et rasant la rive occidentale jusqu'à frôler les arbres de nos vergues, nous le dépassâmes sans encombre. A quatre heures du matin, 6 Octobre, après avoir couvert sept milles, nous jetâmes l'ancre par treize brasses d'eau, à environ deux milles et demi en amont d'un des grands affluents du fleuve. La moindre profondeur que nous avions trouvée dans le chenal était de sept brasses et nous ne la trouvâmes que deux fois. D'après Marianno nous ne suivîmes pas la plus grande profondeur d'eau qui se trouvait plus près du banc et qui ne mesurait jamais moins de neuf brasses, mais comme nous avions suffisamment d'eau là où nous passions, la prudence nous commanda de ne pas approcher le banc de plus près.

Comme nous avions laissé le *Marmion* à quelque distance en arrière au cours de la dernière marée, nous ne levâmes l'ancre, le 6, qu'une heure et demie après le commencement de la marée, lorsque

espérions qu'à une petite distance au Nord de l'équateur, nous serions aidés par la mousson du Sud-Ouest qui, en cet endroit de la Mer de Chine, commence généralement au début de Mai ; mais nous atteignîmes près de 50 de latitude Sud avant de déceler des indices de ce vent semi-annuel. Il était alors si faible que nous avions peine à résister au fort courant qui avait à nouveau changé de direction et coulait Est-Nord-Est ; de sorte que ce fut seulement le 4 Juin que nous aperçûmes les îles Redang.

Le 5, la brise était devenue un vent favorable du Sud-Sud-Est et nous aperçûmes l'île de Paulo-Obi qui se trouve à quelques lieues au Sud-Est du Cambodge. Le 6, nous discernâmes l'île de Pulo-Condore avec les hauts sommets qui atteignaient les nuages.

Les Anglais y avaient autrefois un fort et une factorerie qui facilitaient leurs relations avec la Chine et la côte voisine du Cambodge. En 1705, fort et factorerie furent détruits et les Anglais massacrés par les soldats macassars à leur solde qui composaient la majeure partie de la garnison. Depuis, aucune puissance européenne n'a essayé d'y établir une colonie, et à vrai dire aucun avantage n'en résulterait, car si l'île possède un havre excellent et un beau bassin enclavé dans les terres et propre au carénage, elle est très malsaine et pauvre, infestée de reptiles venimeux et dépourvue d'eau potable. Elle n'a que quelques misérables habitants gouvernés par un mandarin tributaire du roi de Cochinchine. Même si tous ces inconvénients étaient écartés et pour ne songer qu'aux avantages commerciaux qui incitèrent les Anglais à s'y établir en raison de sa proximité de la rivière du Cambodge, celui qui tenterait l'aventure serait désappointé, car le roi de Cochinchine, depuis la conquête du Cambodge, interdit tout commerce direct entre les étrangers et ce dernier pays et la ville de Saïgon qui est devenue l'emporium du Cambodge et des provinces méridionales de la Cochinchine. De plus, on le verra, étant donné la situation actuelle du royaume, il n'y a pas à espérer faire des opérations commerciales de nature à encourager, d'autres essais. En conséquence, le voisinage de Pulo-Condore et de ladite rivière n'a aucun intérêt au point de vue commercial et l'occupation de Pulo Redang et de Singapour par les Anglais, ne laisse que peu de valeur à cette île comme relai de commerce avec la Chine.

Nous avons beau temps, une bonne brise du Sud, et nous longeâmes la côte orientale du Cambodge dans dix brasses d'eau environ. A l'aurore, nous aperçûmes la terre au Nord-Nord-Ouest quart Nord,

arbres. Les efforts combinés des voiles et des embarcations ne purent nous détacher de la rive. Mais un fort remous qui changeait la direction du courant nous permit enfin de gagner le milieu du fleuve où nous continuâmes notre marche sans encombre.

Je ne sais si l'explication qui me vint du phénomène précédent cadre avec les lois reconnues de l'hydrostatique, mais comme elle me paraît plausible, je ne puis résister à l'envie d'en faire part. Le Soi-Rap, très peu profond, forme avec le grand fleuve un angle oblique et y déverse sa rapide marée (1) en une dagonale qui atteint la rive opposée. La masse d'eau de la surface, cédant à la poussée, est projetée de chaque côté avec une force considérable et forme des tourbillons rapides, tandis que les couches inférieures, dont la lourdeur spécifique est plus grande parce qu'elles contiennent du sel apporté par le flot marin, poursuivent leur course habituelle. La différence entre les caractéristiques des deux eaux est due au fait que les deux fleuves ont des profondeurs différentes ; celui que nous empruntions étant, on l'a vu, très profond, alors que le Soi-Rap l'est peu et n'est pas accessible aux navires. Un banc de sable et de boue, formé selon toute évidence par les alluvions du Soi-Rap et situé sur la rive Est du grand fleuve, juste au-dessus du confluent, servit de point de départ à cette explication et la confirma.

La marée, qui fut ce jour-là plus longue qu'elle n'avait encore jamais été, nous permit d'arriver à cinq heures et demie de l'après-midi, à un demi-mille de l'affluent sur lequel Saïgon est situé.

Depuis quelques heures, de lourds nuages noirs s'amoncelaient au Nord, et ils avaient revêtu un aspect formidable avec les sourdes salves des grondements du tonnerre et les éblouissantes flammes de fréquents éclairs. Nous fîmes quelques préparatifs pour résister à la tempête qui s'annonçait. Mais l'interprète et son camarade, le soldat, nous assurèrent que nous n'avions rien à appréhender de signes d'un si mauvais augure. Ils savaient par expérience que c'étaient des signes trompeurs car ils étaient rarement suivis de beaucoup de vent. Rassurés, nous poursuivions notre route toutes voiles dehors. Mais au bout de quelques minutes, malgré les assurances de nos guides, la tempête approchait, menaçante au possible. De gros nuages roulaient impétueusement. Une obscurité presque impénétrable succéda au crépuscule tranquille et clair, enveloppant dans ses ombres noires les

(1) La marée remonte très en avant dans les terres basses de Cochinchine.

objets environnants. Des coups de tonnerre terrifiants éclataient au-dessus de nos têtes et des éclairs se succédaient rapidement dont les lueurs nous privaient temporairement de la vue. Ces signes précurseurs de la tempête nous firent réduire nos voiles en toute hâte et faire des préparatifs pour jeter l'ancre, car il nous était impossible de distinguer des repères sur la rive. Un éclair éblouissant nous fit entrevoir l'entrée de la rivière et nous nous y dirigeâmes, poussés par un vent violent du Nord, pendant que des cataractes tombaient sur le pont et forçaient nos guides, l'interprète, autrefois si intrépide quand il affectait de mépriser les petites manifestations d'un orage, et le valeureux et redoutable soldat de Sa Majesté de Cochinchine, à chercher dans les flancs du bateau, un refuge contre les « assauts de l'impitoyable tempête ». Mais nos efforts furent impuissants à leur rendre assez de sang-froid pour qu'ils puissent nous être de quelque utilité dans notre marche. Nous étions donc livrés à nous-mêmes et nous poursuivîmes notre course rapide pendant une demi-heure, dans un chenal étroit et tortueux, uniquement guidés par les lueurs des éclairs. Mais nous nous trouvâmes soudain dans un coude où nous eûmes vent debout. Nous jetâmes immédiatement la plus lourde de nos ancres ; le navire se mit à éviter avec une force impétueuse, face à l'ouragan qui soufflait avec rage et rendait inutiles tous les efforts que nous fîmes pour ferler les voiles. Le sondeur, qui avait reçu l'ordre de jeter la sonde à l'avant, se trouva pris dans les épais feuillages qui surplombaient cette partie du bateau, mais il put relever une profondeur de six brasses et demie. La tempête continua à faire rage une demi-heure environ après que nous eûmes mouillé, puis les grondements de tonnerre commencèrent à s'espacer. Les éclairs aveuglants qui brillaient presque sans interruption, se firent rares et ne se manifestèrent plus que sous la forme de nappes de lumière blafarde. La tempête laissa la place à une brise à porter les cacatois, bien que la pluie continuât à tomber à torrents. Nous pûmes alors ferler les voiles et virer sur notre ancre par dix brasses de fond. Nous étions enfin à l'abri du danger. A minuit, le vent était tombé et les nuages, dispersés par un petit vent du Nord-Est, dévoilèrent un ciel bleu clouté d'innombrables étoiles, pendant que la délicieuse douceur de l'air imprégné de senteurs vivifiantes, faisait naître les sensations les plus agréables. La dernière marée nous avait fait gagner neuf milles.

A deux heures du matin, le 7, nous reprenions notre marche vers le but du voyage qui n'était plus très loin, et à l'aurore, peu

de temps après, nous aperçûmes des paillottes éparses, des lambeaux de terre cultivée, des bosquets de cocotiers et d'aréquier, des troupeaux de buffles, des barques de pêche, et au loin une forêt de mâts indiquant que nous étions proches de la ville. A cinq heures et demie, après avoir parcouru huit milles, nous jetâmes l'ancre à un mille en aval de la cité. Le fleuve mesure ici environ un quart de mille de largeur.

Le linguiste nous désigna à droite une des entrées de la citadelle, où on apercevait la hampe d'un drapeau et il nous dit que la ville s'étendait tout autour dans une dépression, cachée à notre vue par une rangée de misérables paillottes s'étendant le long du fleuve derrière un grand nombre d'embarcations du pays. Sur la rive opposée, nous apercevions le faubourg ou village de Banga (1) devant lequel stationnaient des jonques siamoises.

Comme nous n'avions pas aperçu le *Marmion* depuis la ville au matin, nous appréhendions qu'un accident ne lui fût arrivé, mais lorsque notre interprète revint de terre où il avait été voir les siens, il nous assura qu'on l'avait vu mouillé dans le grand fleuve après la tempête de la veille.

Les quelques paillottes que nous vîmes sur la rivière, de très près, puisqu'elles étaient à cinquante yards de notre mouillage, ne nous donnèrent pas sur l'économie domestique ou les mœurs des indigènes une idée plus avantageuse que celle que nous avaient laissée les habitants de Canjeo.

L'apparition de plusieurs embarcations d'une légèreté aérienne, la plupart manœuvrées par une seule femme aux vêtements pittoresques, nous surprit agréablement. Un grand nombre de barques indigènes de grandeurs différentes allaient et venaient sur le fleuve et lui donnaient de l'activité et de l'animation.

Juste au-dessus de nous, sur les deux rives, on apercevait les murs de vieilles fortifications (2), au glacis envahi d'arbustes et aux fossés remplis de roseaux qui dardaient leurs têtes effilées au-dessus du « vert manteau de l'étang immobile ».

(1) Fort du Nord et Fort du Sud (cf. plan).

(2) Les agglomérations situées en face de Saïgon, sur l'autre côté de la rivière, portent actuellement le nom de **An-Lô-i-Xã**.



CHAPITRE XIII

VISITE A TERRE — HABITATION INDIGÈNE — ARRIVÉE DU
MARMION — MARCHANDES — PAYSAGES ET DESCRIPTIONS —
PRÉPARATIFS POUR PAIRE UNE VISITE AUX AUTORITÉS A TERRE
— PRÉSENTS

Quelques instants après nous être amarrés, une barque couverte vint nous accoster et plusieurs personnages qui, d'après leur costume et leur nombreuse suite, semblaient être de rang élevé, arrivèrent à bord. L'un d'eux, s'adressant à nous en bon espagnol, nous souhaita la bienvenue et nous invita à nous rendre à sa demeure où logeaient toujours, nous dit-il, les commandants des bateaux de Macao avant l'interruption de leur commerce avec la Cochinchine. Il nous informa qu'il s'appelait Pasqual, qu'il était tagal et originaire de Luçon où il avait été soldat, mais que depuis une vingtaine d'années, il avait habité différents pays de la Cochinchine. Il avait épousé la fille d'un haut-mandarin du Donnai et s'était fixé dans une maison située à quelques mètres de la berge de la rivière la plus proche de l'endroit où nous nous trouvions. Il avait rendu quelques services à l'ancien commandant du *Marmion*. Aussi j'acceptai l'invitation d'aller à sa maison qui pointait à travers les troncs d'aréquier et le bosquet dont elle était ombragée.

Une description minutieuse de cette demeure et de ses dépendances suffira à donner une idée approximative de toutes celles du village de Banga et des trois quarts de celles de Saïgon. De ce côté du fleuve, les rives ont été emportées à cinquante ou soixante pieds du chenal, laissant un espace recouvert de boue molle entre le niveau des basses eaux et la terre ferme. Sur cette étendue de boue s'élevaient à peu de

distance les unes des autres des espèces de passerelles qui reliaient le fleuve à la rive et qui étaient faites de troncs d'arbres fourchus enfoncés dans le sol et supportant des chevrons à peine équarris sur lesquels reposaient des assemblages de planches taillées à la hache. Ces passerelles dépassent le niveau des hautes marées qui s'élèvent à une douzaine de pieds, et une échelle grossière, placée à l'extrémité de chacune d'elles, les rend facilement accessibles à n'importe quelle heure de la marée. Nous empruntâmes l'une d'elles pour aller à terre. Nous pénétrâmes par une porte en planches dans une enceinte de sept pieds de hauteur, en perches de un à deux pouces de diamètre, placées verticalement à deux pouces d'intervalle et maintenues en place à leurs deux extrémités par d'autres perches auxquelles elles étaient attachées par des liens d'osier. Le tout était fixé par du rotin à des pieux fichés en terre à distance convenable.

La maison s'élevait au centre de l'enceinte à peu près carrée, qui circonscrivait un terrain de moins d'un demi-acre, planté d'aréquier. Quelques plantes s'éparpillaient çà et là sans ordre ni régularité. Des pierres détachées conduisaient de l'entrée à la maison, et grâce à elles nous réussîmes à passer sans mouiller nos pieds, car le terrain environnant avait été inondé par de lourdes pluies récentes.

L'habitation mesurait quelque trente pieds de long sur vingt-cinq pieds de large et elle était surélevée de deux pieds et demi au-dessus du sol. C'était une maison à rez-de-chaussée faite d'une grossière charpente couverte de planches. Le toit en feuilles de palmier faisait une saillie de dix pieds au delà des murs et il descendait si bas qu'il fallait se baisser pour entrer. Des liens de rotin fixaient au rebord du toit des écrans en feuilles que des perches plantées perpendiculairement dans le sol à plusieurs pieds du toit, maintenaient horizontaux ; les perches étaient amovibles, ce qui permettait de laisser retomber les écrans et d'en enclore complètement la demeure. De chaque côté de la porte, sur la façade, s'ouvraient deux grandes fenêtres carrées, fermées la nuit par des volets en planches s'articulant horizontalement sur de grossiers gonds de fer. Sous chacune des fenêtres, à l'extérieur, s'adossait contre la maison et sur le même niveau que le plancher un bat-flanc en madriers massifs de quelque huit pieds de long sur cinq de large. Il était supporté par des pieux plantés dans le sol que des allées et venues incessantes avaient rendu dur et lisse. Les bat-flancs étaient recouverts de nattes et on y apercevait plusieurs coussins en cuir rouge rembourrés de balle de riz. Cette espèce de vérandah ou d'appentis était le salon de la maison. Les habitants et les invités s'as-

seyaient jambes croisées sur les bat-flancs autour de leur arc et d'autres friandises pendant que des serviteurs versaient le thé. A l'intérieur des murs, une espèce de corridor ou de galerie entourait une construction en planches, isolée, qui se divisaient en plusieurs cases servant de chambres à coucher. Le plancher de ces pièces était en planches surélevées d'un pied au-dessus du parquet de la maison et recouvertes de nattes. Des paravents de même nature étaient suspendus à l'entrée. Pasqual étant catholique, l'un de ces recoins était consacré à des fins religieuses et une lampe y brûlait devant un crucifix. Une vierge en bois et des statues peintes de plusieurs saints étaient disposées en rond sur une espèce de grossier bureau. Le parquet de la maison était en jonc tressé et le toit tenait lieu de plafond. L'absence presque totale d'air et de lumière rendait la demeure lugubre et malsaine. Du pignon de droite partait un toit en chaume recouvrant une surface de trente pieds carrés en terre surélevée. On y faisait la cuisine et on s'y livrait aux divers travaux domestiques. Sur un des côtés se trouvait un engin à décortiquer le riz. Ce n'étaient en fait qu'un énorme mortier et un énorme pilon.

Le mortier, fermement posé sur le sol, était un bloc de bois très excavé, de trois pieds de diamètre et de deux pieds et demi de hauteur. Le pilon était une poutre mal équarrie d'environ sept pouces de côté et dix pieds de long. A l'une de ses extrémités, une lourde masse de bois en forme de tronc de cône était fixée par sa base. Il pivotait sur une pièce de bois passant à travers deux montants parallèles plantés verticalement dans le sol à un pied de distance. Une personne, le pied posé sur l'extrémité éloignée du mortier, l'actionnait en pesant sur lui de tout son poids et en le laissant retomber, alternativement. Le pivot étant placé près de l'opérateur et la masse de bois étant très lourde, elle s'abat avec force sur le mortier et le riz se sépare bien de sa balle, mais une grande partie des graines sont écrasées et le procédé est fort lent.

De l'autre côté de la pièce, s'alignaient de grosses jarres contenant de l'eau fraîche recueillie du toit de la maison pendant les pluies. Tout près, plusieurs jarres plus petites qui contenaient, leur odeur nous le révélait, de la saumure de poisson dont il a déjà été question. Dans un coin pendait un hamac en filet de feuilles d'ananas tressées où reposait un misérable enfant couvert de crasse et de vermine et décharné par la maladie.

On apercevait aussi, sur un autre côté, une série de petits âtres en pierres grossières où le dîner de la famille cuisait dans de petits réci-

pents en terre et, à l'opposé, se trouvait un bat-flanc semblable aux précédents sur lequel on prenait les repas. Les repas comprennent généralement du riz bouilli, garnis de petits plats de volailles et de canard bouillis ou en ragoût, des ignames et des patates frites, bouillies ou en ragoût, une espèce de gelée de riz et quantité de sucreries diverses. On mange avec des baguettes et des piquants de porc-épic. Ces derniers servent à piquer les morceaux de viande qui, avant d'être portés à la bouche, sont trempés dans le condiment favori, la saumure de poisson, contenue dans un bol placé au centre du bat-flanc et commun à tous les convives.

Les seules boissons sont le thé et une espèce d'eau-de-vie de riz. Les pauvres consomment un thé de qualité inférieure, aux larges feuilles, qui vient des environs de Hué et qui s'appelle Châu-Hué. Le meilleur thé est importé de Chine et c'est le thé noir qui est le plus recherché.

La fille de Pasqual, gauche personne de dix-neuf ans, était assise dans un coin et tissait une espèce de soie grossière de couleur jaunâtre mesurant quelque dix-huit pouces de large. Le métier à tisser, bien que de construction grossière, ne diffère pas essentiellement en son principe des nôtres.

Parmi les membres de la famille qui avaient eu la curiosité de venir nous contempler, se trouvait une vieille aux yeux chassieux, ridée et desséchée, dont les mâchoires noires et décharnées et les gencives nues, « *grimaçaient un hideux sourire* ». Des touffes de poils follets ondulaient sur son crâne dont les mouvements saccadés qui, à première vue, auraient pu être pris pour des manifestations de politesse, n'étaient nullement en harmonie avec sa physionomie de sorcière. Cette superstructure reposait sur un piédestal faisant penser aux motifs de rampe qui décorent les escaliers de certaines maisons anciennes bâties suivant un respectable style architectural qui heureusement se fait rare de nos jours. La forme du soubassement, car elle était assise, la forme du soubassement, si on peut employer le mot « forme », ressemblait à une masse de matière qui aurait été soumise à la fusion.

Après que nous eûmes satisfait notre curiosité en examinant tout ce qui s'offrait à la vue dans la maison, nous fûmes reconduits dans la vérandah où on nous offrit du thé et des sucreries. Une silhouette féminine aux amples proportions et au visage souriant y fut notre Hébé. Elle avait quelque seize ans et était la pupille de notre hôte. Son père, absent, était originaire de Macao et sa défunte mère était Cochinchinoise. C'était la plus jolie créature que nous ayons rencontrée dans

le pays. Mais les sentiments dans lesquels nous nous complaisions ne furent pas peu troublés lorsqu'elle s'approcha pour nous servir le thé et le bétel et que nous eûmes « *humé le parfum qu'elle dégageait* ». Elle portait des pantalons en soie noire et une tunique qui lui descendait presque jusqu'aux chevilles. Ses cheveux luisants d'huile de coco étaient relevés avec goût en un chignon sur le sommet de sa tête qu'encerclait un turban en crêpe noir. Son visage et son cou, vierges de parures féminines, étaient cependant ornés de raies bigarrées formées par l'accumulation des matières étrangères avec lesquelles ils s'étaient par hasard trouvés en contact. Ses pieds étaient nus et calleux, et l'index de chacune de ses mains s'ornait d'une griffe opaque de deux pouces de longueur.

Deux ou trois autres femmes, parmi lesquelles se trouvait notre hôtesse, et dont les vêtements et l'aspect ne différaient pas essentiellement des précédents, vinrent rôder autour de nous et nous regarder avec beaucoup de curiosité, ouvrant des bouches qui découvraient de rates crocs noircis par l'arec et le bétel.

Des chiens crasseux et répugnants étaient couchés çà et là. A notre approche, ils avaient poussé des hurlements lugubres et étaient allés précipitamment se retrancher derrière des objets divers, d'où ils ne cessèrent de nous gratifier de glapissements pendant toute la durée de notre visite.

Des cochons, des poules et des canards allaient et venaient dans les dépendances et avaient libre accès dans toutes les pièces de la maison.

Nous avions remarqué que les femmes âgées étaient fort occupées à discuter et que nous étions le sujet de leur conversation. Pasqual nous apprit que c'étaient des marchandes et qu'elles étaient venues dans le but de s'arranger avec nous pour faciliter nos affaires. Elles voulaient savoir quelles marchandises nous voulions acheter, quel prix nous avions l'intention de payer le sucre, etc... etc.... Mais nous ne tenions pas à nous montrer impatients de commencer à traiter des affaires et nous décidâmes de ne pas leur faire connaître nos intentions avant l'arrivée du *Marmion* et avant d'avoir été reçus par les autorités du lieu. Nous prétextâmes que nous étions fatigués et nous retournâmes à bord après une visite qui avait duré deux heures.

Les diverses choses qui se présentèrent à notre vue étaient dans leur nouveauté suffisantes pour tenir notre curiosité en éveil tout le restant de la journée. Des embarcations d'une légèreté aérienne, faites d'un seul tronc d'arbre et manœuvrées la plupart du temps par une

femme seule, allaient et venaient sur le fleuve. Elles étaient gouvernées très adroitement et propulsées d'une façon très originale. Le batelier pousse devant lui, jusqu'à ce qu'elle soit parallèle à l'embarcation, une longue rame très souple attachée par des liens de rotin à un piquet d'environ deux pieds, fixé sur le plat-bord près de l'arrière. Elle est ensuite infléchie habilement et contrebalance les effets qui naissent de ce que la force d'impulsion ne s'exerce que sur un côté de l'embarcation. Elle joue le rôle d'une godille au retour à sa position première, ce qui permet de garder l'élan et la direction. Plusieurs de ces embarcations vinrent nous accoster. Elles étaient chargées d'une grande variété d'excellents fruits tropicaux et de diverses denrées. Parmi les fruits, nous remarquâmes des bananes, des ananas, de oranges de diverses espèces, des citrons, des limons, des goyaves, des jaques, des mangues, des pamplemousses et des grenades. On nous offrit aussi des patates, des ignames et des cannes à sucre. Plusieurs espèces de confiseries constituaient une notable partie de l'assortiment et des paniers remplis de gâteaux de riz minces, gélatineux et d'une blancheur de neige attirèrent notre attention et tentèrent notre palais, mais nous les trouvâmes insipides. Nous achetâmes une grande quantité d'oranges d'une espèce qui nous était inconnue et que nous trouvâmes délicieuses. C'étaient de grosses oranges d'une riche couleur dorée et sans pépins ; elles étaient si juteuses qu'au moindre trou le jus coulait en abondance et nous nous assurâmes qu'une seule orange suffisait à remplir jusqu'au bord un gobelet de petites dimensions. On nous dit que ce fruit venait exclusivement au Cambodge, au Siam et au Donnai (1).

Des embarcations analogues à ces dernières et chargées de gros sacs en sparterie pareils aux sacs en coton des états du Sud des Etats-Unis, flottaient sur le fleuve, et leur propriétaire criait fréquemment Châ-Huê, ce qui ne laissait aucun doute sur leur profession.

Sur des barques de pêche de dimensions diverses, avec des filets suspendus à deux longues perches ouvertes en ciseau et tournant verticalement sur un pivot placé à l'avant, on retirait de dessous les gros bateaux une espèce de petits poissons dont les mœurs sont telles que nous ne pûmes nous décider à en goûter.

Une autre façon de pêcher consiste à suspendre une seine à chacune des extrémités d'un gros tronc d'arbre de cinquante pieds de long qui,

(1) Mais Dampier mentionne que ce même fruit est produit aussi au Tonkin.

partant de la rive horizontalement, s'élève à un pied au-dessus du niveau des hautes eaux et est fixé perpendiculairement au courant sur des pieux enfoncés dans le fleuve. On prend ainsi surtout des poissons-mangues du Bengale qui sont si recherchés ; ils sont très gros et délicieux.

Plusieurs embarcations à neuf rameurs qui se rendaient à Saïgon, nous dépassèrent à une vitesse étonnante ; à leurs chapeaux coniques uniformes, en feuilles de palmier, et à leur façon de ramer, nous reconnûmes des pêcheurs du Cap Saint-Jacques et des environs, qui approvisionnent le marché de poisson. Ils ne rament pas en cadence, comme disent nos marins. Ils poussent leurs rames l'une après l'autre en commençant par le rameur d'arrière et en finissant par le rameur de l'avant, pour recommencer par l'arrière. L'embarcation est ainsi animée d'un mouvement ininterrompu et on atteint de grandes vitesses puisqu'il suffit parfois d'une marée pour aller de la mer à Saïgon.

D'autres embarcations chargées d'énormes jarres contenant une espèce de dammar ou brai, du goudron et autres résines, de l'esprit-de-bois et de la peinture, circulaient entre les gros bateaux pour leur en fournir si besoin était ; une jarre de brai chaud était constamment sur le feu au milieu de l'embarcation, prête à être immédiatement employée. Les gens qui vendent ces matières combustibles n'ont pas le droit de résider sur la rive et ils habitent sur des radeaux de bambou amarrés à de solides pieux plantés en terre et retenus par des ancrs en bois qui sont fixées à l'extrémité de câbles en rotin et s'accrochent au lit du fleuve.

Beaucoup de grosses embarcations avaient, sur une saillie à l'arrière, des pots à fleurs où poussaient du riz et une variété de lis. Nous ne pûmes établir l'origine et la cause de cette coutume, mais nous apprîmes, en gros, qu'elle provenait de quelque conception religieuse ou de quelque superstition.

Nous aperçûmes encore d'immenses radeaux de bois de construction et de bambou, et toujours de nouvelles barques arrivant à la métropole de tous les coins du pays. Les vieux cris de « Mot quan » saluèrent à ce moment-là nos oreilles et nous nous aperçûmes qu'ils portaient d'une galère de mandarin remontant le fleuve. Nous apprîmes alors ce que signifiaient ces cris monotones qui avaient déjà nous l'avons dit, attiré notre attention ; ils étaient un reproche moqueur à l'égard du Gouvernement qui allouait une maigre solde d'un quan par mois aux rameurs-soldats dont les cris arrivaient jusqu'à nous. La présence d'un mandarin de haut rang ne les retenait nullement et

plusieurs fois, dans la suite, nous fûmes témoins de semblables manifestations que les supérieurs non seulement toléraient, mais encore paraissaient encourager.

Les canots appartenant à des bateaux de grandes dimensions étaient extrêmement curieux. Ils avaient la forme de sphéroïdes aux pôles aplatis et ils étaient faits en osier tressé recouvert du gul-gul (1).

Les embarcations à fruits et les autres, manœuvrées par plusieurs femmes, étaient le théâtre d'un singulier amusement qui met en lumière la malpropreté à laquelle les indigènes s'abandonnent. Il s'agissait ni plus ni moins que de faire la chasse à la vermine qui grouillait dans leurs cheveux *pour s'en régaler* (2). La chasse était bonne et le jeu semblait fort à leur goût. Nous nous aperçûmes dans la suite que ce délassement n'était pas le monopole des basses classes, et que des dames de haut rang s'y livraient aussi. *Ab unâ disce omnes*.

Le commerce maritime de la Cochinchine étant conditionné par les moussons comme dans beaucoup d'autres pays de l'Asie, les bateaux, après avoir fait un voyage d'un port à un autre, sont, en attendant le retour des vents favorables, immobilisés de diverses façons. Ceux dont les bois sont recouverts de sparterie sont construits de telle sorte qu'ils sont démontables et que les pièces détachées peuvent être mises sous couvert. Ceux qui sont d'une construction plus solide et compliquée sont, soit poussés dans des docks creusés sur la rive comme au Bengale soit hissés sur le bord du fleuve, au moyen de poulies et de rondins, accorés sur la quille et recouverts de nattes. Nous fûmes plusieurs fois témoins de ces opérations qui étaient faites avec beaucoup de dextérité et d'intelligence technique. Quelques-uns de ces bateaux pesaient huit tonnes.

De même qu'en Chine, bien qu'en moins grande proportion, une partie de la population vit sur l'eau. Les familles habitent une embarcation qui est leur seul moyen d'existence, car ils s'en servent pour pêcher, pour faire du commerce de fruits ou de menus objets, pour transporter des passagers ou pour se mettre à la disposition des bateaux étrangers, chinois ou autres.

Pour diverses raisons, les étrangers préfèrent ces embarcations aux leurs. Les gens connaissent intimement le fleuve. Ils parlent plus ou moins le portugais d'Orient et servent d'interprètes à ceux qui ne

(1) Mélange d'huile, de poix et de chaux.

(2) For a *bonne bouche*.

parlent pas l'annamite (car dans tous les bateaux américains ou européens qui commercent en Orient, se trouve très souvent quelqu'un qui comprend et parle quelques mots de portugais). Leur origine et leurs habitudes leur permettent de résister aux effets destructeurs du soleil tropical et des miasmes nocturnes. Pour ne rien dire de l'usure du matériel qu'on s'épargne ainsi, et enfin et surtout de l'extrême bon marché de leurs conditions. Pour quinze quans par mois, nous en louâmes une avec un rouf protégeant les passagers contre le soleil et le mauvais temps. Elle était manœuvrée par trois femmes, la mère et ses deux filles. Elles ne servaient pas seulement à assurer le service entre le bateau et la rive, mais on avait constamment recours à leurs services dans toutes les obligations qu'on était obligé de remplir dans le port.

Nous envoyâmes un message au Vice-Roi ou Gouverneur par intérim - le Vice-Roi était allé faire une visite au Roi - lui annonçant l'arrivée du *Franklin* à Saigon et notre intention d'aller lui demander audience dès que le *Marmion* nous aurait rejoints. Il nous répondit en nous souhaitant la bienvenue, en nous assurant de sa protection, en faisant des offres de service et en invitant les commandants et officiers des deux bateaux à venir lui faire visite dès que nous le jugerions bon. Tout ceci s'accompagnait de demandes et de renseignements concernant le cérémonial et les présents, mais nous préférâmes les éluder pour l'instant.

Il faisait très lourd et il tombait de fréquentes ondées. Dans l'après-midi, le thermomètre se stabilisa à 85 et dans la nuit à 80 degrés Fahrenheit.

Pasqual nous envoya une invitation pressante pour aller loger chez lui ; Monsieur BESSEL et moi, nous fîmes porter nos matelas chez lui, mais les odeurs fétides et la vermine se joignant à l'anxiété que nous éprouvions au sujet de l'arrivée du *Marmion*, nous empêchèrent de dormir. La marée du matin vint apaiser nos inquiétudes, car elle amenait le bateau qui vint s'amarrer juste en face de nous. Il avait été pris par le mauvais temps dont il a déjà été question, mais il en était sorti indemne, non sans avoir été en grand danger. Il avait dérivé un certain temps sur le grand fleuve avec ses deux ancres à l'avant et la violence du vent l'avait empêché de ferler ses voiles pendant la durée de la tempête.

Le capitaine et le subrécargue du *Marmion* vinrent immédiatement nous rejoindre à terre et nous fûmes bientôt entourés par une bande de vieilles femmes qui voulaient servir d'intermédiaires dans nos achats

et nous aider à constituer une cargaison. Nous connaissions déjà trop la ruse de ces gens pour ne pas être sur nos gardes et nous ne manifestâmes aucun désir ou presque de faire du commerce, étant décidés à ne prendre aucune mesure avant d'avoir rendu visite aux autorités de la ville, ce que nous nous disposâmes à faire sans tarder.

Notre premier souci fut de fixer le cérémonial de la présentation, car on nous avait assuré que des révérences dégradantes seraient exigées de nous. En conséquence, nous envoyâmes au Gouverneur des interprètes pour l'informer que nous étions prêts à aller lui rendre nos devoirs, en lui donnant les mêmes marques de respect et en observant la même étiquette que chez nous en semblable occasion. On nous répondit bientôt que, malgré les usages exigeant de tous les ambassadeurs et de tous les gens qui visitaient le pays, des prosternations et des génuflexions profondes et avilissantes à l'excès, le Gouverneur, considérant que nous étions des étrangers et que nous ignorions les principes de l'étiquette, nous dispensait de ces formalités et n'exigerait de nous que trois révérences dont les interprètes nous firent la démonstration. Ils nous firent en même temps remarquer que les Portugais, les Chinois et les Siamois, et autres étrangers, n'avaient jamais protesté contre l'observation méticuleuse des formalités exigées et que l'on nous marquait par conséquent beaucoup de condescendance. Comme nous n'avions rien à objecter à cette proposition qui n'était qu'une double répétition de la révérence que nous avions l'intention de faire, nous acceptâmes avec empressement.

La présence des linguistes et des marchandes qui nous avaient suivis à bord nous incommodait beaucoup dans le choix des présents. Nous les fîmes remonter sur le pont et nous mîmes une sentinelle à l'entrée de la cabine pour nous débarrasser de leurs importunités et avoir la paix. Nous décidâmes d'offrir au Vice-Roi intérimaire, quatre lampes à globe, quatre jolies carafes en verre taillé, quelques verres à vin et gobelets, des parfums, des cordiaux, du vin, quelques bouteilles de rhum et une belle boîte décorée pour y mettre le bétel, les noix d'arec et la chaux.





CHAPITRE XIV

DESCENTE À SAIGON ET TRAVERSÉE DE LA VILLE — PALAIS ROYAL — CITADELLE — AUDIENCE DU GOUVERNEUR PAR INTÉRIM — LA CITADELLE — DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DE SAIGON ET SES ENVIRONS — ÉLÉPHANTS — CONTENU DES ÉCHOPPES — FRUITS — MŒURS GROSSIÈRES DES INDIGÈNES.

Le 9 Octobre, à 9 h. du matin, nous prîmes place dans nos barques pour nous rendre à terre. Il nous fallut passer à travers une flottille de plusieurs centaines d'embarcations indigènes, amarrées face à la cité. Une odeur de saumure et d'autres mixtures dérivées ne cessa un seul instant de chatouiller nos narines. Nos yeux s'amusaient à contempler la foule des indigènes massés dans les embarcations ou se pressant sur les bords du fleuve pour voir les ong-olan ou olan-bentai (étrangers de l'Ouest ou étrangers blancs), pendant que nos oreilles étaient désagréablement impressionnées par les incessantes vociférations admiratives que notre aspect faisait éclater.

Il y avait les commandants des deux bateaux, deux jeunes gens : Messieurs PUTNAM et BESSEL, un marin du *Marmion* qui parlait bien le portugais, le vieux Joachim, le pilote portugais, un commissaire de la marine et quatre autres mandarins, avec, en tête, les trois linguistes du Gouvernement portant les présents.

Nous débarquâmes dans une espèce de grand bazar ou marché, bien approvisionné de fruits et de denrées, vendus par des femmes installées çà et là sans aucun ordre, au centre du petit cercle de leurs marchandises qu'une espèce d'écran en sparterie soutenu par des morceaux de bambou, protégeait parfois contre les rayons d'un soleil brûlant. Nous nous engageâmes dans une rue large et régulièrement tracée, bordée de maisons de formes diverses dont certaines, à peu

près convenables, étaient et bois avec un toit en tuiles. D'autres étaient fort humbles. Aucune d'elle n'avait plus d'un étage. Quelques-unes avaient une cour fermée sur le devant, mais la plupart donnaient directement sur la rue.

Nous avançons avec peine le long de la rue jonchée de toute espèce d'immondices, sous un soleil brûlant, cernés par les milliers de chiens galeux dont les aboiements nous hébétaient tout autant que les vociférations d'une énorme foule d'indigènes étonnés dont nous étions obligés de réprimer à coups de canne l'indiscrete curiosité avec laquelle ils touchaient et maniaient nos vêtements, tâtaient nos visages et nos mains. Des chiens nous attaquaient que nous repoussions avec nos cannes-épées, ce qui n'impressionnait nullement les survivants, et des odeurs indéfinissables ne cessaient de nous assaillir. Tels furent quelques-uns des plaisirs qui nous accueillirent lors de notre première visite à la cité. A l'extrémité de la rue, cependant, le spectacle qui s'offrait à nos yeux devint plus agréable. Nous arrivâmes à un chemin couvert de un quart de mille environ qui serpentait entre deux murs de briques et gravissait une pente douce et recouverte de verdure. La *canaille* (1) indigène, bipède et quadrupède, nous laissa alors à nous-mêmes et nous atteignîmes bientôt un beau pont en pierre et en terre jeté sur un fossé large et profond, et conduisant à l'entrée Sud-Est de la citadelle, ou, pour parler plus proprement, de la cité militaire, car ses murs de 20 pieds de hauteur et formidablement épais, circonscrivent un terre-plein quadrilatéral de près de trois quarts de mille de côté. C'est là que résident le Vice-Roi et les dignitaires militaires. Il y a des casernements confortables suffisants pour abriter cinquante mille hommes. La palais royal s'élève au centre d'une magnifique pelouse, dans un terrain de huit acres entouré d'une haute palissade. C'est une construction rectangulaire de cent pieds de long sur soixante de large environ, construite principalement en briques, avec des vérandahs fermées par des stores en sparterie. Elle s'élève sur des fondations en briques de six pieds de hauteur et on y accède par un lourd escalier en bois.

De chaque côté, à cent pieds environ de la façade, s'élève une tour de guet carrée d'une trentaine de pieds de hauteur, contenant une grosse cloche. Derrière, à quelque cent cinquante pieds du palais, se dresse une autre construction à peu près aussi grande qui com-

(1) En français dans le texte.

prend les appartements des femmes et diverses dépendances. Les toits sont en tuiles vernies et ornés de dragons et d'autres monstres, comme en Chine. Ces bâtiments sont réservés au Roi et à la famille royale qui n'ont pas visité Saïgon depuis les guerres civiles. Depuis cette époque, ils sont donc restés inhabités. C'est pourtant là que sont déposés les archives et le sceau royal, et toutes les affaires qui exigent l'apposition du sceau y sont traitées. Les mandarins qui nous accompagnaient, prêchant d'exemple, nous invitèrent à baisser nos parasols, en manière de salut à l'habitation vide du Fils du Ciel.

Nous arrivâmes bientôt devant le palais du Gouverneur et on nous fit entrer dans une maison de garde située en face où il nous fallut attendre que notre arrivée fût annoncée par le mandarin et le linguiste chargés de cette mission. Nous ne tardâmes pas à être informés que le grand personnage était prêt à nous recevoir. Nous pénétrâmes dans l'enceinte par une entrée pratiquée dans la haute palissade entourant la résidence du Gouverneur, devant laquelle se trouvait une petite construction rectangulaire, parallèle à l'entrée et ne servant probablement que d'écran. Nous nous trouvâmes ensuite dans une vaste cour, et juste en face de nous, à cent cinquante pieds de l'entrée, se trouvait la maison du Gouverneur, grande construction quadrilatérale, de quatre-vingts pieds carrés, avec un toit en tuiles. Du rebord, partait en pente douce un auvent en tuiles de soixante pieds de long, soutenu par des colonnes en bois de rose magnifiquement polies. Les côtés de l'espace couvert étaient tendus de stores en bambou. Au centre, perpendiculairement au bâtiment, se trouvaient deux rangées parallèles de trois estrades surélevées d'un pied au-dessus du sol en terre dure et lisse. Elles mesuraient environ quarante-cinq pieds de long et quatre pieds de large, et étaient faites de deux planches de cinq pouces d'épaisseur soigneusement assemblées et d'un très beau poli. Entre ces deux rangées, au fond, se trouvait une autre estrade surélevée de trois pieds et formée d'une seule planche de dix pieds de long, six pieds de large et dix pouces environ d'épaisseur, dont la couleur et le grain faisaient penser à du buis. Elle était si usée par le frottement qu'elle réfléchissait les objets environnants avec la fidélité d'un miroir. Sur cette dernière plate-forme, jambes croisées à la manière orientale et caressant sa barbe blanche et clairsemée, était assis le Gouverneur par intérim. C'était un maigre vieillard, ridé et de manières circonspectes, dont le visage, bien que détendu un sourire incertain, ne reflétait guère de loyauté ni de franchise. Sur les autres estrades,

plus ou moins éloignés, suivant leur grade, de l'auguste représentant du souverain, se trouvaient assis de mandarins et des dignitaires de tous rangs. Des files de soldats portant des épées à deux mains et des boucliers en peau de buffle durcie, soigneusement polis et garnis de clous de fer, étaient rangées dans différentes parties du hall. Nous avancâmes droit devant nous. Arrivés entre les estrades, nous « *ôtâmes nos bonnets* » et fîmes trois révérences respectueuses à la manière européenne, à quoi le Gouverneur répondit par une inclination lente et profonde de la tête. Il invita ensuite les linguistes à nous conduire à un canapé en bambou placé à sa droite à notre intention expresse, nous dirent-ils. Il y avait aussi une rangée de chaises de fabrication probablement chinoise. Le Gouverneur nous fit signe de la main et obéissant à son désir, nous nous assîmes. Les linguistes se rendirent ensuite au pied du trône, s'agenouillèrent et élevèrent au-dessus de leur tête nos cadeaux qui furent présentés au Gouverneur par plusieurs membres de la suite. Il les examina avec un plaisir visible, nous exprima sa satisfaction et nous souhaita gracieusement la bienvenue, nous posant maintes questions sur notre santé, sur la longueur de notre voyage, la distance qui sépare notre pays du pays d'Annam, l'objet de notre visite, etc... Après que nous eûmes satisfait sa curiosité, il nous promit de nous accorder toutes facilités pour arriver à notre but. On nous apporta des sucreries, des noix d'arec et du bétel, mais nous essayâmes vainement d'aborder la question des « sagouètes » (1), des droits de port et d'ancrage. Toutes nos tentatives furent habilement éludées pour le moment. Mais le Gouverneur nous promit de nous accorder satisfaction à la prochaine audience. Nous prîmes congé de lui et comme il était encore de bonne heure, poussés par la curiosité, nous allâmes nous promener dans la cité.

En nous rendant à la grande entrée Sud par laquelle nous étions arrivés, nous passâmes devant un grand bungalow (2), sous lequel s'alignaient quelque deux cent cinquante canons de calibres et de styles divers, en cuivre pour la plupart et de fabrication européenne. Ils étaient généralement montés sur des affûts en bois plus ou moins pourris. Parmi eux, se trouvaient environ quinze pièces d'artillerie

(1) Présents.

(2) Construction légère sur pilotis, généralement en bambou avec un toit de chaume.

de campagne en assez bon état, marquées de trois fleurs de lis. Une inscription indiquait qu'ils avaient été fondus sous le règne de Louis XIV. Tout près se trouvait une batterie de faux canons en bois destinés à l'entraînement des hommes. Au poste principal, près de l'entrée, nous vîmes plusieurs soldats subissant le châtiment de la cangue. C'est alors qu'on nous apprit que les cangues pour militaires étaient en bambou tandis que les autres étaient en une variété de bois noir et lourd. Au Nord de l'entrée orientale, nous aperçûmes une hampe de drapeau où les couleurs annamites sont hissées le premier jour de la nouvelle lune et pour d'autres occasions importantes.

Les portes, au nombre de quatre, sont très solides et cloutées de fer à la manière européenne, et les ponts qui enjambent la douve sont décorés de bas-reliefs en maçonnerie, d'inspiration militaire ou religieuse. Au-dessus des entrées s'élèvent des constructions carrées au toit en tuiles qu'encadrent, à l'intérieur des murs, deux escaliers menant sur les remparts.

A l'Ouest de l'étendue comprise entre les murs, on aperçoit un cimetière où des mandarins ont des mausolées de style chinois, d'une splendeur barbare. Certains portent des inscriptions et des effigies en pierre très passablement sculptées.

Au Nord-Est, il y a six immenses constructions, entourées de palissades et séparées les unes des autres. Elles mesurent environ cent vingt pieds de long et quatre-vingts pieds de large. Les toits, formés de poutres très fortes recouvertes de tuiles vernies, sont soutenus par des colonnes en briques, reliées par des boiseries massives. Les murs mesurent quelque dix-huit pieds de hauteur. Ils servent d'entrepôt naval et militaire, pour les provisions, les armes, etc...

De petits groupes de paillotes à soldats s'éparpillaient pittoresquement au milieu du feuillage de diverses plantes tropicales, parmi lesquelles nous remarquâmes des touffes de ricin.

Beaucoup d'allées charmantes partaient dans des directions diverses, bordées de palmiers (1), arbre magnifique qui ressemble au poirier et qui en Octobre et en Novembre se couvre d'une quantité de fleurs blanches dont le parfum se répand au loin. Les indigènes

(1) Nous n'avons pu retrouver de mot dans aucun des dictionnaires anglais ou américains que nous avons consultés : Peut-être : Plumiera, Frangipanier.

extraient de ces fleurs une huile qui est considérée comme une panacée pour toute espèce de blessure.

Sur la pente extérieure que remonte le passage couvert, nous aperçûmes plusieurs éléphants qui mangeaient des feuilles, sous la surveillance de leurs cornacs juchés sur leur cou. Quelques-uns étaient énormes, beaucoup plus gros certes que ceux que j'ai jamais vus aux Indes. Les cornacs, ou plutôt les compagnons de ces formidables animaux, sont munis d'un petit tube en bois bouché aux deux extrémités et percé en son milieu d'un trou rond. Ils en tirent le même son qu'en soufflant dans la bonde d'un tonneau et cela sert à avertir de leur approche ; ils prennent rarement la peine d'éviter les petits obstacles qui se trouvent devant eux. Il était amusant de voir les vieilles marchandes ramasser vivement leurs affaires et tout en ronchonnant se retirer à respectueuse distance chaque fois que les animaux allaient boire au fleuve ou en revenaient. Quand ils nous croisaient, ils ralentissaient le pas et contemplaient avec, semblait-il beaucoup d'intérêt, le spectacle nouveau que leur offraient nos visages blancs et notre costume européen. Au début, nous n'étions pas sans appréhension, à voir le regard intense et l'attention marquée de ces énormes bêtes. Les Annamites eux-mêmes semblèrent craindre quelque accident fâcheux pour nous, car ils nous invitèrent à revêtir le costume du pays. Nous suivîmes ce conseil à plusieurs reprises, ce qui leur fit chaque fois grand plaisir, car ils tenaient cela pour un compliment. Nous tirâmes d'ailleurs d'autres avantages, car nous revêtîmes des costumes de mandarin civil de deuxième ordre, ce qui nous valut beaucoup de marques de respect de la part de la populace. Le costume que je portais moi-même se trouve à l'heure actuelle au Musée de l'East-India Marine Society, à Salem.

Nous trouvâmes plusieurs marchés en plein air, bien approvisionnés de porc frais, de volailles, de poisson frais et de poisson salé et d'une grande variété de fruits tropicaux. On y vendait aussi des légumes dont certains, jusqu'alors, ne nous avaient pas paru comestibles. Les Annamites comme les Français mangent beaucoup de légumes et d'herbes que nous dédaignons en général.

Notre attention fut attirée par les vociférations d'une vieille femme qui remplissait le marché de ses plaintes. Un soldat, debout près d'elle et chargé de fruits, de légumes et de volailles, l'écoutait avec la plus grande indifférence. Elle se tut finalement, épuisée, et le soldat, riant de tout cœur, quitta son étalage et se rendit à un autre où il se mit à choisir ce qui lui plaisait pour l'ajouter à ce qu'il

avait déjà. Nous remarquâmes que, le long du chemin qu'il suivait, les femmes s'affairaient à cacher leurs meilleures marchandises. Nous apprîmes que le pillard était pleinement autorisé par son maître, mandarin de haut rang, à faire des provisions en son nom, à se faire donner ce qu'il voudrait sans rien payer. Nous apprîmes plus tard que c'était là une coutume générale qui n'était d'ailleurs pas appliquée impartialement car nous eûmes plusieurs fois l'occasion de remarquer que de pauvres vieilles en étaient victimes, tandis que les jeunes filles étaient épargnées et gratifiées au passage d'un sourire ou d'un salut.

Comme preuve de l'abondance qui règne dans les marchés, et de l'extrême bon marché de la vie à Saigon, je vais donner les prix de quelques articles : porc, 3 cents (1) la livre ; bœuf, 4 cents ; volailles, 50 cents la douzaine ; canards, 10 cents pièce ; œufs, 50 le cent ; pigeons, 30 cents la douzaine ; coquillages et poissons en quantité suffisante pour l'équipage du navire, 50 cents ; un beau daim, un dollar et quart ; cent gros ignames, 30 cents ; riz, un dollar le picul de 150 livres anglaises ; patates, 45 cents le picul ; oranges, de 30 cents à 1 dollar le cent ; bananes, 2 cents la main ; pamplemousses, 50 cents le cent ; noix de coco, 1 dollar le cent ; citrons, 50 cents le cent. Puisque je parle de fruits, je vais essayer de décrire ceux qui, à notre avis, sont meilleurs que dans tous les autres pays des Indes Orientales.

Le jaque pousse sur le tronc d'un arbre assez gros auquel il est suspendu par une queue mince qui paraît disproportionnée avec le fruit dont le poids atteint souvent de dix à quinze livres. Quand il est mûr, il est d'une couleur vert jaunâtre. Son enveloppe ressemble au péricarpe du stramonium. Les indigènes l'aiment beaucoup à l'état naturel ; ils le font d'autre part entrer dans la composition de certains de leurs mets. Mais nous lui trouvâmes une odeur forte et assez fétide et une saveur sucrée à donner la nausée. Il contient de nombreuses amandes que l'on mange grillées et que l'on tient pour nourrissantes.

(1) A cette époque circulaient aux Etats-Unis des pièces d'argent et une seule pièce d'or, assez rare d'ailleurs, de 5 dollars. Cette pièce d'or pesait 124 Grains Troy, soit 8 grammes 359, et était au titre de 900/1000. Elle renfermait donc un poids d'or fin de 7 grammes 523. Or, depuis le 25 Juin 1928, la nouvelle valeur du franc étant définie : 65 milligrammes 1/2 d'or au titre de 900/1000, il en résulte qu'un kilogramme d'or fin vaut Frs 16.963.528. D'où 7 grammes 523 valent Frs 127,61, et un dollar (100 cents) Frs 25,52 de notre monnaie actuelle.

La mangue est délicieuse et rafraîchissante à l'extrême : elle est d'un ovale allongé et plus grosse qu'un œuf de dinde, elle a quelque ressemblance avec le haricot commun. Son enveloppe très fine est d'une riche couleur jaune à la maturité. Au centre se trouve un gros noyau dont la forme correspond à celle du fruit. Encore verte, elle constitue un excellent condiment.

La papaye est très estimée de certaines gens. Elle ressemble à une poire mais elle est beaucoup plus grosse, Le péricarpe est fin, la pulpe jaune et, comme le melon musqué, elle renferme des quantités de petites graines noires et âcres.

La grenade, célébrée dans les Ecritures Saintes, doit avoir, à mon avis, beaucoup dégénéré, à moins que le fruit auquel nous donnons ce nom ne soit pas le même que celui des Anciens. Il se compose d'un grand nombre de graines qu'enveloppe un liquide acidulé de couleur rose contenu dans une pellicule très fine. Elles sont disposées en grappes séparées par de minces membranes jaunes d'un goût très âcre. Le tout est renfermé dans une dure peau brune et est à peu près gros comme une pomme rânette d'Amérique. Les populations des Indes Orientales utilisent ses qualités astringentes contre la dysenterie.

La pomme-cannelle est un fruit délicieux produit par un arbre un peu plus petit que le pêcher. Elle est un peu plus grosse qu'une pomme ordinaire et recouverte d'une peau vert clair qui ressemble à du verre à facettes. La pulpe à la consistance et à peu près la couleur du flan (1). Elle renferme un certain nombre de graines noires qui ressemblent à celles du melon d'eau. Quand le fruit est mûr, une légère pression de la main suffit à le faire éclater. Les Cochinchinois ont un moyen à eux de hâter sa maturité, ce qui lui donne plus de saveur.

Il existe encore en abondance d'autres fruits magnifiques : des goyaves, des ananas, plusieurs espèces de bananes dont les plus grosses entrent dans des préparations culinaires, des avocatiers, des limons, des citrons, plusieurs variétés d'oranges, des tamarins, des noix de coco, des melons d'eau, des pamplemousses, etc... etc...

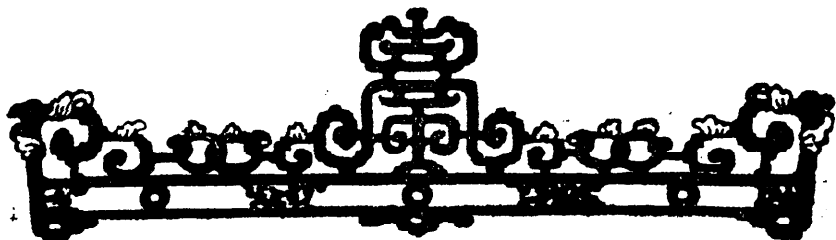
Exception faite des denrées comestibles, les marchés étaient bien pauvrement achalandés : quelques bagatelles de fabrication chinoise, quelques tissus en soie grossière, plusieurs qualités de thé, des jouets

(1) D'où son nom : custard-apple (pomme-flan).

mal dégrossis, tels furent quelques-uns des rares objets qui s'offrirent à nos yeux.

Pendant toute cette promenade, nous fûmes harcelés par des centaines de chiens hurlants qui faisaient un vacarme insupportable. Dans les marchés, nous étions cernés par des mendiants. La plupart étaient de misérables créatures repoussantes. Certains étaient défigurés par la lèpre. D'autres avaient les orteils, les pieds et même les jambes rongés jusqu'à disparition totale par les vers ou par la maladie. Et ce n'est pas tout : malgré les efforts et les réprimandes des dignitaires qui nous accompagnaient et malgré l'usage fréquent que nous faisions de nos cannes, la populace s'ameutait autour de nous, nous suffoquait presque de l'odeur fétide des corps, touchait toutes les parties de nos vêtements avec des pattes sales et glapissait comme une horde de babouins. Des individus tentèrent même de nous enlever nos chapeaux et de fourrer leurs mains dans nos poitrines. Nous fûmes heureux de pouvoir enfin trouver un asile dans nos canots et de revenir à bord. Nous étions pareils à des ramoneurs tant nous avions subi de rudes assauts.





CHAPITRE XV

POPULATION DE SAIGON— STYLE DES CONSTRUCTIONS —
MISSIONNAIRES — CHRÉTIENS — CIMETIÈRE — ARSENAL
MARITIME — PIÈCES DE BOIS GIGANTESQUES — GALÈRES DE
GUERRE — FONDERIES — DESCRIPTIONS TOPOGRAPHIQUES —
CÉRÉMONIE DU JAUGEAGE DES BATEAUX — INTEMPÉRANCE
DES INDIGÈNES — EXACTIONS — LETTRE A L'AMIRAL ROYAL —
PRÉSENTS AU ROI — SES TENDANCES DESPOTIQUES ET
HOSTILES AU COMMERCE

Saïgon compte 180.000 habitants, dont environ 10.000 Chinois, suivant les statistiques authentiques et officielles que je tiens du Père Joseph, dont j'aurai l'occasion de reparler, et du Gouverneur militaire ou Vice-Roi qui revint, un peu après notre arrivée, d'une visite à la cité royale de Hué.

Elle est située au confluent de deux bras du Donnai dont elle couvre quelque six milles de la rive Nord. La population est dense près du fleuve, mais de plus en plus clairsemée à mesure qu'on s'en éloigne. Les habitations, généralement en bois, ont un toit en feuilles de palmier ou en chaume de riz. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée. Quelques-unes sont en briques et leur toit est en tuiles. Celles des classes supérieures ont des soupentes de 10 pieds de long, qui s'étendent d'un bout à l'autre des constructions et possèdent de chaque côté des grillages en bois destinés à l'aération. On y accède par des échelles. Ces dernières habitations sont entourées d'une cour et ont une porte sur la rue. Mais celles des pauvres gens sont situées sur la rue même et leur apparence est généralement misérable. Le voyageur cherche en vain les fenêtres vitrées, si indispensables au confort de l'Européen. Il faut ouvrir les grossiers volets de bois pour avoir de la lumière et quand le mauvais temps oblige les habitants à les fermer, ces pitoyables demeures sont extrêmement tristes. La misère et la saleté y règnent en maîtresses absolues.

Les rues sont régulièrement tracées et à angles droits pour la plupart. Quelques-unes sont vraiment larges.

A l'Ouest de la ville se trouvent deux pagodes chinoises, mais les Annamites ont un grand nombre de temples dans divers quartiers. Au centre, s'élève une église catholique, avec deux missionnaires italiens qui ont plusieurs disciples et de nombreux fidèles. Il y a soixante-dix mille chrétiens en Cochinchine. Le Donnai en compte 16.000 (1). Ils sont tous catholiques. Les pagodes annamites n'ont pas de tour. Les cloches - il y en a généralement de deux à quatre de grandeurs diverses - , sont suspendues à des carcasses en bois situées à l'entrée. On ne les fait pas osciller, on les fait résonner à la main. Leur forme diffère des cloches européennes, car elles ressemblent plutôt à des troncs de cône.

Juste au milieu de la ville, près du fleuve, se trouve une série de belles constructions. Ce sont les entrepôts du riz, monopole royal, dont l'exportation est interdite sous peine de décapitation. Chaque vaisseau quittant le pays a le droit d'en emporter une certaine quantité proportionnelle au nombre des hommes à bord et à la longueur prévue de son voyage. Une grosse jonque siamoise était échouée dans une rivière du côté de Banga. Le capitaine et les officiers avaient été exécutés et les hommes jetés en prison peu avant notre arrivée, pour avoir violé l'édit.

Au Nord de la ville, sur une surface d'environ trois cinquièmes de mille carré, s'étend une immense nécropole, remplie de tombeaux de style chinois, en forme de fer à cheval. Elle est entourée de palmiers dont sont aussi plantées beaucoup de rues des faubourgs qui ressemblent, si la comparaison n'est pas trop osée, aux boulevards de Paris.

Au Nord-Est, sur les bords d'une profonde rivière (1), se trouve le chantier de constructions navales et l'Arsenal maritime où, au temps de la rébellion, on a construit de grosses jonques de guerre et, sous la direction d'officiers français, deux frégates à l'européenne.

Cette installation fait plus honneur aux Annamites que quoi que ce soit dans leur pays. Elle peut rivaliser avec les meilleures d'Europe. Quand nous arrivâmes, il n'en sortait aucun gros bateau ; aucun n'était en construction, mais il y avait d'amples matériaux, de qualité

(1) Suivant le Vice-Roi et les missionnaires (Note de l'auteur).

(1) Arroyo de l'Avalanche. Cf. croquis, n° 14.

excellente, pour construire plusieurs frégates. Les bois de construction et les bordages étaient les plus beaux que j'eusse jamais vus. Je mesurai un bordage qui avait 109 pieds de long et plus de quatre pouces d'épaisseur. Sa largeur était de deux pieds d'une extrémité à l'autre. Il avait été scié dans un teck. Je ne crois pas que l'on rencontre au monde de si gigantesques ancêtres des forêts. J'ai vu dans le pays un arbre sans nœuds d'où l'on pourrait tirer le grand mât d'un vaisseau de ligne, et on m'assura que ce n'était pas là chose rare.

Environ cent cinquante galères fort bien construites étaient échouées sous des appentis ; elles mesuraient de quarante à cent pieds de longueur et quelques-unes portaient seize canons à boulets de trois livres. D'autres portaient de quatre à six canons à boulets de quatre à douze livres, tous en cuivre et fort beaux. Il y avait en outre quarante galères à flot se préparant pour une incursion que le Vice-Roi devait faire dans le haut-fleuve, dès son retour de Hué. La plupart étaient décorées de sculptures, de dorures, de « flammes et de banderolles aux couleurs vives », et le spectacle en était très agréablement animé.

Les Annamites sont certainement de très habiles architectes navals et leur travail est d'un beau fini. Je fus si favorablement impressionné par cette branche de leur économie politique que je fis plusieurs visites à l'Arsenal.

Le fer employé dans le Sud est en général apporté du Siam en gueuses et il est très malléable et ductile. Une espèce plus cassante est produite au Nord dans le pays limitrophe du Tonkin, où il est plus communément employé qu'ici. Il y avait autrefois à Saigon une fonderie de canons dirigée par l'Évêque d'Adran. Les ruines d'une deuxième sont encore debout dans la ville de Donnai. A Hué, il y en a une qui fonctionne encore et coule des canons en bronze de tous les calibres. Le cuivre provient des pays confinant au Tonkin et le lapis calaminaris est très commun.

La cité de Saigon ne comprenait autrefois que l'extrémité occidentale (1) de la ville actuelle. On l'appelle maintenant le vieux Saigon. Elle porte de plus grandes marques d'ancienneté et l'architecture y est d'un style plus élevé. Certaines rues sont dallées et ses

(1) Sur les bords de l'Arroyo Chinois. Cf. chap. 17 (début). John White élut domicile dans le vieux Saigon.

quais de **pierre** et de brique s'étendent sur près d'un mille le long du fleuve. La citadelle, l'arsenal de la marine et quelques huttes d'artificiers occupaient seuls la partie orientale ; mais depuis **la fin des** guerres civiles, la population a déferlé vers **l'Est** et s'est étendue sur la rive opposée des cours d'eau sur lesquels la ville est **cons-**truite, englobant la citadelle et l'arsenal de la marine.

De l'Ouest de la ville part un canal récemment creusé ; il venait d'être terminé quand nous arrivâmes. Il mesure vingt-trois milles anglais et ouvre des relations fluviales avec un bras du fleuve du Cambodge, ce qui permet de communiquer librement par eau avec le Cambodge que les indigènes appellent Cao-Maigne. Ce canal a douze pieds de profondeur dans toute sa longueur et quelque **quatre-**vingts pieds de large. Il a été **creusé** à travers des forêts et des marais immenses dans l'espace de six semaines. Vingt-six mille ouvriers ont participé nuit et jour, par équipes, à cette étonnante entreprise, et sept mille y sont morts de fatigue ou de maladie. Les rives de ce canal sont déjà plantées de palmaria, l'arbre favori des Annamites ⁽¹⁾.

L'emplacement de la citadelle de Saigon est la première élévation de terrain que l'on aperçoit en venant du Cap St-Jacques, et elle ne s'élève qu'à une soixantaine de pieds au-dessus du fleuve. C'était autrefois un cône recouvert de bois. Le grand-père du monarque actuel le fit décaper et aplanir, et fit creuser autour un fossé profond alimenté par un canal le reliant au fleuve. La citadelle est fort bien située pour la défense et, mise en état, elle pourrait soutenir un long siège même contre une armée européenne. Les murs avaient été détruits pendant les guerres civiles, mais ils ont été reconstruits plus solidement qu'auparavant. Le pays environnant est marécageux et la ville est sillonnée de rivières que l'on traverse au moyen de ponts faits d'un unique madrier d'une longueur énorme.

Saigon se trouve à quelques milles de l'endroit où le Donnai, obstrué par des bas-fonds et des bancs de sable, cesse d'être accessible, aux gros navires, sans **empêcher** les embarcations du pays de le remonter jusqu'à une grande distance ; il en est de même pour la rivière qui longe la ville au Sud et qui, **grâce** au **nouveau** canal, relie le Donnai au fleuve du Cambodge sans dépasser une profondeur de douze pieds à marée haute.

(1) Voir note au chap. 14.

A notre retour à bord, nous trouvâmes quelques dignitaires. dépêchés par le Gouverneur pour nous informer qu'on se proposait de procéder, le lendemain, à la cérémonie du jaugeage des bateaux, que c'était une coutume inévitable, et que nous étions censés avoir préparé un festin pour recevoir la foule des dignitaires qui allaient nous faire visite à cette occasion. Fort embarrassés, nous allâmes consulter Joachim et Pasqual et nous apprîmes qu'on s'était toujours conformé à cet usage et qu'il valait mieux nous y plier de bonne grâce. Des préparatifs furent donc faits sous la direction de la femme de Pasqual qui nous exhiba nombre de mets de diverses sortes, orientaux pour la plupart : pilaf, carry, mulligatauny (1), kedgeriee (2), etc... outre de nombreuses confiseries et beaucoup de fruits. Nous avions grand'peur que ces mets acides ne rendent nécessaires de grandes quantités de liquides pour les diluer et aider à leur déglutition, et les linguistes confirmèrent nos appréhensions et ajoutèrent qu'un refus de notre part serait tenu pour une injure. Afin de ménager notre réserve de boissons, nous achetâmes de l'eau-de-vie de riz du pays pour l'administrer à nos invités, mélangée aux alcools européens ; cela prit si bien que dans la suite nous fîmes constamment de même, mais pour ne pas nous trahir, nous avons soin de ne pas administrer le mélange avant que nos invités fussent assez gris. En fait, lorsqu'on approchait de la fin, l'eau-de-vie de riz faisait fort bien l'affaire.

Comme suite à l'entente conclue la veille, vers neuf heures du matin, le 10 Octobre, nous envoyâmes nos canots au-devant de cette bande de pique-assiettes. Une demi-heure après, nous aperçûmes une flotte d'embarcations indigènes qui, précédées des nôtres, quittaient la rive près du grand marché et bondées de personnages de rangs divers, se dirigeaient vers le *Franklin* qu'elles rejoignirent en quelques minutes.

Le Commissaire, dont il a été déjà question et à qui nous nous attachâmes par la suite parce qu'il était moins coquin que la généralité de ses pareils, fut le premier qui se présenta. Il était suivi du Receveur des douanes, vieux ladre au regard avide, avec un visage de juif dont le nez et le menton voisinaient fraternellement. Par la suite son attitude n'infirmait pas notre habileté à lire dans les physionomies. Derrière lui venaient d'autres mandarins de grades divers avec leur nombreuse

(1) Soupe au carry.

(2) Mets indien composé de riz, de pois, de beurre, d'épices, etc...

suite, qui remplirent les ponts de leurs personnes et l'air des *parfums* qu'ils exhalaient.

Après les présentations qui furent faites assez cérémonieusement, bien qu'avec peu de civilité (la civilité est peu connue et encore moins pratiquée en Annam dans les relations ordinaires avec les étrangers), on nous demanda de l'alcool, et comme nous désirions nous débarrasser de ces gens aussi vite que possible, nous nous hâtâmes de les satisfaire pour nous mettre ensuite au travail. Ce ne fut cependant pas sans s'être longuement consultés et sans avoir souvent haussé la voix et poussé des vociférations qu'ils commencèrent les opérations suivantes : ils tracèrent sur le pont deux lignes perpendiculaires à chaque extrémité de la quille. Ils délimitèrent à partir de la ligne tracée près de la poupe, le tiers de la distance entre les deux lignes, et placèrent à cet endroit, à travers le navire et sur les plats-bords, une perche droite aux extrémités de laquelle pendaient deux fils à plomb destinés à permettre de marquer sur la perche la ligne perpendiculaire aux bordages, c'est-à-dire la plus grande largeur du bateau à cet endroit. Le droit de tonnage dépend du nombre de touicks ou covids que compte cette ligne. Le touick ou covid vaut seize pouces six dixièmes et il est divisé en dix tat (1) que les linguistes appellent *puntas* d'après le portugais. On paie cent soixante quans c'est-à-dire quatre-vingts dollars espagnols par covid. A cela s'ajoutent 3% de cette même somme, destinés à rémunérer les dignitaires des *dérangements et frais* que la mensuration leur a coûtés et 1% pour les *dérangements et frais* des sodats ou gens de la suite lui ont assisté à l'opération. Et pour couronner ces extorsions exorbitantes, le Gouvernement ne compte le dollar espagnol qu'à 18 maces appelés tùn par les Annamites et valant cinq cents, alors que, dans les marchés, le dollar vaut deux quans de dix maces chacun. La mace est divisée en soixante parties appelées dongs par les indigènes et sapèques par les Portugais.

Le *Franklin* mesurait dix-sept covids et six puntas.

	quans	maces	sapèques
A cent soixante quans par covid . . .	2.816	0	0
3% pour honoraires des dignitaires .	85	3	24
1% pour les soldats	28	1	37
Total en quans.	2.929	5	1

(1) Touick, = *thước* ; tát, = *tắc*.

Deux mille neuf cent vingt-neuf quans, quatre maces, une sapèque : à dix-huit maces par dollar, cela fait environ mille six cent vingt-sept dollars espagnols, quarante-cinq cents par tonne, le *Franklin* jaugeant 252 tonnes.

Les présents qui furent exigés en plus firent monter à plus de deux mille sept cents dollars la somme payée par le seul *Franklin*. Après avoir fini le jaugeage, ce qui n'alla pas sans quelques chamailleries entre le Commissaire et le Receveur, sur qui les libations semblaient avoir eu des effets contraires, car le premier penchait fortement en notre faveur tandis que le deuxième ne songeait qu'à nous filouter sur la largeur du bateau, tout ce monde se mit à se gorger de ce qui avait été préparé à son intention.

Décrire la scène d'orgie qui s'ensuivit n'aurait aucun intérêt ou presque. Qu'il suffise de dire que vers midi tous ces gens se rendirent à bord du *Marmion* où leur attitude fut aussi honteuse : les chamailleries à propos de la mensuration furent encore plus âpres car la rapacité du vieux collecteur croissait avec son ivresse. Vers quatre heures, à notre grande satisfaction, ils nous quittèrent « *pêle-mêle* » (1) et nous laissèrent en possession de bateaux calmes sinon propres. Le plus répugnant parmi beaucoup de saletés, était les crachats de salive mêlée de bétel, qu'ils avaient laissés partout, n'importe où, au hasard, en taches cramoisies qui furent longues à effacer.

Le jour suivant, nous fîmes une autre visite au Gouverneur dans le but de régler le montant des *sagouètes*, etc... qui seraient exigées de nous. Cette fois, après nous avoir fait attendre quelques minutes au poste de garde, on nous fit entrer dans une grande pièce de sa demeure contenant une petite bibliothèque, un divan, situé près d'une petite estrade où il se trouvait assis, et quelques meubles de fabrication chinoise. Il n'avait pas de suite avec lui. Seuls, deux *boys* étaient à ses ordres et l'un d'eux l'éventait. Il nous reçut de fort bonne grâce, nous pria de nous asseoir et on nous apporta, comme d'ordinaire, du thé, des noix d'arec et des sucreries. Après avoir répondu à ses questions et satisfait sa curiosité en ce qui concernait l'Europe qu'il ne distinguait pas de l'Amérique (car il les appelait indifféremment Olan), nous abordâmes le sujet des *sagouètes* et compagnie. Il nous déclara que ces choses étaient réglées par des lois fixes et immuables qu'il n'oserait ni abroger ni éluder. S'il le désirait, il y avait tant

(1) En français dans le texte.

d'autres dignitaires intéressés à la question, que toute tentative serait tout à fait inutile. L'entrevue avait déjà duré trois quarts d'heure et nous nous levâmes pour partir mais le Gouverneur dit quelque chose aux linguistes qui nous prièrent de nous rasseoir. Il était sur le point d'envoyer au Roi un courrier avec entr'autres, les papiers officiels relatifs à notre arrivée, et il désirait savoir si nous souhaitions lui envoyer quelque présent. Nous répondîmes par l'affirmative et sachant que le monarque avait à son service un officier de marine français, nous sollicitâmes l'autorisation de lui écrire, ce qui nous fut accordé avec empressement. Nous prîmes ensuite congé après avoir promis de tenir notre lettre et notre présent prêts pour le lendemain de bonne heure.

Nous trouvâmes à bord le Commissaire et un autre dignitaire. Ce dernier nous invita à venir à sa maison qui se trouvait non loin de là. Après nous avoir fait offrir du thé, du bétel, etc., il nous apporta un flacon de moutarde vide dont l'étiquette portait les armes du Roi d'Angleterre et au-dessous, en grosses lettres, l'inscription : Best Durham Mustard. Il nous exhiba aussi un morceau de papier sur lequel quelque chose avait été étendu. On aurait dit un emplâtre d'apothicaire, mais c'était sec, noir, sans odeur ni saveur. C'était, nous dit-on, un peu de ce que contenait le flacon, et on nous demanda si nous en avions à bord. Nous répondîmes par l'affirmative, ajoutant que nous en avions apporté une certaine quantité expressément destinée au Roi. Cela fit beaucoup de plaisir aux deux dignitaires. Ils nous assurèrent que le Roi aimait cette chose à la folie, qu'il avait envoyé de Hué le flacon et le papier soigneusement empaquetés quelques mois auparavant, afin de les exhiber aux étrangers et leur faire comprendre ce qu'il désirait. On nous avait montré les mêmes objets à Tourane, le mois de Juin dernier, ce qui nous avait poussés à nous munir d'une bonne quantité de moutarde avant de retourner en Cochinchine.

De retour à bord, nous écrivîmes en français une lettre à Monsieur VANNIER, l'amiral royal résidant à Hué, le priant de vouloir bien s'efforcer de nous obtenir une diminution des sagouètes. D'autre part, nous lui demandions d'offrir à Sa Majesté le beau sabre qui accompagnait la lettre. Le lendemain matin, les linguistes et plusieurs dignitaires vinrent chercher la lettre et le présent destiné au Roi. Ils parurent enchantés du magnifique poli et des décorations de la lame et de la splendide monture et ils répétèrent emphatiquement l'exclamation Kâa ! Kâa ! ! exprimant l'émerveillement ou la surprise. Nous

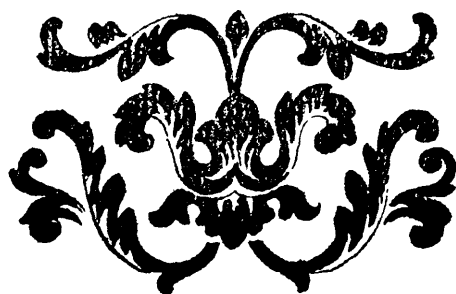
leur confiâmes aussi la lettre pour Monsieur VANNIER et douze flacons de moutarde pour le Roi. Ils nous quittèrent ensuite non sans avoir réclamé et obtenu un bon coup à boire.

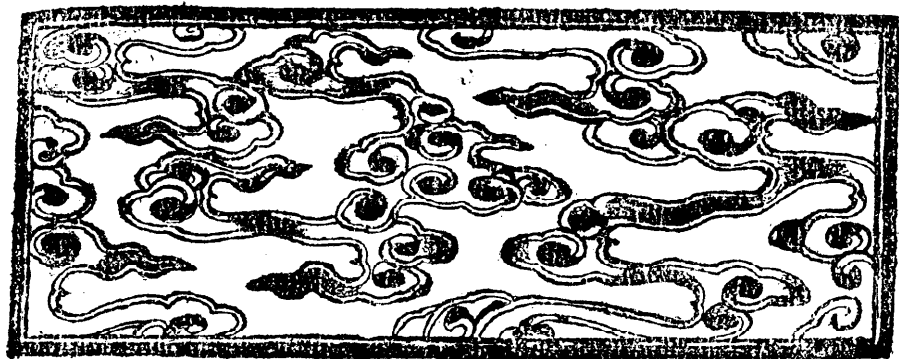
Ils étaient à peine partis que nous eûmes la visite d'une troupe de femmes qui se dirent marchandes ou plutôt courtières en marchandises ; après avoir réclamé et obtenu un verre d'eau-de-vie chacune, elles parlèrent affaires et s'offrirent à nous vendre du sucre, de la soie, du coton et divers autres articles, mais sans nous montrer d'échantillons. Nous fûmes étonnés d'apprendre que le sucre, qu'elles savaient être l'objet principal de nos désirs, ou tout au moins celui que nous réclamions le plus, avait augmenté de quatre-vingts à cent pour cent depuis notre arrivée, alors que les autres articles n'avaient nullement augmenté de prix dans les mêmes proportions.

Ceci étant le cas, nous eûmes soin de demander des renseignements plus complets sur la soie, le coton, la gomme-gutte et autres articles qui faisaient la réputation du pays. Lorsqu'elles nous eurent donné leurs prix, nous leur demandâmes de nous apporter des échantillons. Après de longues discussions, où elles nous lassèrent de leurs ruses, de leurs faux-fuyants et de leur rapacité, elles s'en allèrent promettant de venir nous voir le lendemain. Elles furent exactes au rendez-vous, mais elles n'apportèrent aucun spécimen de leurs marchandises. On concevra notre étonnement quand elles nous apprirent que les denrées réclamées avaient augmenté d'environ 50%. Il serait ennuyeux pour le lecteur et il me serait pénible de récapituler les scélératesses et les ignominies que les gens nous firent subir pendant notre séjour dans le pays ; leur manque absolu de loyauté, leur constante préoccupation de nous décevoir et nous tromper et leur obstination à essayer d'obtenir par des ruses et des manœuvres ce qu'ils auraient mieux et plus facilement obtenu par la franchise et la probité.

Les formes et cérémonies ennuyeuses dont on entoure la conclusion de toutes les affaires, même les plus insignifiantes ; l'incertitude de la ratification éventuelle de tout marché (car le moindre espoir de lasser la patience de l'acheteur et de le pousser à donner quelque chose de plus suffit à annuler toutes les stipulations verbales) et, à moins qu'il n'existe un contrat écrit que l'on ne fait jamais, l'impossibilité de rien conclure tant que toutes les ruses n'ont pas été employées, tant que tous les systèmes d'extorsion n'ont pas été mis en œuvre jusqu'à épuisement, toutes ces vexations combinées avec l'attitude déloyale, despotique et hostile au commerce du Gouverne-

ment, sont des causes qui, tant qu'elles existeront, éloigneront de la Cochinchine toutes les entreprises commerciales. Elles ont fait renoncer le Japon à tout commerce. Elles ont chassé du pays les Portugais de Macao et dérivé ailleurs leur activité, et elles font diminuer d'année en année l'importance des échanges avec la Chine et le Siam. Le philanthrope, l'homme d'entreprise et tout l'univers civilisé, ne peuvent voir dans la misérable situation actuelle d'un pays où la nature est si belle, qu'une source de profonds regrets et d'une profonde commisération.





CHAPITRE XVI

PRODUCTIONS DU PAYS — ANIMAUX SAUVAGES — EXTRAOR —
DINAIRE HISTOIRE D'UNE TIGRESSE — MONNAIE — PIÈCES —
POIDS ET MESURES — PRODUITS MANUFACTURÉS — POPULA —
TION CHINOISE — POLITIQUE RUINEUSE DU ROI — CITÉ
ROYALE DE HUÉ — SUCCESSION ROYALE — CRAINTES DES
CHRÉTIENS

Le climat de la Cochinchine est aussi bon que celui de n'importe quel autre pays situé dans la zone torride, grâce aux vents périodiques qui en rafraîchissent toute l'étendue. Les hivers y sont singulièrement frais, étant donné la latitude, et les vents pénétrants des montagnes y sont sains et fortifiants.

Les nombreuses rivières et sources rendent de très grands services à l'agriculture et au commerce intérieur. Grâce à l'abondance de belles baies, de beaux hâvres et de belles rivières, à la sûreté et à la facilité de la navigation le long des côtes, elle a une indiscutable supériorité sur beaucoup d'autres pays en ce qui concerne le commerce maritime. Quant aux productions naturelles du sol et de la mer environnante, nul pays d'Orient ne l'emporte sur elle ni pour la quantité ni pour la qualité. Les montagnes produisent de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer et d'autres métaux. Outre diverses espèces de bois odoriférants : le bois d'aigle, le bois de rose, le bois de sapan, etc., les forêts fournissent du bois de fer, plusieurs variétés de sumac vernicifère, du pitchpin, de la gomme-gutte, du bambou et du rotin, sans parler d'un grand nombre de bois utilisés en teinturerie, dans la construction et dans les arts manuels. Le pays produit aussi de la cannelle, du miel, de la cire, des pelleteries diverses, des noix

d'arec, du bétel, du tabac, du coton, de la soie brute, du sucre, du musc, de la casse, des cardamomes, un peu de poivre, de l'indigo, du sagou, de la poussière d'or, des cornes de rhinocéros et six variétés de riz. Ces quatre derniers articles constituent un monopole royal. Le mûrier, dont les feuilles servent de nourriture aux vers à soie, y pousse à l'état sauvage et avec exubérance. On pourrait, par conséquent, produire de grandes quantités de soie.

On trouve aussi dans le pays des plantes et des racines médicinales. Les missionnaires m'en apportèrent plusieurs spécimens, dont du *galanga* d'excellente qualité. Certains auteurs prétendent que la noix de muscade et les clous de girofle sont originaires de la Cochinchine. Je ne puis formellement affirmer le contraire, mais des indigènes à qui je les montrai m'affirmèrent que les jonques siamoises en apportaient parfois. Les provinces du centre produisent de toutes petites quantités de poivre et il coûte deux fois plus cher qu'à Sumatra. On recueille des nids d'oiseaux et des biches de mer sur les îles qui avoisinent la côte et dans les environs. On exporte du poisson séché d'excellente qualité qui alimente aussi la consommation locale. Les provinces du centre exportent des quantités considérables de sel. Le sumac vernicifère y atteint une grande taille ; il produit une huile résineuse qu'on obtient au moyen d'incisions. Cette huile très utile est employée à divers usages. Elle délaye parfaitement les couleurs et pourrait très bien remplacer l'huile de lin. Il faut prendre de grandes précautions pour la conserver car elle prend facilement feu d'elle-même. Aussi les magasins qui en contiennent et qui contiennent des produits de nature combustible, sont-ils installés dans des radeaux amarrés dans la rivière.

Les Chinois importent le bois d'aigle, le bois de rose et le bois de sapan qu'ils brûlent dans leurs temples au même titre que le bois de santal, rare en Cochinchine. Le pitchpin est bien connu et on le trouve presque partout à l'intérieur de la péninsule. Le Cambodge produit en abondance la fameuse gomme-gutte. On la fait couler dans des tubes de bambou, ce qui lui donne la forme cylindrique sous laquelle elle est exportée. La cannelle est de qualité excellente et se vend à des prix élevés en Chine, mais la production est restreinte. Le Cambodge fournit beaucoup de pelleteries variées ; les Chinois en achetaient autrefois des quantités à Saïgon. Les noix d'arec étaient exportées en grandes quantités, mais les exportations sont, à l'heure actuelle, relativement faibles. Dans le Donnaï, l'aréquier pousse spontanément ; c'est un arbre de la famille des palmiers et il

ressemble beaucoup au cocotier. Le coton est très blanc, mais les fibres sont courtes ; une partie est exportée en Chine. Il y avait un peu de soie brute sur le marché, mais les machinations des agents de commerce chinois nous empêchèrent d'en acheter. La canne à sucre pousse en abondance. Il y en a deux sortes : l'une est grosse, haute et très juteuse. On en rencontre beaucoup dans les échoppes et on la consomme à l'état naturel. L'espèce plus petite produit la plus grande partie du jus sucré d'où l'on tire le sucre. Le sucre des provinces septentrionales se granule mieux que celui du Donnaï, mais ce dernier est plus riche. Autrefois, les indigènes terraient la plus grande partie du sucre, mais il n'y en a plus qu'une partie qui subisse cette préparation. Nous achetâmes quelques paniers de très beau sucre terré.

Le picul de sucre équivaut à environ deux cents livres anglaises, soit un tiers de plus que le picul ordinaire qui équivaut à 150 livres anglaises.

L'indigo pousse à profusion et on l'apporte au marché à l'état liquide, les indigènes ne sachant pas aller plus loin dans sa fabrication. Le liquide devient d'ailleurs bientôt impropre à tout usage.

La culture du riz, que tout le monde consomme et qui est si nécessaire à l'existence des indigènes, est l'objet de plus de soins et d'efforts que n'importe quel autre produit du pays. On compte six variétés de riz. Je m'en suis procuré cinq et je les ai rapportées aux Etats-Unis. Mais malheureusement les charançons ou je ne sais quelle autre vermine, détruisirent les principes germinatifs. Le grain d'une de ces variétés est fort long, farineux et opaque. On s'en sert généralement pour faire de l'eau-de-vie. Le grain d'une autre variété, petit, long, et semi-transparent, est très nutritif et d'un goût délicat. Celui d'une troisième, recouvert d'une fine pellicule rouge dont des fragments se détachent pendant le vannage, ce qui lui donne sa couleur bigarrée, est très parfumé et très en faveur auprès des indigènes. Il existe une autre variété au grain court et rond que l'on consomme bouilli. Outre ces dernières variétés, qui sont cultivées dans les terres basses, il y a deux variétés de riz de plateau ou de montagne qui fournissent une belle farine d'un blanc de neige dont on fait les gâteaux mentionnés ci-après et diverses espèces de sucreries. Les deux dernières variétés ne donnent qu'une récolte par an ; certaines en donnent deux ; d'autres en donnent cinq en deux ans.

On m'a affirmé que le café était originaire du pays et qu'on en produisait de grandes quantités ; c'est une grosse erreur. Seuls, certains missionnaires ont dans leur jardin quelques caféiers venant de Java et

qui leur fournissent une maigre récolte pour leur propre usage. Quand j'étais à Saigon, un missionnaire m'en offrit environ quatre livres, en gousses, et il me dit que c'était là la cinquantième partie de ce qui avait été produit cette année dans la province. Les Annamites ne peuvent généralement pas sentir le café. En raison de l'affluence des étrangers dans le voisinage de la Cour, on cultive plus le café à Hué qu'ailleurs, mais il n'est cultivé que dans des jardins.

J'ai déjà mentionné qu'il existe dans les environs de Hué une variété de thé.

Il n'y a pas de droits sur l'exportation du sucre et de certaines autres denrées, et les droits sur les marchandises frappées de taxes sont très bas.

En fait d'animaux domestiques, les Annamites ont d'abord des chevaux de petite taille, mais endurants et vifs, bien qu'un peu capricieux. Les indigènes sont des cavaliers passables. Ils ornent leurs caparaçons de cauris, de bandes d'étoffes de couleurs variées et de motifs en métaux divers, principalement en cuivre. Nous n'avons jamais vu ni ânes ni mulets dans le pays, mais il y a beaucoup de buffles et quantité de bœufs. Les indigènes, pourtant, ne consomment guère de bœuf ; ils lui préfèrent le porc et les autres viandes. Les Chinois sont presque les seuls à manger du bœuf. L'usage du lait est inconnu bien qu'il y ait des quantités de bovidés ; nous en vîmes beaucoup dont le pis était fécond, mais nous ne pûmes trouver quelqu'un pour remplir l'office de laitière, tant la négligence et l'abus de la liberté ont rendu les indigènes intraitables.

Les porcs de la fameuse race chinoise abondent. Leur viande et le lard font l'objet d'une grosse exportation vers la Chine. Nous ne vîmes que quelques chèvres, galeuses et d'aspect misérable. Les indigènes les estiment beaucoup. Canards et volailles de ferme pullulent ; mais les oies sont assez rares. Il y a aussi des perdrix. Les faisans et les paons existent à l'état domestique. L'abondance du gibier dans le Donnaï est difficile à concevoir ; on trouve tous les jours du daim et de l'antilope dans les échoppes ; on y trouve parfois aussi des lièvres. Par ailleurs, ce pays de rivières est le paradis des oiseaux aquatiques de toute espèce tandis que les bosquets et rizières pullulent d'oiseaux granivores. Un chasseur peut, en moins d'une demi-heure, avoir sa carnassière pleine à déborder. Les forêts et les montagnes abondent en animaux sauvages : éléphants, tigres, rhinocéros, etc...

Les indigènes chassent tous les animaux sauvages : l'éléphant pour ses défenses, le tigre pour sa fourrure, le rhinocéros pour sa corne. L'ivoire et les cornes de rhinocéros constituent un monopole royal. On nous en offrit en secret, mais nous refusâmes pour éviter tout ennui. La corne du rhinocéros à la forme d'une coquille de patelle, mais elle est plus pointue. La base mesure en moyenne environ 6 pouces de long et 4 pouces de large ; la hauteur est de 6 à 8 pouces. La cavité qui occupe la base constitue une autre ressemblance avec la patelle.

Pour apprécier la qualité de la corne, on applique contre l'oreille la partie concave et plus le bruit qui ressemble au bruit des vagues sur la plage est fort, plus la corne est bonne. Ce critérium, s'il n'est ridicule, est tout au moins fallacieux ; mais les Chinois qui ont l'habitude d'en acheter se décident toujours d'après cela. Les Annamites insistent sur la force irrésistible et la rapidité étonnante du rhinocéros. Il se déplacerait si vite qu'il est difficile à l'œil de le suivre. Aucun obstacle ne l'arrête dans sa course rapide. Il renverse les rochers, les murs et de grands arbres avec la plus grande facilité et on peut aisément le suivre à la trace par les ruines qu'il laisse derrière lui.

Je parlais un jour de cet animal au Vice-Roi de Saïgon qui me dit : « Imaginez-le ici, devant vous, à Saïgon » ; il fît claquer ses doigts et ajouta : « Il est maintenant à Canjeo ». Si exagéré que tout cela paraisse, nous pouvons en conclure que le rhinocéros est un animal d'une force et d'une rapidité étonnantes. Le tigre commun de Cochinchine n'est pas très craint, mais le tigre royal est un animal terrifiant. Le Gouverneur en offrit un de cette dernière espèce au commandant de chacun des bateaux. Le mien était une magnifique femelle de deux ans qui mesurait près de trois pieds de haut et cinq pieds de long. Sa peau se trouve maintenant au Musée de l'East-India Marine Society, à Salem. Le mauvais temps nous ayant fait perdre notre réserve de petits chiens et de chevreaux que nous nous étions procurés pour la nourrir au retour, nous fûmes obligés de la tuer.

Je ne puis m'empêcher de rapporter une curieuse anecdote concernant cet animal. A Saïgon, où les chiens sont à vil prix, nous lui en donnions un chaque jour. Nous les jetions vivants dans sa cage et après avoir joué quelques instants avec sa proie comme un chat le fait avec une souris, ses yeux se mettaient à luire, sa queue à s'agiter, signes précurseurs de la mort de l'infortuné animal. La tigresse le saisissait invariablement par le cou, lui perforant les artères avec ses

canines, et, arpentant la cage qu'elle fouettait de sa queue, elle suçait le sang de la proie qui pendait de sa gueule.

Un jour, un petit chien qui n'avait rien de remarquable et qui ne différait point en apparence de ses pareils, fut jeté dans la cage. Se rendant compte de sa situation, il poussa un hurlement lugubre et attaqua furieusement la tigresse, lui mordant le museau et en faisant jaillir un peu de sang. La tigresse sembla amusée de la chétive rage du petit chien et avec toute la bonhomie qu'on pourrait imaginer à une bête aussi féroce, elle affecta de prendre cela pour un jeu. Tantôt s'étendant de tout son long sur le flanc, tantôt s'accroupissant à la manière du sphinx de la fable, elle repoussait avec sa patte le furieux petit animal qui finalement tomba épuisé de fatigue. Elle se mit alors à le caresser, essayant de lui inspirer confiance par mille artifices. Elle y réussit et bientôt après ils s'allongèrent tous deux et s'endormirent. Ils étaient devenus inséparables. La tigresse semblait ressentir pour le petit chien toute la sollicitude d'une mère et le chien en retour la traitait avec la plus grande affection. Une petite ouverture dans la cage lui permettait d'entrer et de sortir à son gré. On fit plusieurs fois l'expérience d'amener un chien inconnu aux barreaux de la cage. La tigresse se montrait très impatiente de l'attraper. On jetait alors dans la cage le petit chien sur lequel elle se jetait avidement, mais s'apercevant immédiatement de la tromperie, elle se mettait à le caresser avec beaucoup de tendresse. Les indigènes essayèrent plusieurs fois, mais en vain, de nous voler ce petit chien.

On nous dit que le Roi possédait des éléphants blancs à Hué, mais je n'en vis aucun dans le pays. On en mange parfois, mais dans ce cas comme dans les autres, l'usage en est réservé au Roi et à la noblesse.

Les unités monétaires cochinchinoises sont le quan, le tayen ou ligature, le dong ou sapèque. La sapèque est une monnaie en maillechort ou parfois en un alliage à base de cuivre, elle est un peu plus petite que le shilling anglais. Chaque pièce est percée au centre d'un trou carré. On les enfle avec un lien fait avec des feuilles d'ananas. Soixante sapèques font une ligature et dix ligatures ou six cents sapèques font un quan. Le lien est partagé en deux par un nœud séparant les dix ligatures ou six cents sapèques en deux parties égales. Les extrémités sont liées ensemble. Des spécimens de chaque sorte ont été déposés au Musée de l'East-India Marine. La ligature et le quan sont des monnaies fictives. Les possesseurs de cette monnaie subissent de grandes pertes parce que le métal ou plutôt l'alliage dont elle est faite est très fragile et les pièces s'effritent. Comme il n'y a

ni banques, ni caisses publiques de dépôt, les indigènes les enfouissent dans le sol, ce qui ajoute beaucoup à leur friabilité. C'est d'ailleurs une monnaie fort peu pratique, car le poids légal de quarante-deux quans (1) est de un picul quand les pièces sont neuves. Il y a aussi des lingots d'or et d'argent. Une des trois sortes de lingots d'argent vaut trente-deux quans, une autre en vaut vingt-sept. Des marques différentes les distinguent. Une autre espèce équivaut à trois quans cinq ligatures, c'est-à-dire un dollar soixante-quinze. Il existe un lingot d'or de même poids et de valeur proportionnelle et un autre d'un poids et d'une valeur double de ce dernier. Celui-ci est toutefois rare. Il faut faire très attention quand on prend cet argent, car le moule dans lequel il est fondu est souvent changé. Ceci n'entraîne aucune modification dans le poids des pièces, mais le mal vient du caprice et de la cupidité du Roi qui change arbitrairement un des caractères de la légende, fait qui échappe à ceux qui ignorent le langage écrit, comme c'est le cas pour beaucoup d'indigènes. La dernière émission seule a cours au pair, alors que les précédentes perdent de 20 à 30% de leur valeur nominale et doivent, par édit royal, retourner à la Monnaie. Que peut-on imaginer de plus despotique et contraire à la justice, à la morale et à la droiture que cette façon de créer des revenus ? Un lingot d'argent valant trois quans cinq ligatures quand je quittai le pays a été déposé par moi au Musée de l'East-India Marine. Il existe entre les sapèques de cuivre et celles de maillechort une différence de valeur allant de 20 à 30 pour cent selon la quantité de chacune qui se trouve en circulation.

Le catty ou catè cochinchinois équivaut à une livre et demie anglaise et cent cattys font un picul de 150 livres anglaises. La mesure de capacité utilisée pour le paddy ou riz non décortiqué vaut 39 quarts de gallon. Le covid et ses sous-multiples ont déjà été mentionnés.

Le commerce de la Cochinchine n'est à l'heure actuelle rien relativement à ses possibilités et à son activité passée. Hormis ce qui servit à la consommation locale, tout le sucre produit en 1819 non seulement dans le district du Donnai, mais encore jusqu'à Nha-Trang au Nord, ce qui correspond à environ soixante-dix lieues de côtes, ne dépassait guère deux mille piculs et fut emporté par nos deux bateaux. Cette année, il ne vint que trois jonques chinoises à Saïgon et le total de leur cargaison ne s'élevait pas à cent mille dollars, alors qu'en 1805 il y avait douze jonques chinoises et quatre bateaux de Macao ; le

(1) 21 dollars espagnols en sapèques de maillechort pèsent 150 livres.

commerce avec Macao est mort. A Tourane et à Hué, au moment où nous étions à Saïgon, il y avait deux bateaux français qui, après une attente de cinq mois, arrivèrent à se procurer une moitié de cargaison de sucre et un peu de soie brute, ce qui représentait la majeure partie de la production annuelle des provinces du Nord. Le commerce avec le Siam est de peu d'importance. On n'en importe qu'un peu de fer en gueuses, des sacs en sparterie, parfois quelques épices, du poivre et quelques autres choses insignifiantes. En retour, il reçoit du sucre, du thé de Hué, etc... Le cabotage paraît y être actif, mais c'est là une illusion, car la cargaison des bateaux du pays est de peu de valeur. Elle consiste en poisson séché, en saumure, biches de mer, sel, porc salé, etc... Le reste n'est pas denrée commerciale : le roi oblige chaque bateau à prendre gratuitement à bord une quantité délimitée de riz et d'autres provisions pour ses troupes, du bois et divers autres matériaux de construction et des munitions pour les garnisons. Autre preuve de la rapacité du Gouvernement aussi bien à l'égard des indigènes qu'à l'égard des étrangers : les mêmes droits sur la largeur des bateaux sont exigés d'eux. Il en résulte des conséquences déplorables, car ceux qui en souffrent s'efforcent d'inventer des moyens d'échapper à ces exactions irritantes. J'ai vu beaucoup de bateaux construits de telle sorte qu'ils ressemblaient à des violons tant ils étaient étroits à l'endroit où se fait la mensuration.

Les Annamites fabriquent quelques tissus de soie d'un grain rude et grossier, teints presque invariablement en noir, mais ils ne savent pas en faire des vêtements convenables, et la plus grande partie de ceux-ci sont importés de Chine ou faits par des Chinois établis dans le pays. Le sucre, qu'ils terraient autrefois, et qui était très estimé, est maintenant vendu à l'état brut et en petite quantité. Il est aisé de remonter à la cause initiale de ces maux multiples : ils sont dus à la tyrannie du Gouvernement. Le Roi, despote militaire jaloux de son autorité, avare et cupide, exerce un pouvoir illimité.

Conséquence naturelle : la noblesse est vénale, perfide et tyrannique, et le peuple, ignorant et dissolu, est dépourvu de tout loyalisme et de tout amour du travail.

En Cochinchine, les hommes sont soldats. Les opérations commerciales sont effectuées par les femmes, qui cultivent le sol, assurent les communications fluviales, exécutent les travaux domestiques et fabriquent une partie des soieries du pays. Les Chinois, épars dans le royaume, s'occupent aussi de commerce et exercent beaucoup d'humbles métiers. Laborieux et entreprenants, les bouchers, les

tailleurs, les confiseurs et les colporteurs de la Cochinchine sont des Chinois. On en rencontre dans toutes les boutiques et dans toutes les rues portant sur leurs épaules le fléau souple aux extrémités duquel pend un panier rempli de denrées diverses. Ils sont aussi banquiers, changeurs de monnaie, et une grande partie de l'argent en circulation passe entre leurs mains. La plupart des ustensiles de cuisine et la majeure partie des vêtements des Cochinchinois, viennent de Chine, d'où on importe aussi de la porcelaine, du thé, beaucoup de drogues et de médicaments, de l'ébénisterie, en un mot, presque tout ce que l'indigène possède en fait de choses utiles. Les Chinois fournissent aussi de grandes quantités de papier doré que les Annamites brûlent dans leurs temples pendant les fêtes aussi bien que pendant les cérémonies funèbres. La mort de l'Evêque d'Adran, qui eut lieu quelque temps après la fin des guerres civiles, eut pour conséquence des maux très préjudiciables au pays. La plupart des excellentes institutions qu'il avait créées tombèrent dans l'oubli et beaucoup des saines lois qui avaient été établies sous ses auspices tombèrent en désuétude. Il en fut de même des mœurs qui, viciées et corrompues à la suite de longues convulsions intérieures, s'améliorèrent de jour en jour. Le commerce, l'agriculture et les arts commençaient à revivre, mais ce ne fut qu'un rayon éphémère de bonheur qui éclaira l'horizon de ce pays depuis si longtemps épuisé et presque dépeuplé. On se sent attristé et effrayé quand on songe au court espace de temps qui s'est écoulé depuis, à la courte durée de ces circonstances favorables, et aux changements qui ont eu lieu en l'espace de quelques années. Le monarque, bien qu'au courant du mécontentement de la nation, s'obstine dans son égarement et entretient toujours les visées ambitieuses de conquête qui ont marqué son règne. Il trouve chaque année un prétexte de querelle avec les Tonkinois à qui il a déjà arraché de grands lambeaux de territoire et qui ne sont plus guère que des vassaux tributaires. Son ambition le pousse maintenant contre le Siam : l'ouverture d'un nouveau canal et les projets envisagés quand nous étions dans le pays et maintenant probablement exécutés, sont la preuve de ses desseins. Il n'oublie d'ailleurs pas sa propre sûreté, car il ne cesse de renforcer la défense. Pourtant, qu'a-t-il à craindre ? Aucune nation orientale certainement, sauf la Chine, mais on dit que la Chine ne songe pas à faire de conquêtes (1). Les malheurs de sa

(1) Il faut recueillir cette affirmation sous toutes réserves. Cf. Embassy to Ava, du Major Symes.

famille l'ont peut-être rendu méfiant à l'égard de ses propres sujets. La Cité royale de Hué, où il réside constamment, est depuis vingt ans l'objet de toute sa sollicitude. Il a pour les remparts dépensé des sommes énormes et sacrifié l'existence de milliers de ses sujets, en les faisant peiner sans relâche. C'est une œuvre étonnante, même pour un Européen, car la ville est située sur une rivière ensablée qui n'est accessible qu'à marée haute aux gros navires. Elle est entourée d'un fossé de neuf milles de tour et d'environ cent pieds de large. Ses murs en briques reliées par une espèce de ciment où la mélasse est le principal élément, mesurent soixante pieds de hauteur. Les piliers en pierre des entrées ont soixante-dix pieds, et au-dessus du cintre, également en pierre, s'élèvent des tours de 90 à 100 pieds de hauteur, auxquelles on accède par deux beaux escaliers qui l'encadrent à l'intérieur des murs. La forteresse, en forme de quadrilatère, est bâtie sur le plan de Strasbourg en Allemagne. Elle compte 24 bastions distants de quinze cents perches cochinchinoises de quinze pieds et armés de trente six canons chacun. Les plus petits canons sont des canons de dix-huit et les plus gros des canons de soixante-huit, fabriqués dans les fonderies du Roi. Le total des canons sera de douze cents lorsque les travaux seront complétés. Les casemates du fort sont à l'épreuve des bombes.

Onze cents hommes y travaillent constamment et quand le tout sera terminé, il faudra quarante mille hommes pour le garnir. Les travaux touchent actuellement à leur fin.

A Hué, le roi possède aussi une flotte de galères et, en 1819, deux cents autres de 14 canons étaient en chantier. Parmi celles-ci, une cinquantaine sont grées en goélettes et partiellement construites à l'euro péenne. La poupe est de style européen, mais la proue est un mélange des styles européen et annamite (1). Les indigènes ont l'esprit est très vif, et ils ont des dispositions pour les arts et les sciences. A l'exception des caboteurs qui restent primitifs, ils ont fait, sous la direction des Français, de grands progrès en architecture navale. Ils n'ont pas non plus négligé les systèmes de fortification, l'art de la guerre en général et les industries qui s'y rattachent. Ceci

(1) Cette description de Hué m'a été fournie par un Américain qui se trouvait à Tourane peu après mon départ et qui la tenait des officiers des vaisseaux français, qui, comme je l'ai déjà dit, étaient à Tourane au moment où j'étais à Saïgon. Elle leur avait été fournie par Monsieur VANNIER, d'amiral du Roi.

prouve incontestablement qu'ils ne sont pas déficients de nature, et les annales du pays ainsi que les relations de voyageurs témoignent, en ce qui concerne leur caractère, que, sous un gouvernement libéral et équitable, ils seraient bons, hospitaliers, policés, pleins d'entrain, honnêtes et laborieux.

La Cochinchine est peut-être, de toutes les puissances orientales, la mieux placée pour des entreprises maritimes, grâce à sa situation par rapport aux autres puissances, grâce à la facilité qu'elle aurait de se créer une marine puissante pour protéger son commerce, grâce à l'excellence de ses havres et aux vertus maritimes de la population qui habite les côtes et qui fournit des marins rivalisant avec les marins chinois eux-mêmes.

Au lieu de bâtir des cités comme Hué, un prince qui comprendrait et défendrait les vrais intérêts de son pays, confierait ses abondantes ressources à l'Océan sous la protection d'une flotte puissante qui, avec l'aide de fortifications appropriées, assurerait aussi la défense des frontières maritimes. Quelques petites garnisons suffiraient à défendre efficacement contre les incursions d'une armée ennemie l'intérieur, déjà naturellement gardé par de hautes montagnes inaccessibles et d'immenses forêts impénétrables. Il supprimerait les contraintes vexatoires qui entravent le commerce et inviterait voisins et étrangers à participer largement à ses bienfaits, ce qui enrichirait son propre pays et y introduisait les arts des nations plus civilisées et policées. Mais il est à craindre que ceci ne se réalise pas de si tôt. L'héritier présomptif de la couronne d'Annam, laid et noir de teint, est un homme avare et borné. C'est l'aîné des fils survivants du Roi actuel qui l'a eu avec une concubine. Les droits de primogéniture l'emportent sur les droits de légitimité. Le Roi n'a qu'un fils légitime : le prince qui accompagna Adran en France est mort de la petite vérole il y a quelques années. Beaucoup de nobles, secrètement opposés à l'ordre de succession dans le cas présent, sont en faveur du jeune prince qui passe pour être absolument l'opposé de son demi-frère aîné. Quel que soit le successeur, le pays est menacé d'une sombre destinée. Si la succession échoit au prince aîné, il adoptera à l'égard de ses sujets qui professent la religion du pays, l'attitude qui a marqué le règne de son père. En ce qui concerne les chrétiens et les étrangers, il est à craindre qu'ils ne soient systématiquement expulsés ou exterminés, car il est leur ennemi juré. Les craintes des Français ont été si grandes, à mesure que le monarque actuel avançait en âge et commençait à sentir les infirmités de la vieillesse, qu'ils ont

saisi tous les prétextes pour quitter le royaume (1). En 1819, il ne restait que deux Français à la Cour — et dans tout le pays, à l'exception des missionnaires —. L'un d'eux, Monsieur CHAIGNEAU, s'est même embarqué pour la France dans un des bateaux français qui se trouvaient alors à Tourane. Monsieur VANNIER, l'amiral du Roi, qui est resté à Hué, a, m'a-t-on dit, demandé sans succès l'autorisation de quitter le pays. Si, d'autre part, un parti assez puissant se fondait pour soutenir les droits du jeune prince, de nouvelles guerres civiles sanglantes en résulteraient, et qui pourrait en prévoir l'issue ?



(1) Le monarque est mort depuis ; cf. Indo-chinese Gleaner, numéro de Juillet 1820, Page 360.



CHAPITRE XVII

VÊTEMENTS DES HABITANTS DE SAIGON — COSTUMES FÉMININS, MŒURS, ETC... — COURAGE PHYSIQUE DES INDIGÈNES — ARMES, ETC... — INONDATIONS — RÉSIDENCE A TERRE — RAPACITÉ DES MARCHANDS — ATTITUDE HYPOCRITE DU GOUVERNEUR PAR INTERIM — LE PÈRE ANTONIO — L'ÉVÊQUE D'ADRAN — PAGODE — RELIGION ET SUPERSTITIONS — VICE-ROI — GOUVERNEMENT — CRIMES ET CHATIMENTS — POPULATION — AGENTS DE COMMERCE CHINOIS — DUPLICITÉ INDIGÈNE — VISITE DU GOUVERNEUR PAR INTÉRIM — SON ATTITUDE

Les vêtements des indigènes de Saïgon ne différaient pas de ceux que nous avons déjà vus et ils étaient à peu près pareils pour les deux sexes. Les femmes de qualité se distinguent par le nombre de tuniques qu'elles portent. Celle de dessous est la plus longue, les autres de plus en plus courtes. Elles sont de couleurs diverses et l'ensemble est très voyant. Quand elles sortent, elles mettent un chapeau en minces fibres de bambou qu'une légère couche de vernis rend imperméable. C'est une espèce de soucoupe renversée fixée sous le menton par un arc mince attaché à chacun des côtés comme la poignée d'un seau. Les hautes classes ont des arcs en corne, en ébène, en ivoire ou même en argent et en or. Les chaussures sont chinoises. Les femmes, elles aussi, ont des serviteurs qui transportent un petit coffret en bois odoriférant orné et incrusté d'argent et d'or et comprenant plusieurs compartiments pour l'arc, le bétel, la chaux, etc... Les femmes jeunes sont fréquemment jolies ; quelques-unes

sont même très belles, avant que leur détestable chique n'ait taché leurs dents, leur langue, leurs gencives et leurs lèvres. Les enfants des deux sexes commencent d'ailleurs très tôt à chiquer. Les femmes sont par nature bien faites ; mais leurs habitudes de saleté les déforment et les défigurent. A trente ans, elles sont repoussantes, et à quarante, littéralement hideuses. Celles des hautes classes qui veillent un peu à leur propreté et font cas de leur personne gardent cependant jusqu'à un âge avancé des traces de jeunesse et de beauté.

Les habitants du pays ne se font pas remarquer par un excès de courage. Ils préférèrent l'emporter par la ruse plutôt que par la vaillance et ils estiment que « la prudence est la meilleure forme de la bravoure ». Ils ont pour armes des épées, des épieux garnis de touffes de poils de vache peints en rouge, des fusils à mèche et des mousquets. Leurs armes défensives sont des casques et des boucliers et les officiers de haut grade portent une cotte de mailles.

Depuis notre arrivée, les pluies n'avaient presque pas cessé et le pays était complètement inondé. Les eaux débordent tous les ans à pareille époque et, comme celles du Nil, elles font la fertilité du pays.

Jusqu'au quatorze nous cherchâmes en vain à entamer des négociations pour acheter des marchandises : les prix augmentaient de jour en jour. Finalement, nous décidâmes de prendre une maison dans le vieux Saïgon ; nous avons appris que les subrécargues des bateaux de Macao et des jonques chinoises y éalisaient domicile parce que c'était le principal marché du district. Nous louâmes donc une maison à une Cochinchinoise, veuve d'un Portugais de Macao, au prix de trois cents quans, c'est-à-dire cent cinquante dollars pour trois mois ou six cents quans pour la mousson, c'est-à-dire une demi-année. C'est ainsi que se font les locations aux étrangers qui s'aventurent ici.

Cette maison était située sur la rive d'un petit cours d'eau (1) qui baigne l'extrémité Sud de la ville. Il y avait un quai en briques et un passage de douze pieds de large entre la rivière et la palissade qui entourait une cour de quelque soixante pieds carrés. La maison était en bois avec un toit en tuiles. Sur le devant se trouvait une vérandah avec des bat-flancs recouverts de nattes pour se reposer,

Sur la rive opposée du petit cours d'eau se trouvait une propriété appartenant au Gouverneur par intérim qui y résidait parfois. Il y

(1) L'Arroyo Chinois.

était justement quand nous nous installâmes dans notre nouvelle demeure et le lendemain, sur son invitation, nous allâmes lui faire visite. La cour de devant était entourée de hauts murs en briques et l'entrée était sur le côté. Le chemin qui conduisait à la maison elle-même était bordé de deux talus sur lesquels en apercevait quelques plantes en pots, et la vérandah dans laquelle le Gouverneur nous reçut était pavée de carreaux de marbre importés de Chine, luxe que nous n'avions jamais vu dans le pays.

On nous ménagea la réception habituelle et on nous offrit du thé, des sucreries, de l'arec, etc... Pendant que nous buvions notre thé à petits traits, une explosion semblable à un coup de pistolet retentit à côté de nous et nous fit tressaillir involontairement. Cela amusa beaucoup Son Excellence qui prit grand plaisir à la confusion qui s'ensuivit. Il avait dernièrement reçu de Hué quelques pétards en poudre fulminante apportés par des bateaux français et il avait profité de l'occasion pour en faire partir un en cachette derrière nous.

Nous eûmes une longue conversation à propos de marchandises, en particulier du sucre. Il se répandit en invectives pleines d'aigreur contre ceux qui le détenaient et nous conseilla de ne pas nous presser et de ne pas montrer d'impatience, car ils allaient être obligés d'accepter nos conditions. Si nous partions sans l'acheter, il leur resterait dans les mains et comme, dans leur ardeur à spéculer et à nous devancer, ils l'avaient acheté aux fabricants à un prix élevé sans avoir pour le payer d'autre argent que celui qu'ils tireraient de la vente, ils seraient obligés de vendre leurs femmes et leurs enfants pour satisfaire leurs créanciers, au cas où la vente ne se ferait pas. Après une conversation à bâtons rompus sur l'Europe, etc., nous prîmes congé en l'accablant de remerciements et d'expressions de reconnaissance pour son amabilité et ses conseils désintéressés. Le lendemain, nous apprîmes que le vieux coquin était, *sub rosâ* le plus gros détenteur de sucre du district.

Les indigènes savaient bien que nous étions entièrement en leur pouvoir, car en remontant la rivière, nous avions été obligés de payer des droits de mensuration, des sagouètes, etc..., ce qui nous obligeait à ne pas repartir sans avoir acheté, même à un prix élevé ; au moins une certaine quantité de marchandises. Et ils appliquaient le louable système de patience et de persévérance que Son Excellence nous avait, avec tant de bienveillance, conseillé d'adopter, ce que nous fûmes bien obligés de faire dans la désagréable situation où nous nous trouvions.

Notre maison était contiguë à celle de notre propriétaire. Elle était chrétienne, avait résidé quelque temps à Macao et parlait le portugais. Le jour où nous emménageâmes, elle nous invita à venir chez elle pour faire la connaissance d'un de ses amis. Elle nous accueillit avec beaucoup de cordialité et nous présenta à un personnage qui, d'après ses habits, son teint et son apparence générale, nous parut être un indigène bien que sa taille dépassât la moyenne de la leur et que ses traits fussent différents. C'était le Père Antonio, un des missionnaires italiens déjà mentionnés. Il parut ravi de voir des visages blancs, ce qui, nous dit-il, était fort rare. C'était un homme d'une quarantaine d'années, bien bâti et de manières insinuantes. Sa physionomie portait cependant les fortes traces de ruse et de subtilité qui caractérisent l'Italien. En dehors de sa propre langue et naturellement du latin, il ne connaissait que l'annamite qu'il parlait avec beaucoup de facilité. Au bout de quelques instants il s'offrit à nous accompagner chez nous et nous nous aperçûmes qu'il avait, outre ses vêtements, un autre trait commun avec les indigènes : en une demi-heure, il trouva le moyen de dépêcher la plus grande partie d'une bouteille de cordial, dans l'intention peut-être de compenser la dépense de salive qu'il avait faite en vidant une demi-douzaine de fois la pipe en porcelaine que portait un serviteur. Dans sa personne et ses habitudes, il n'était guère plus propre que ses convertis dont les membres du sexe faible, y compris notre propriétaire, auraient été l'objets d'attentions qui ne se bornaient pas à des buts spirituels. En un mot, nous eûmes l'impression que Sa Sainteté le Pape et la sacro-sainte société « De Propaganda Fide » avaient choisi là un représentant indigne de poursuivre leurs fins.

Nous fîmes ce même jour une autre connaissance : Joachim nous présenta à un vieux chrétien indigène, nommé Polonio, qui avait servi plusieurs années l'Évêque d'Adran et qui assista à sa mort. Il nous apporta une quantité de tabac à priser qu'il avait fabriqué à notre intention expresse de la même façon qu'il fabriquait celui de l'Évêque, grand amateur de ce sternutatoire. Il parlait un peu le portugais, écrivait un peu le latin, connaissait quelques mots de français et nous parut être un vieillard de caractère doux. Je me réjouis d'avoir fait sa connaissance, car j'espérais en tirer beaucoup de renseignements sur Adran. Et mon attente ne fut pas trompée, car pendant notre séjour, il nous raconta plusieurs anecdotes concernant ce grand homme, nous parla de son genre de vie, de sa belle résidence du Donnai qui est maintenant transformée en dépôt de

salpêtre et en entrepôt militaire. Il en résulte que le style général de cette résidence est analogue à celui des résidences des mandarins à Saïgon, avec un certain mélange d'architecture européenne. Les dépendances sont dessinées à l'europpéenne et il y a un magnifique jardin d'agrément. Polonio nous apprit d'autre part que l'Évêque était grand chasseur et qu'il l'accompagnait toujours en qualité de serviteur et d'élève dans l'art de la chasse. Il avait profité de son enseignement car c'était encore un excellent tireur, qui fit preuve d'un grand allant, tempéré par un jugement sûr, dans les expéditions où il nous accompagna souvent.

Le vieillard nous montrait souvent en passant des endroits qui s'associaient à certains souvenirs de son grand protecteur dont il vénérail la mémoire avec la dévotion d'un fils affectionné. Ici c'étaient les restes d'une fonderie de canons créé par l'Évêque. Là c'étaient les ruines d'une école qu'il subventionnait. Ailleurs s'élevais autrefois l'usine de sa pêtre construite sur son ordre et sous sa surveillance, et ce temple chrétien qui avait connu tant de prospérité sous ses auspices avait été bâti par lui.

Polonio ne nous parlait de son ancien maître qu'en pleurant et toujours avec le plus grand enthousiasme. C'était, disait-il, un homme à l'esprit vaste et au caractère doux, bien qu'il fût ferme en ses desseins. Il avait une attitude et des manières qui imposaient l'admiration et le respect les plus profonds et un cœur qui gagnait l'amour et l'affection de tous. Sa perte fut déplorée de toutes les classes annamites. A vrai dire, ce n'est qu'avec le temps qu'on en appréciera toute l'étendue et les calamités qui en furent la conséquence. Ses restes ont été déposés dans le jardin qui se trouvait devant sa maison et on y a élevé un tombeau en maçonnerie du meilleur style annamite.

Au cours d'une de nos promenades dans les environs de la ville, au fond d'un sentier romantique, nous arrivâmes dans un lieu écarté où, parmi les feuillages de divers arbres magnifiques, s'élevait sur une monticule la plus grande pagode que nous ayons jamais vue dans le pays (1). Elle était construite en briques avec un toit en tuiles et son style différait de celui des autres pagodes de la ville. Elle portait les marques d'une grande antiquité et ses immenses proportions, un certain air de grandeur gothique et de solitude druidique concouraient

(1) Il s'agit peut-être de la pagode Barbé. Cf. notre article : *La pagode des Clochetons et la pagode Barbé*, dans *Asie nouvelle*, Saïgon, 1934.

à inspirer une crainte involontaire et à en faire une retraite digne du plus rigide des ascètes. Un vieux prêtre que seule sa barbe grise distinguait des laïques fit quelques pas à notre rencontre avec un jeune novice et nous reçut avec beaucoup de cordialité. Quand le linguiste lui eut dit que nous serions curieux de voir le temple, il s'apprêta à nous satisfaire immédiatement. En face du bâtiment pendaient quatre cloches de dimensions et de timbres différents et dont la forme et la disposition était en tout pareilles à celles des cloches dont il a déjà été question. Nous entrâmes par une porte située à l'angle Est et il nous fit pénétrer dans une petite pièce où étaient suspendus des habits qui n'étaient autres que les vêtements sacerdotaux du prêtre. De là, par une porte latérale, nous passâmes dans un grand vestibule séparé de la nef par une cloison massive en boiserie polie. Il y avait là trois immenses tambours montés sur chassis et sur une table une petite idole en bronze avec une trompe d'éléphant, devant laquelle on voyait un brule-parfum en cuivre jaune, rempli d'allumettes brûlées à l'un des bouts. Le prêtre ouvrit une porte ménagée dans la cloison et nous précéda dans le corps principal du temple. Nulle lumière sauf celle que laissait entrer la porte que nous avions empruntée, et elle était à peine suffisante pour nous diriger dans les ténèbres. Nos yeux purent cependant percer suffisamment l'obscurité pour nous assurer que les proportions de l'intérieur étaient bien celles que nous avions imaginées d'après l'extérieur. Nous pûmes distinguer plusieurs groupes d'idoles hideuses et parfois colossales à travers le demi-jour incertain qui semblait les rendre encore plus affreuses et étranges. En fait, le souvenir que nous en avons gardé ressemble à ce qui reste d'un rêve indistinct et fiévreux plutôt qu'au souvenir d'une réalité. Il serait vain de chercher à donner une description des monstres de ce panthéon de divinités païennes et de répéter leur généalogie et leur histoire et leurs exploits tels que nous les raconta le vieux prêtre par l'intermédiaire de Polonio. Les gardiens du temple ne les traitaient pas avec beaucoup de vénération : « Ce type », disait le vieux prêtre en saisissant le rabot d'un bœuf à buste d'homme et à tête d'éléphant, « ce type était renommé pour ses aventures amoureuses et celui-ci », pinçant le nez énorme d'une tête humaine fixée sur le corps d'un animal qui semblait vouloir être un tigre, « celui-ci était célèbre pour les animaux sauvages qu'il détruirait ». Les histoires d'amours capricieuses de certaines divinités ne faisaient plus naître aucun étonnement quand il nous les exhibait dans leurs anomalies.

Les Annamites sont polythéistes, comme on l'a vu par ce qui précède. Le fond de leur religion est chinois et il est venu s'y greffer un grand nombre de rites et superstitions du Bouddhisme (1). Ils ne semblent cependant pas croire à la métempsycose, mais à un état de bonheur futur où ils auront du riz en quantité et n'auront rien à faire. A vrai dire, leur béatitude anticipée n'est faite que de la satisfaction de leurs sens. Cette croyance n'est d'ailleurs universelle que chez les moins renseignés d'entre eux.

Au retour, nous passâmes une rue en majorité habitée par des fabricants de cercueils. Ces « étroites demeures des disparus », analogues à celles des Chinois avec leur couvercle convexe en bois massif, sont faites avec d'excellents matériaux. Elles sont très solides et durables. On en trouve toujours de toutes les dimensions prêtes à être vendues. Ceux qui en ont les moyens en font faire en bois odoriférant. Nous nous arrê tâmes chez un forgeron pour examiner son soufflet dont la forme nous était inconnue. Il consistait en deux cylindres de bois d'environ huit pouces de diamètre placés verticalement l'un à côté de l'autre. Un indigène, assis tout près, en manœuvrait les pistons d'un mouvement pareil à celui d'un baratteur. L'air était projeté au dehors au moyen de deux tubes latéraux communiquant avec la l'orge, et pénétrait dans les tubes à travers deux ouvertures percées à leur extrémité supérieure et munies de valves.

Nous étions, chez nous, fort incommodés par l'inlassable curiosité des indigènes, et le seul moyen que nous trouvâmes pour nous dérober à leurs regards indiscrets, beaucoup plus ennuyeux que leurs incessants bavardages, quelque désagréables qu'ils fussent, fut de faire tendre des nattes contre l'intérieur de la palissade. Ce ne fut qu'une protection temporaire car, le lendemain matin, les nattes étaient percées de meurtrières pareilles à celles d'un fort et dans chacune d'elles brillait un regard braqué droit sur nous. Nous nous mîmes à réparer immédiatement les dégâts faits dans notre ouvrage, mais semblable à la toile de Pénélope, le lendemain matin, il était dans l'état où nous l'avions trouvé la veille. Nous fûmes obligés d'y renoncer et de nous résigner bon gré mal gré à cette irritante importunité.

(1) Dans les bois de Banga et dans d'autres faubourgs nous avons fréquemment vue des maisons en miniature posées sur quatre pieux et contenant une idole assise devant laquelle on apercevait des fruits et des mets divers.

Notre présentation à Polonio et au Père Antonio nous permit d'avoir sur le pays des renseignements que nos linguistes et les autres personnes ignorantes avec lesquelles nous avons été jusqu'alors en relations, avaient été incapables de nous donner. Le gouverneur actuel, je l'ai déjà dit, n'était gouverneur que par intérim : le gouverneur titulaire avait été appelé à la Cour pour répondre de malversations dans sa charge dont il avait été anonymement accusé et dont il arriva à se justifier. Bien mieux, au lieu d'être puni et dégradé comme l'espéraient ses ennemis, il trouva le moyen de se gagner les bonnes grâces de son souverain qui lui donna sa nièce en mariage et le renvoya à son gouvernement chargé d'honneurs. Cet événement eut lieu un peu après l'époque dont je parle et je lui accorderai, en temps voulu, l'importance qui lui est due.

Le gouvernement du Donnai est une réduction de celui du pays et les intérêts militaires y sont prédominants, puisque le Vice-Roi commande en chef les forces militaires du district. Sous ses ordres se trouve le chef de la justice qui n'était autre que l'actuel gouverneur par intérim, que les indigènes appellent Oung-quan-tung kion ou Mandarin civil. Ils appellent le Vice-Roi Oung-quan-tung-hoova ou Mandarin militaire. Les autres officiers portent des noms semblables, composés de leur titre auquel s'ajoute le nom du département spécial dont ils ont la charge ; ainsi le mandarin chargé des éléphants est appelé Mandarin des éléphants. Un autre officier, chargé des bois de construction et de tous les autres bois qui ne sont pas employés comme combustible, est appelé Mandarin des bois. On ne peut acheter une simple rame au marché, sans une permission spéciale, difficilement obtenue, après maintes discussions et maints délais. Il y a ensuite le Mandarin des Etrangers qui remplit aussi les fonctions de Commissaire de la Marine et qui a déjà été mentionné sous cette dernière dénomination. Deux mandarins des Chinois ont pour rôle avoué d'aider les subrécargues chinois dans les affaires qu'ils traitent dans le pays, mais en vérité ils ne songent qu'à les espionner et à les tondre autant qu'ils le peuvent. Il faut ajouter d'innombrables subordonnés vivant sur ceux qui veulent faire des affaires dans le pays. Car si on néglige de graisser le rouage le plus insignifiant et le plus inutile en apparence, la machine est arrêtée dans son fonctionnement. Dans l'administration de la justice règne la plus grande vénalité et la loi est toujours en faveur de celui qui peut donner les plus gros pots-de-vin. Les crimes qui étaient rares autrefois, d'après d'anciens voyageurs, ne le sont nullement à l'heure actuelle. Les vols sont extrêmement

fréquents bien que les voleurs surpris soient punis de la peine capitale. Tous les grands crimes, sauf l'adultère, sont punis de la décapitation. Les coupables sont emmenés dans les principaux marchés, dans plusieurs s'ils sont nombreux, et la chose n'est pas rare. Des officiers à cheval et des hommes à pied montent la garde tout autour. On fait agenouiller les prisonniers en rang à quelques pas les uns des autres et devant eux, sur un pieu, on place une pancarte où est inscrit le crime que chacun d'eux va expier. Le bourreau s'apprête, avec son épée à deux mains très affilée, à asséner le « coup de grâce » (1), pendant que son aide saisit les longs cheveux du condamné et les tire violemment afin de tendre le cou. Un mandarin donne le signal, et d'un seul coup la tête est détachée du tronc. Le bourreau s'en prend ensuite au suivant qui est dépêché instantanément avec la même dextérité barbare. Les têtes sont fixées au bout de perches et exposées pendant quelques jours, jusqu'au moment où des amis obtiennent l'autorisation de les enlever.

En cas d'adultère, les deux coupables sont ligottés dos à dos et jetés dans le fleuve du haut d'un pont. Les crimes moindres sont punis d'emprisonnement, de coups de verge ou de la cangue. La polygamie et le concubinage sont universels en Cochinchine. Le mariage est un contrat verbal fait en présence des parents et des amis des deux côtés et ratifié par un échange de présents. Les Annamites ont rarement plus de trois femmes, dont une principale. Les enfants de toutes sont cependant également légitimes. Le nombre des concubines n'est pas limité : il dépend du caprice de chacun et des possibilités qu'il a d'en entretenir. Malgré les sévères châtiments infligés à celles qui violent la fidélité conjugale, elles ne perdent aucune occasion d'éluder les lois édictées pour les prévenir, lorsqu'il y a quelque chance de ne pas être surprises. Parmi les femmes non mariées, la chasteté est à peine considérée comme une vertu.

La police de la ville repose sur des principes excellents. Dans chaque rue, un des habitants les plus respectables est chargé de s'occuper des affaires judiciaires et il est responsable devant le chef magistrat du maintien de l'ordre dans cette rue. Ce système qui mêle intimement les intérêts du Chef de la rue, comme l'appellent les indigènes, et les intérêts des autorités, a des résultats excellents puisque les émeutes et les troubles sont très rares. Cependant,

(1) En français dans le texte.

malgré la vigilance de la police, on trouve le moyen d'éluder bon nombre de lois. Pendant certains jours, par exemple, un édit inspiré par quelque conception religieuse, interdit de tuer des porcs. Pour le violer impunément, les indigènes noient l'animal. Si l'on fait des recherches ou une enquête, il est facile de prouver que le porc s'est noyé accidentellement avant d'avoir été saigné. C'est ainsi que notre bateau fut aussi bien approvisionné en porc frais ce jour-là que les autres jours.

En ce qui concerne la population de la Cochinchine, on nous fit des déclarations contradictoires et nous ne pûmes obtenir l'accès des archives, ce qui nous aurait permis de résoudre la question. Certains mandarins affirmaient que le pays comptait dix millions d'habitants. D'autres disaient quatorze millions, mais les missionnaires réduisaient le nombre à six millions. Cette différence provient peut-être du fait que les frontières sont flottantes, en raison des conquêtes faites tous les ans. On peut présumer que les mandarins qui donnent quatorze millions exagèrent, de même peut-être que ceux qui donnent dix millions. Il se peut que le chiffre de huit millions, chiffre moyen entre le plus petit nombre fixé par les mandarins et le nombre fixé par les missionnaires, ne soit pas loin de la réalité. Mais cette conjecture ne repose pas sur d'autres bases.

Les diverses affirmations contradictoires que nous faisions quotidiennement les marchands et autres gens en ce qui concernait la quantité de sucre et autres productions du pays, entreposés à ce moment à Saïgon, nous décidèrent à aller contrôler leurs dires nous-mêmes et c'est le jour suivant qui fut choisi pour l'expédition.

Tous les agents de commerce chinois résidaient près de nous et c'est à eux que nous fîmes notre première visite. Mais à l'exception d'un peu de gomme-gutte, de quelques pelleteries et d'une certaine quantité de bois de teinture rouge, aucun de leurs articles ne présentait d'intérêt pour les marchés européens. Ils avaient aussi des bois odoriférants, des nids de salanganes, des biches de mer et d'épaisses peaux de buffles qu'on rend, par certains moyens, semi-transparentes et assez semblables à de la glu. Les Chinois les emploient comme nourriture.

Même les articles dont les agents chinois pouvaient disposer étaient en petites quantités. Il était trop tôt pour qu'ils aient reçu de l'intérieur certaines marchandises qu'ils reçoivent en Décembre et en Janvier. On n'espérait pas en réunir de grandes quantités cette année, puisqu'on n'attendait que deux jonques pour la saison des pluies.

Il était facile de s'apercevoir que ces agents nous considéraient d'un air jaloux et qu'ils cherchaient à nous décourager et à élever des obstacles sur notre route. Nous n'en entreprîmes pas moins de visiter toutes les boutiques et tous les magasins de la cité, ce qui nous prit non seulement la journée que nous pensions y consacrer, mais encore les deux suivantes, et le résultat final de nos recherches fut qu'il n'y avait pas à Saïgon plus de huit cents piculs de sucre, environ dix tonnes de soie brute d'un prix plus élevé que celui qu'on en offrait en Europe, de trente à cinquante tonnes de bois de teinture rouge très cher aussi, et un peu de coton sale que les détenteurs ne paraissaient guère disposés à vendre, à quelque prix que ce fût. Les lingustes nous dirent que le sucre qu'il y avait à Saïgon ne représentait qu'une faible portion de celui qui se trouvait dans le district et que, si nous voulions en offrir un prix généreux, les marchands nous l'apporteraient. Mais nous connaissions trop la duplicité et la coquinerie des indigènes pour nous arrêter à ces contes à dormir debout. A vrai dire, nous pensions bien qu'il y avait dans le district plus de sucre que nous n'en avions vu, mais, d'après les renseignements que Polonio put nous avoir, il résultait que nous ne pourrions pas en obtenir plus de trois mille piculs. Les événements nous prouvèrent que même ce chiffre était au-dessus de la réalité. On imagine notre déception, lorsque nous vîmes annihiler les brillants espoirs que notre imagination et les assurances des indigènes avaient fait naître. Et on comprendra que nous ne nous sentions pas favorablement disposés à l'égard de ces gens qui s'étaient universellement conduits avec tant d'hypocrisie et avec un mépris si total de toute franchise et de toute honnêteté morale. Il ne nous restait cependant qu'à prendre patience dans l'attente d'un changement favorable qui nous permettrait d'acheter à un prix raisonnable les articles qui pourraient se trouver sur le marché.

En attendant, nous nous efforçâmes de travailler à notre but en prodiguant des attentions marquées au Gouverneur par intérim, dans l'espoir que si nous arrivions à nous le concilier et à le gagner à notre cause, son exemple et son influence inciterait les marchands à entrer en relations avec nous. Nous l'invitâmes donc à venir nous faire une visite amicale et il accepta de venir le dimanche suivant, 24 Octobre, à 10 heures du matin. Nous fîmes pour le recevoir tous les préparatifs que nous permettaient notre situation et nos moyens.

Fidèle au rendez-vous, il fit son apparition en grande pompe, escorté par un détachement de soldats armés d'épées, de piques et

de boucliers. Notre propriétaire s'était chargée de la table et le vieux Polonio jouait le rôle de maître des cérémonies. Dès que nous eûmes accueilli le Gouverneur chez nous comme il convenait, nous l'invitâmes à s'asseoir sur une estrade recouverte des meilleures nattes de Maria et de quelques beaux coussins en couleurs empruntés pour l'occasion. Une partie des soldats prirent place autour de la salle, les autres restèrent dans la vérandah de devant. Remarquant que nous étions restés debout, le Gouverneur nous fit signe de nous asseoir, ce que nous fîmes. Il nous posa ensuite sur notre pays les mêmes questions qu'il nous avait déjà posées pour la plupart et nous demanda si nous aimions la Cochinchine. Nous répondîmes aux premières questions avec beaucoup de sincérité et assez de fierté. Quant à la dernière, qui, dans notre situation, aurait répondu : « Beaucoup » ? Nous ne manquâmes pas de nous plaindre des marchands de sucre en termes peu flatteurs dont il pouvait endosser la propriété sans craindre d'empiéter sur celle d'autrui. Il en prit probablement « pour son grade », mais comment aurions-nous pu nous douter que le grand Oung-quan-tung-kion, deuxième officier du District du Donnai, qui eut en fait l'honneur de représenter son auguste souverain à la cour de Pékin, n'était qu'un misérable trafiquant en sucre et autres denrées, l'allié d'autres misérables trafiquants qui s'évertuaient par tous les moyens à tromper des étrangers en son pouvoir, des étrangers venus de si loin nouer des relations commerciales agréables ?

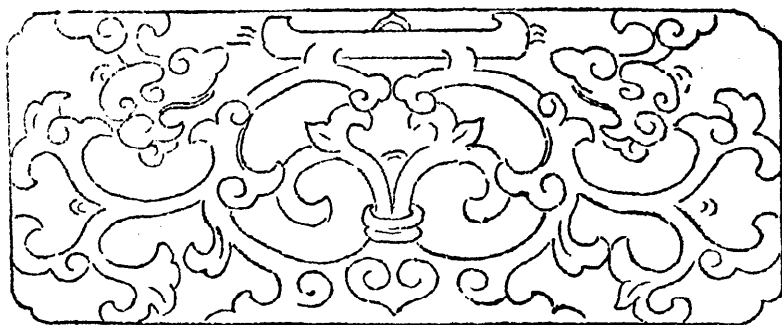
Son Excellence voulut bien se joindre à nous pour accabler d'invectives les marchands de sucre, et il nous réitéra le conseil qu'il nous avait déjà donné de prendre patience.

On servit ensuite une collation à laquelle il fit peu honneur. Nous lui offrîmes du vin. Il en prit un peu dans un verre et passa la bouteille à sa suite qui eut tôt fait de la dépêcher. Une bouteille de liqueur eut le même sort.

Après le repas il se leva de sa chaise, retourna à l'estrade et nous demanda si nous avions quelque chose de curieux à lui montrer. Nous répondîmes par la négative, sachant où il voulait en venir. Mais un des linguistes, qui étaient tous des coquins éhontés, lui dit qu'il avait aperçu dans ma chambre un fusil à deux coups et un attirail de chasse que je fus bien obligé d'exhiber. Il admira le travail du fusil et daigna me l'emprunter pour aller faire une partie de chasse le lendemain. Je fus forcé de me résigner d'aussi bonne grâce que je le pus. Heureusement que je fis à l'instant même mon deuil du fusil, car je ne le revis plus et tous les efforts que je fis dans la suite du séjour

furent impuissants à me le faire entrevoir, Son Excellence affectant de le tenir pour un cadeau. A l'occasion de sa visite, nous lui offrîmes quelques yards de drap écarlate qu'il admira beaucoup. Après nous avoir promis à nouveau tout son appui, il prit congé. Il était resté environ une heure et demie.





CHAPITRE XVIII

MONNAIE EMBARRASSANTE — ATTITUDE INSUPPORTABLEMENT
SCÉLÉRATE DES AUTORITÉS — SERPENT-LAPIDÉS PAR LES
INDIGÈNES — RETOUR A BORD — VAIN STRATAGÈME —
NOURRITURE REPOUSSANTE DES INDIGÈNES — MALADIES —
FUNÉRAILLES — MUSIQUE — SCULPTURE — CHANT — REPRÉ-
SENTATIONS THÉÂTRALES — PÈRE JOSEPH — ARRIVÉE DU
VICE-ROI — PRÉSENTATION — PRÉSENTS — COURBETTES
HUMILIANTES DES INFÉRIEURS — KALÉIDOSCOPE — CHÂTIMENT
DE SOLDATS COUPABLES.

Le lendemain, nous allâmes faire une visite au Gouverneur pour nous entendre sur le paiement des droits de mensuration auxquels il avait fait allusion le jour précédent. Toutes les représentations que nous pûmes faire, tous les arguments que nous fîmes valoir, furent impuissants à lui faire accepter les dollars espagnols au pair, car il affirmait qu'ils ne valaient que dix-huit maces en sapèques de cuivre ; nous lui offrîmes de le payer en cette dernière monnaie que nous pouvions avoir à dix-neuf maces le dollar au marché et, après quelques hésitations, il accepta.

Dès notre retour, nous nous mîmes à acheter des sapèques de cuivre et à les contrôler. Travail embarrassant et épuisant, car en plus d'une semaine, les efforts combinés de quatre d'entre nous furent à peine suffisants à compter, assortir et enfiler à nouveau l'équivalent de quinze cents quans. Il faut avouer que nous étions peu habiles dans le maniement de cette monnaie si nouvelle pour nous. Un Chinois ou un indigène aurait terminé le travail en moins de temps, mais nous étions obligés de faire très attention et de nous en occuper personnellement pour que les sapèques n'aient pas à être désenfilées

et recomptées à la douane, ce qui, d'après les affirmations de Pasqual et de Joachim, nous aurait occasionné de grandes pertes en raison des vols et des détériorations que les sapèques subiraient à être maniées sans soin.

Le jour fixé pour verser ce que nous avions déjà réuni et que nous ne pouvions garder parce que nous n'avions plus de place et que nous en aurions été encombrés, nous en chargeâmes la chaloupe du *Marmion* qui fut envoyée à la douane. C'était, on le pense, une chose curieuse que de voir la chaloupe d'un bateau de près de quatre cents tonnes, lourdement chargée d'une petite monnaie dont le montant ne dépassait pas la valeur de sept cent cinquante dollars espagnols et pesait près de deux tonnes et demie.

En dépit des efforts que nous avons faits pour réunir les divers agents des douanes avant l'arrivée de l'embarcation afin d'éviter tout retard dans le versement et la réception de la somme, il s'en fallait de beaucoup qu'ils fussent ponctuels au rendez-vous. Nous perdîmes tant de temps à attendre et à envoyer chercher divers personnages que le soleil s'était couché avant qu'ils fussent tous là ; car tous ceux que nous avions déjà vus et beaucoup d'autres que nous ne connaissions pas devaient être présents. Quand ils furent rassemblés, ils ne parurent d'ailleurs nullement pressés d'expédier le travail qui les attendait ; au contraire, ils répugnaient visiblement à s'y mettre. Ils s'engagèrent dans de longs conciliabules mystérieux, et, à n'en pas douter, ils complotaient quelque chose. Finalement, après avoir insisté plusieurs fois, nous obtînmes l'autorisation de débarquer l'argent et de l'apporter à la douane, ce qui nous prit jusqu'à la nuit. Nous les pressâmes alors de le compter et de nous en donner reçu, mais ils affectèrent de rire et nous répondirent qu'il était trop tard pour faire quoi que ce soit, mais qu'ils reviendraient le lendemain matin et se mettraient alors à compter l'argent et à l'examiner.

Cette déclaration nous atterra, car il avait été formellement stipulé que les pièces ne seraient pas désenfilées encore une fois après remise. Un agent avait même été envoyé chez nous par les autorités pour contrôler la sélection et l'enfilage des sapèques, afin d'obvier à la nécessité d'une pareille procédure. A ce moment, l'eau de la rivière où se trouvait la douane avait tellement baissé, qu'il nous aurait été impossible d'en faire sortir la chaloupe chargée, sans quoi nous aurions tout rembarqué et tout remmené à bord.

Les misérables nous laissèrent dans cet embarras qui manifestement les amusait. Il ne nous restait qu'à laisser l'argent à la douane dont la

façade ne fermait point et à envoyer chercher une garde armée à bord de chacun des bateaux. Après avoir posté les soldats et leur avoir donné nos instructions, nous les laissâmes seuls.

De toute la nuit, ils ne furent inquiétés que par un énorme serpent d'au moins, disaient-ils, quinze pieds de long, qui sortit de la rivière, entra dans la cour de devant, la traversa, pénétra dans la douane et se glissa entre les sacs des pièces où ils le perdirent de vue sans arriver à le retrouver, malgré les soigneuses recherches qu'ils firent avec la lampe dont ils étaient munis. D'après la description qu'en donnèrent les matelots, je pense qu'il s'agissait d'un boa constrictor dont le repaire devait se trouver quelque part dans le bâtiment où il venait se réfugier après ses expéditions nocturnes à la recherche de sa nourriture. Cette conjecture ne parut nullement satisfaisante aux matelots qui prétendaient que c'était soit le diable sous sa forme première, soit un serpent dressé par les indigènes et envoyé pour leur faire peur et les obliger à laisser le trésor sans gardien. Que ce fût le Malin lui-même, ou un boa constrictor revenant à son repaire, ou un serpent dressé par les indigènes, nos loups de mer restèrent intrépidement à leur poste, et le lendemain matin tout était au mieux.

Il n'était pas moins de onze heures le lendemain matin lorsque les agents furent rassemblés pour compter l'argent et ils ne s'y mirent qu'après deux heures. Pour compter les cent premiers quans, il fallut plus d'une heure pendant laquelle ils firent tout ce qu'ils purent pour nous irriter et nous tourmenter, refusant toute sapèque qui avait le moindre défaut ou qui n'avait pas les dimensions voulues d'après des pièces qui étaient récemment sorties de la Monnaie. Quel ne fut pas notre étonnement lorsque nous nous aperçûmes que sur les cent quans, il y avait une perte de dix pour cent environ ! Comme les pièces rejetées ne semblaient pas se monter à plus de la moitié de cette somme, nous manifestâmes une grande indignation. Nous exigeâmes que l'on fouillât les soldats qui comptaient l'argent et sur eux on trouva la différence. Ils ne furent pas le moins du monde déconcertés par cette découverte. Au contraire, ils nous rirent au nez de la manière la plus provocante. Nous allâmes immédiatement nous plaindre au chef mandarin ou receveur dont on se rappelle l'attitude pendant le jaugeage des bateaux. Il déclara que s'ils étaient coupables, il les punirait si nous le désirions, c'est ce que nous exigeâmes et ils reçurent tous quelques légers coups de rotin. Mais tout cela n'était qu'une pure comédie, car ils ne cessèrent de rire et

de ricaner pendant toute la durée du châtimeut, si on peut employer ce mot. Le vieux Polonio et Joachim, qui étaient présents, nous prirent à part et nous dirent que toutes ces vexations étaient destinées à nous forcer à abandonner notre intention de payer les droits de jaugeage en monnaie du pays et à nous obliger à les payer en dollars espagnols à dix-huit maces le dollar. Ils nous représentèrent par ailleurs que si nous persévérions dans notre intention, il en résulterait beaucoup de difficultés et beaucoup de pertes. Ceci nous décida à porter plainte au Gouverneur. Nous allâmes le faire sur-le-champ, accompagnés d'Antonio, d'un des linguistes du Gouvernement et de Joachim. Après nous être plaints des agents et avoir récapitulé nos griefs, nous lui rappelâmes sa promesse de nous aider et de nous protéger et nous lui demandâmes justice, nous engageant à oublier le passé si on acceptait nos réclamations présentes et futures et si on y faisait droit.

A son attitude, nous crûmes deviner qu'il était au courant des brimades que nous avions subies et qu'il en était sûrement l'instigateur ; pour être bref, il refusa d'intervenir auprès de la douane car elle n'était pas de son département, mais il daigna nous donner quelques bons conseils sur le sujet. A son avis, il était préférable, soit de laisser les agents compter comme il l'entendraient, soit d'en arriver à un compromis et de leur donner une somme à condition qu'ils renonceraient à compter l'argent, soit encore d'évaluer le total en dollars au taux proposé. Et pour prévenir tous autres ennuis, il nous conseilla de payer le reste des droits en dollars espagnols. Nous élevâmes quelques objections contre ce dernier projet et nous offrîmes de retirer l'argent déposé à la douane pour l'employer à d'autres usages, et de payer le tout en dollars espagnols. Il accepta à condition que nous paierions un droit équivalent à la prime par dollar afin d'indemniser les agents des dérangements qu'on leur avait causés ou qu'on pourrait leur causer. En définitive, après plusieurs voyages d'aller et retour de la maison du Gouverneur à la douane, comme la nuit approchait à nouveau, nous fûmes obligés de céder à ces rapaces. Nous leur versâmes l'argent et nous obtînmes un reçu des sept cent cinquante dollars.

Il serait long et peut-être même impossible d'énumérer toutes les supercheries et toutes les fourberies dont à chaque heure du jour les Cochinchinois s'évertuèrent à nous rendre victimes. Ils ne perdirent pas une occasion, quelque insignifiante qu'elle fût, de faire montre des traits saillants de leur caractère que cette attitude impliquait.

Ce même soir, nous étions rentrés chez nous et nous étions assis dans la vérandah lorsque nous fûmes assaillis par une grêle de pierres qui semblaient venir de l'autre côté de la rivière. Nous allâmes immédiatement à la porte d'entrée pour chercher à déterminer la raison de cette attaque que nous n'avions pas provoquée et pour voir d'où elle provenait. Mais tout était calme et nous ne vîmes personne bien qu'il fit clair de lune. La chute des pierres avait attiré notre propriétaire sur le seuil de sa porte et pendant que nous parlions de la chose avec elle, des mains invisibles nous envoyèrent une autre décharge, Une des pierres frappant Maria à la cheville lui fit une contusion douloureuse. Une autre blessa sérieusement un des jeunes officiers au bras. Nous prîmes immédiatement nos armes, nous nous rendîmes à l'endroit d'où les pierres semblaient provenir et nous fouillâmes tous les coins où quelqu'un aurait pu se cacher, mais nos recherches furent vaines. De retour chez nous, nous parlions encore de la chose, lorsque nous fûmes salués d'une autre décharge. Nous fîmes une autre sortie mais sans plus de succès. Il fallut nous réfugier à l'Intérieur et fermer les volets. Quelques pierres isolées tombèrent encore, puis on nous laissa en possession tranquille de notre chez-nous.

Presque tous les soirs, et quelquefois même en plein jour par la suite, on nous tourmenta de la même façon ; toutes les fouilles, toutes les recherches ou offres de récompense furent impuissantes à nous faire découvrir les coupables ou à nous faire avoir le moindre renseignement, et il nous fut même impossible de deviner quelle pouvait bien en être la cause. Mais il était évident que cela venait de la maison du Gouverneur à qui nous allâmes nous plaindre. Il nous répondit qu'il était souvent molesté de la même manière et que si nous pouvions nous emparer des coupables et les lui amener, ils seraient punis. Ce fut la seule satisfaction que nous pûmes obtenir de lui.

Comme nous n'avions tiré aucun avantage du fait que nous vivions à terre et comme les marchands de sucre étaient toujours inflexibles, nous décidâmes d'avoir recours à un stratagème. Nous le mîmes sur-le-champ à exécution. Nous payâmes ce qui nous restait à payer des honoraires de la même mensuration des bateaux, nous remplîmes d'eau douce, enverguâmes quelques voiles et fîmes d'autres préparatifs pour reprendre la mer. Nous emportâmes à bord une partie de nos effets et le 31 Octobre les deux commandants, pour donner plus de poids à « la menace de départ », partirent aussi, laissant aux jeunes officiers le soin d'emballer ce qui restait ; ils ne tardèrent pas à avoir

terminé et ils embarquèrent le 4 Novembre. Ayant tenu secrètes nos intentions réelles et affiché notre prétendue décision, nous nous flattions d'amener les indigènes à des conditions raisonnables, car nous pensions qu'ils ne nous laisseraient pas partir sans acheter leurs denrées. Une semaine entière se passa cependant dans l'attente du résultat espéré. Pendant les préparatifs que nous faisons pour notre départ feint, ils manifestèrent à notre égard la même indifférence maussade qui nous avait été si insupportable jusque-là. Finalement nous demandâmes à nos linguistes si les marchands ne préféreraient pas s'arranger avec nous au lieu de nous voir partir sans marchandise. On imagine combien nous fûmes étonnés et mortifiés lorsqu'ils nous répondirent froidement que les Cochinchinois étaient trop versés dans l'art de la supercherie pour se laisser aveugler par notre ruse cousue de fil blanc et qu'ils ne demandaient pas mieux que de voir qui céderait le premier.

Nous n'avions plus guère d'espoir qu'en le Vice-Roi qu'on attendait incessamment et qu'on représentait comme un homme très différent du gouverneur de l'heure, un homme plein d'attention pour les Européens, recherchant avec ardeur leur société et toujours prêt à les aider et à les protéger en sa qualité d'ancien Mandarin des Étrangers à Hué.

Une nouvelle vint d'autre part nous apporter quelque encouragement : nous apprîmes que la récolte de la canne à sucre approchait et qu'il y aurait alors des quantités de sucre à bon marché ; nous mêmes beaucoup de bonne volonté à y ajouter autant de foi que possible pour apaiser notre agitation.

Je sais bien que l'énumération des constantes vexations que nous eûmes à subir en Cochinchine pourra paraître chagrine et peut-être même sans intérêt. Mais le respect que je porte à la vérité et mon désir de mettre sur leurs gardes les futurs chercheurs d'aventures qui pourraient avoir la témérité de se risquer à aller dans ce pays, me forcent à dévoiler tout au long le caractère des indigènes afin d'effacer sur leur simplicité, leur vertu et leur intégrité, les fausses idées qu'auraient pu laisser dans l'esprit les récits antérieurs et dont nous fûmes, nous, abominablement victimes.

Malgré l'abondance qui règne dans le pays, les indigènes ont une nourriture infecte. Rats, souris, vers, grenouilles et autres vermines, sans parler des reptiles, sont fort recherchés. Les Chinois ont, à leurs habitudes répugnantes, une excuse dans leur difficulté à trouver une nourriture saine suffisante pour un pays surpeuplé ; mais comme on va

le voir, les Annamites semblent avoir de la prédilection pour les ordures.

Un jour, au cours d'une expédition à la recherche de quelques planches pour réparer une de nos embarcations, nous vîmes dans l'étalage d'une vieille femme, des quartiers carrés de viande que nous supposâmes être de la tortue bouillie. Mais notre linguiste nous dit que c'était du caïman ou alligator et nous invita à le suivre derrière la maison où, dans une enceinte, nous aperçûmes une vingtaine de ces hideux animaux qui mesuraient de deux à douze pieds de long. Ils allaient çà et là, mâchoires serrées et ils dégageaient une odeur insupportable. Pour les prendre, on place de petits cordages dans les endroits qu'ils fréquentent. Ils s'y empêtrent, et les chasseurs les prennent sans difficulté.

À la cîme d'une espèce de palmier, on trouve un bourgeon plein de suc qui ressemble assez à un artichaut. Au centre, on trouve généralement, sinon toujours, un ver blanc très gras et de la grosseur du pouce que l'on tient pour délicieux et qui est réservé à la famille royale et aux plus hauts mandarins. Le Vice-Roi nous envoya un jour une douzaine de ces bourgeons contenant des vers pour nous marquer sa haute considération. Il n'est point nécessaire de dire que nous refusâmes de manger cette friandise et que nous la donnâmes en secret à la femme de Pasqual qui se régala des bons morceaux que notre goût délicat avait rejetés (1).

Les femmes des petites barques se précipitaient sur les entrailles des cochons, des volailles, des daims, etc., que nous jetions par-dessus bord, les posaient sur de la braise, les faisaient rôtir et les mangeaient sans les avoir lavées autrement qu'en les plongeant légèrement dans l'eau. La viande et les poissons pourris étaient en général préférés à la viande et aux poissons frais.

La Cochinchine n'est nullement, en général, un pays malsain ; mais les coutumes des habitants engendrent des maladies comme la lèpre, les scrofules, le scorbut, l'érésypèle et autres affections cutanées, sur la naissance desquelles le climat a peu ou pas d'influence. Les maladies qui proviennent du climat ou d'autres causes extérieures sont principalement les fièvres et en particulier les fièvres bilieuses et intermittentes. Une maladie des glandes qui affecte le système

(1) Il s'agit du ver *palmiste*, grosse larve blanc jaunâtre (d'un charançon ?) qui parasite le bourgeon terminal du palmier *Phœnix paludosa* Rat. Il aurait un goût de noisette très prononcé -- *con đuồn* en annamite.

lymphatique et que je crois être une forme de l'éléphantiasis, n'est pas rare ; on dit qu'elle est provoquée par les brusques changements de température fréquents la nuit, combinés avec une des propriétés malsaines de l'eau qui y prédispose. J'eus le malheur de contracter cette maladie pendant que j'étais dans le pays, et bien que quatre années se soient déjà écoulées, il n'y a encore aucune amélioration essentielle. Mes jambes grossirent d'abord démesurément et je fus pris d'une violente fièvre symptomatique accompagnée de douleurs terribles. Du soin et du repos ont produit quelque amélioration, mais la négligence du mal provoquerait certainement le retour des pires manifestations. C'est probablement incurable.

A leur mort, les gens de distinction sont exposés sur un lit de parade ; en fait, les gens de basses classes les imitent à cet égard autant que leurs moyens le leur permettent. Tout d'abord on élève contre la façade de la maison du défunt un pavillon composé d'une voûte en planches reposant sur quatre pieux plantés en terre ; tout autour, on suspend des tentures en sparterie qui arrivent jusqu'à mi-distance entre la toiture et le sol. On y met ensuite le cercueil sur un bâti. Des tables chargées de fruits de choix et d'arec et de bétel sont disposées tout autour de l'enceinte. Des orchestres jouent, nuit et jour, près du défunt, jusqu'au jour de l'enterrement, d'une semaine à treize jours après la mort. La plus grande joie règne tout le temps et on brûle des quantités de papier doré.

Dans la rue principale où nous passions tous les jours, un corps fut ainsi exposé quelque dix jours ; mais nous ne vîmes pas d'enterrement d'une seule personne de qualité. Un jour, je vis passer la procession en l'honneur du fils unique d'une pauvre veuve ; le cercueil était placé sur une civière composée de deux pièces de bois parallèles fixées en leur milieu par des barres transversales. Huit hommes portaient la bière de chaque côté et la pauvre mère, les cheveux défaits et vêtue d'une robe ample en coton blanc — le blanc est la couleur du deuil en Annam —, avançait en chancelant à la suite de la civière entre les brancards. Sa tête était effondrée sur sa poitrine et elle exhalait en sanglots bruyants et en gémissements aigus son intense douleur maternelle.

Très différente était l'attitude des porteurs qui, d'un cœur de barbares, se moquaient de la douleur sacrée de la femme privée de son enfant et riaient de tout cœur de ses lamentations.

Les instruments de musique ne diffèrent nullement de ceux de la plupart des pays d'Asie. Tambours, violons, guitares, trompettes, etc.,

sont d'un emploi général et on s'en sert aux mêmes fins que les instruments européens de même nom. Mais le son en est, pour des oreilles européennes, extrêmement dur et discordant.

Les Annamites ont appris des Chinois quelques éléments de l'art de la sculpture dont les meilleurs spécimens se trouvent sur les tombeaux des grands hommes défunts. Les pires sont ceux qui sont un objet d'adoration dans les pogodes.

Il n'y a pas dans le pays de peintures assez bonnes pour les placer au-dessus de celles des nations les plus barbares. Les quelques modèles que j'ai déposés dans le Musée de l'East-India Marine Society montrent cependant une docilité susceptible de grands progrès.

Certains élèves des missionnaires ont fait des progrès considérables en mathématiques et en dessin.

Les Cochinchinois sont très friands de représentations théâtrales et ils y consacrent une grande partie de leur temps. Leurs pièces sont en général d'un caractère lyrique et les drames sont bâtis sur des événements historiques. Les acteurs sont des acteurs ambulants. Des baraques temporaires sont élevées près des marchés les plus populeux et on les emporte dans d'autres marchés après la représentation d'une unique pièce qui dure de trois à six jours et demi, avec des interruptions fortuites. Le lieu de la représentation est ouvert à tous et on peut assister au spectacle sans rien payer. Les acteurs vivent de contributions volontaires. Les vêtements sont d'un fantastique extraordinaire et il y a toujours, nécessairement, un clown ou bouffon. Le chant est bon quand l'oreille y est habituée et les modulations de voix chez les femmes sont réellement charmantes. Il en est d'ailleurs de même du langage. Au début, il paraît extrêmement dur aux étrangers, mais lorsqu'ils le connaissent plus intimement, ils en découvrent les beautés dont la principale est son caractère récitatif très harmonieux.

Le mois de Décembre nous trouva encore dans le « statu quo ante bellum », car aucun des belligérants ne montrait des signes de lassitude. Notre patience ne tenait plus qu'à un fil mais c'était un fil encore tenace et l'espoir continuait à nous inspirer des sourires.

C'est à ce moment qu'eut lieu un incident qui contribua à nous faire passer agréablement plusieurs heures et qui nous fut très utile dans notre recherche de renseignements sur le pays : ce fut notre présentation au Père Joseph, le plus âgé des missionnaires italiens. C'était un homme respectable, d'une cinquantaine d'années ; ses manières étaient douces et simples, son attitude digne et pourtant avenante. Il apportait un grand zèle et une grande rectitude dans l'accomplissement de ses de-

voirs pastoraux. Son existence, toute de pureté et d'abnégation, prouvait qu'il était « sincère dans la cause sacrée » ; c'était d'autre part un érudit et un observateur averti. Il parlait le français avec beaucoup de facilité et c'est à lui que je dois beaucoup des renseignements sur la Cochinchine qu'on trouve dans ce volume. Il avait été indisposé depuis notre arrivée et c'est pourquoi nous ne l'avions pas encore vu.

Le 6 Décembre, on tira quelques coups de canon et on hissa le drapeau annamite à la citadelle pour annoncer le retour du Vice-Roi. A cette occasion, comme dans toutes les occasions importantes, on pointa les canons vers le zénith afin, nous dit-on, d'en difluser le bruit dans tous les alentours. Cet événement fit naître une grande activité dans le district car les mandarins de tous grades affluèrent, empressés et obséquieux, pour faire leur cour au favori du souverain. Le fleuve fut pendant plusieurs jours rempli de leurs galères et le cri de « Môt quan » résonnait de toutes parts ; la cour du Vice-Roi présentait un spectacle d'une beauté qui allait jusqu'à la magnificence, avec les mandarins civils en tenue de gala et les mandarins militaires aux uniformes bigarrés où dominaient le jaune et le rouge. Les *sagouètes* pleuvaient de tous côtés car tous les visiteurs s'étaient munis de quelques présents propitiatoires empruntés aux divers produits du pays, si bien que le vaste parc des dépendances de Son Excellence était rempli de plusieurs espèces d'animaux domestiques tandis que les magasins ressemblaient à autant de temples de Cérès bondés des offrandes des fidèles.

Nous saisîmes la première occasion d'aller présenter nos respects au Gouverneur et la visite fut fixée au lendemain. Nous fîmes choix, comme *sagouètes*, des mêmes articles que nous avions déjà offerts au Gouverneur par intérim, ou Mandarin des Lettres, pour employer le titre sous lequel il sera désormais désigné, et nous y ajoutâmes un beau sabre et un élégant kaléidoscope. Le cérémonial de l'introduction fut analogue à celui de notre première visite au Mandarin des Lettres, mais l'accueil fut beaucoup plus franc et cordial. L'attitude et les manières du Vice-Roi avaient une dignité militaire et il alliait à l'expérience du courtisan, la franchise du soldat. C'était un homme d'envergure et certainement destiné à remplir une page importante dans l'histoire de son pays, en cas de guerre ou de désordres intérieurs. Son palais était analogue à celui du Mandarin des Lettres, bien qu'un peu plus grand et mieux ordonné dans les diverses dépendances qui l'entouraient. Devant la salle de réceptions se trouvait un mur bas surmonté de plusieurs beaux vases en porcelaine contenant de magnifiques plantes exotiques. Au delà du mur s'étendait un jardin dessiné avec beaucoup

de goût et comptant divers arbres fruitiers dont la plupart étaient en pleine production.

La rigide discipline et la stricte subordination observées « en l'auguste présence » se manifestaient dans le profond silence et les viles prosternations des courtisans.

Des canapés et des chaises avaient été disposés à notre intention à la droite du Vice-Roi, quelques pieds devant le trône, et de là nous pouvions observer tout ce qui se passait. Les estrades érigées de chaque côté étaient bondées de mandarins de tous grades, et il en arrivait constamment qui se prosternaient devant le trône pendant que leurs serviteurs et les gens de leur suite apportaient les *sagouètes*. Des porcs vivants et morts, quelques-uns même rôtis, des volailles, du poisson, du gibier, des tubercules, des fruits, des confiseries, des gâteaux de riz, des plats cuits, du thé, des noix d'arec, du bétel, tels étaient quelques-uns des nombreux cadeaux.

Voici comment on procède pour saluer : le visiteur entre dans la salle par une entrée située à la droite du trône. Il contourne l'extrémité des estrades la plus éloignée de celui-ci et il arrive dans l'espace vide qui se trouve en face. Il se place face à l'objet de son hommage et croise ses mains les bras tombants ; il élève ensuite ses mains toujours croisées jusqu'à son front, puis les laisse retomber ; c'est alors qu'il les décroise, tombe à genoux, mains à terre et le front touchant le sol. Il se lève ensuite et recommence deux, cinq ou huit fois, car le nombre des prosternations est de trois, six ou neuf suivant la proximité de rang entre celui qui reçoit l'hommage et celui qui le rend. Il n'y eut pas moins de six prosternations devant le Vice-Roi, il y en avait généralement neuf et toujours avec beaucoup de mesure et de solennité. Et pour ajouter à ces humiliations, tous les mandarins, sauf ceux de la première classe, avançaient et se retiraient courbés en deux sans oser lever les yeux du sol. Ils disparaissaient du côté opposé à celui de l'entrée et les gens de la suite du Vice-Roi emportaient leurs présents.

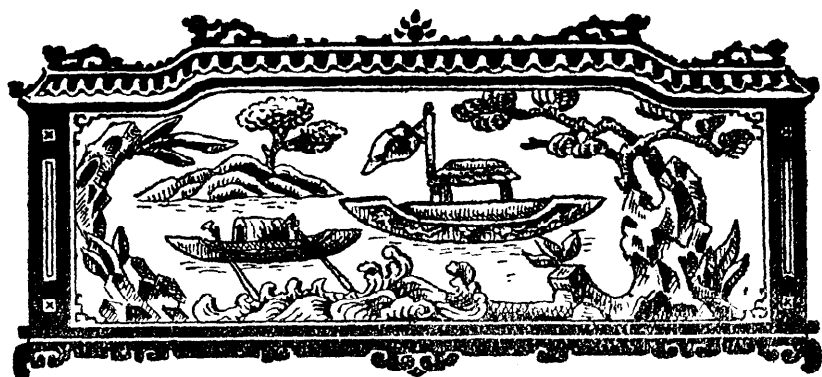
Son Excellence fut enchantée des nôtres et les examina minutieusement l'un après l'autre. Le kaléidoscope qui était joliment décoré et d'un travail supérieur fut particulièrement admiré. Je fis dire au Vice-Roi, par les linguistes, que c'était une invention nouvelle qui avait provoqué beaucoup d'admiration en Europe, et je me mis à en expliquer les usages et le mode d'emploi. A peine eut-il regardé dedans, que le Vice-Roi l'éloigna de ses yeux et, par l'intermédiaire du linguiste, me dit que l'instrument pouvait bien être nouveau en Europe, mais qu'il ne l'était pas pour eux.

Il dit ensuite quelques mots à un officier de sa suite qui disparut et revint quelques minutes après avec plusieurs kaléidoscopes couverts d'un papier gaufré rouge. Ils étaient, c'est vrai, de fabrication inférieure, mais ils ne différaient point, en leur principe, de celui du Docteur BREWSTER. Nous fûmes très étonnés de trouver dans un pays si éloigné une invention si récente en Europe, d'autant que ceux-ci semblaient être de fabrication chinoise. Ils ne l'étaient d'ailleurs pas, mais ils venaient d'Europe par la Chine, chose extrêmement curieuse, puisque le commerce entre la Chine et Saïgon était presque exclusivement fait par des jonques de Lien-Tcheou (Lien-Tcheou est située sur la rivière Lien-Kiang, au Sud-Ouest de l'empire, près du Tonkin, et par conséquent loin des lieux fréquentés par les Européens).

Pendant notre visite, un officier vint porter à la connaissance du Vice-Roi que des soldats coupables étaient prêts à subir leur châtiment. On les fit entrer dans la cour faisant face à la salle d'audience et on leur arracha leur cangue. Ils furent fouettés avec une poignée de lames de rotin et les coups assénés obliquement rayaient abominablement le dos des coupables couchés ventre à terre et maintenus par des soldats qui pressaient sur le sol leur tête et leurs jambes.

Comme c'était là une simple visite d'introduction et de politesse, et qu'il y avait foule à la réception, aucune affaire ne fut conclue. Mais, sur notre demande, une entrevue pour une date très proche fut arrêtée et nous prîmes congé après qu'on nous eût offert du thé, des noix d'arec et du bétel.





CHAPITRE XIX

LETTRE DE M. VANNIER — UN GRAND COQUIN : AQUA ARDIENTE — REPTILES — REMARQUES MÉTÉOROLOGIQUES — TEMPÉRATURE — VISITE DU MANDARIN CIVIL A BORD — VISITE AU VICE-ROI — FESTIN — IMPRESSION FAVORABLE SUR LES MANIÈRES DU VICE-ROI — UN INDIGÈNE CHRÉTIEN : DOMINGO — PIERRE DE BEZOARD — CAUTÈRE — MOYENS DE TRANSPORT — INCENDIES — JEUX — EXERCICES D'ATHLÉTISME — EMPOISONNEMENT — FEMMES DU VICE-ROI — MACHINATIONS DIABOLIQUES DES LINGUISTES ET DES AGENTS DU GOUVERNEMENT — AMBASSADEUR CAMBODGIEN — FLOTTE DE GALÈRES— GALÈRE DU VICE-ROI.

A bord, nous trouvâmes un officier que nous n'avions jamais vu et qui nous apportait une lettre de Monsieur Vannier, datée de Hué, 20 Novembre, en réponse à notre lettre du 11 Octobre, dans laquelle nous sollicitions d'une part son appui pour obtenir une diminution des sagouètes et d'autre part ses bons offices auprès du Gouvernement. M. Vannier nous disait que, lorsqu'il reçut notre lettre, il se trouvait à Tourane en compagnie de ses compatriotes des deux bateaux déjà mentionnés et que, dès son retour à Hué, il était allé voir le Mandarin des Etrangers pour lui faire part du contenu de notre lettre. Il nous faisait remarquer que l'année d'avant, le Roi avait réduit d'un tiers le droit de mouillage prélevé autrefois sur tous les bateaux, que les sagouètes étaient comprises dans les droits de mouillages, et que nous étions libres de faire ou ne pas faire des présents, car personne n'avait le droit d'en exiger. Il nous disait aussi que le Roi avait reçu le sabre que nous lui avions envoyé. D'autre part, il

nous informait que ce dernier, malade depuis quelque temps, donnait rarement audience, et qu'il ne l'avait pas vu depuis son retour de Tourane, mais qu'il ne manquerait aucune occasion de nous rendre les services qui seraient en son pouvoir.

Les missionnaires et Pasqual nous avaient souvent répété que le plus grand coquin du service des douanes, individu fort influent, se trouvait en visite à Hué et que son retour était imminent. C'est à sa scélératesse que pouvaient être attribuées en grande partie la cessation de tout commerce avec Macao et la réduction des échanges avec la Chine. Il était, disaient-ils, très en faveur auprès du Gouvernement qui, bien que faisant profession d'aimer les étrangers et de favoriser le commerce avec eux, était en réalité hostile à toutes relations. Le porteur de la lettre était précisément ce personnage, et la bassesse dont il fit preuve dans la suite prouva que le portrait qu'en avaient tracé nos amis n'était pas exagéré. Les indigènes et les gens qui parlaient le portugais l'appelaient Aqua Ardiente, nom portugais de l'eau-de-vie. Nous ne nous souciâmes point de savoir si c'était là un surnom que lui avaient gratuitement donné les matelots de Macao ou une corruption de son propre nom. Le premier geste de ce fâcheux individu fut de nous réclamer, pour avoir apporté notre lettre de Hué, un pourboire exorbitant. Il se contenta d'une bouteille de rhum et d'un yard de drap rouge lorsqu'il s'aperçut que nous étions cuirassés contre ses estorsions. Ce misérable nous causa beaucoup d'ennuis et de vexations jusqu'à ce que nous eûmes quitté le pays.

On voit souvent nager dans le fleuve des serpents d'espèces diverses, entre autres le cobra de capella ou cobra à coiffe et une petite vipère grise dont la morsure est presque instantanément mortelle. On dit qu'elle ne voit pas clair le jour, mais qu'elle a la vue très perçante la nuit. J'en tuai une qui se trouve maintenant au Musée de l'Est-India Marine Society. Elle était montée du fleuve et s'était juchée sur la toletière de mon embarcation, près de ma tête, un jour que j'allais à terre et que j'étais allongé dans le rouf. Le deuxième lieutenant du *Franklin* en poursuivit une en barque pendant un mille environ. Plusieurs fois blessée par la gaffe dont l'officier était armé, elle se débattit furieusement jusqu'à ce qu'elle eût éludé toute poursuite en plongeant sous des embarcations indigènes.

Les lourdes pluies qui régnaient depuis notre arrivée commençaient alors à diminuer et de fréquents vents du quart Nord annonçaient le changement de mousson. Souvent, après un jour calme et très chaud où le mercure montait jusqu'à 850 Farenheit à l'ombre, un vent subit

du Nord s'élevait la nuit, quelquefois accompagné de pluie, et en quelques minutes le mercure descendait de dix à vingt degrés. A mesure que la saison avançait, les vents devinrent plus fréquents et durables. A la mi-Décembre, le vent périodique du Nord-Est prévalait, et à la fin du mois il soufflait régulièrement. A midi, la température la plus basse était inférieure de 6° à celle de notre arrivée, et la nuit, de 7° à 10°. L'air était limpide, et le temps d'une sérénité agréable.

Le Mandarin civil se rendant un matin à Donnai dans sa galère, vint faire une visite au *Franklin* où il passa une demi-heure, mais il refusa de prendre autre chose qu'une tasse de thé. Après avoir parlé en termes admiratifs de la propreté et de l'ordre qui régnaient sur le bateau et de la discipline de l'équipage, il prit congé de nous et s'en alla.

Le jour fixé, nous allâmes à nouveau rendre visite au Vice-Roi qui avait intentionnellement refusé de laisser entrer les visiteurs indigènes et n'était entouré que des officiers de sa maison, une quarantaine environ, et des quatre linguistes du Gouvernement : Antonio, Mariano, Joseph et Vicente, qui étaient tous chrétiens. Nous fûmes reçus avec beaucoup de cordialité et de prévenances. Son Excellence, renonçant à la pompe et au cérémonial dus à son haut rang, se mit à causer familièrement avec nous. Son ardente curiosité et le choix judicieux des questions qu'il nous posa nous prouvèrent que c'était un homme à l'esprit large, assoiffé de connaissances et d'informations. Les remarques sensées qu'il nous fit sur des sujets variés, dénotaient de grandes facultés naturelles et un savoir fort étendu. Guerre, politique, religion, mœurs et coutumes des nations européennes, tels furent les sujets sur lesquels il s'attarda avec un vif intérêt. Ayant d'autre part appris que j'étais officier de la marine de guerre de mon pays, il me posa des questions minutieuses sur la tactique navale et sur la guerre en mer. Quand sa curiosité eut été satisfaite, il daigna louer à plusieurs reprises l'intelligence, l'habileté et la bravoure supérieures des « Olan », et, avec une émotion faite d'orgueil mortifié, il déplora l'état relativement barbare de son propre pays.

Après deux heures passées à converser d'une façon très agréable, il nous dit qu'une collation à l'européenne avait été préparée sous la direction d'Antonio qui était allé à Macao. Sur une petite table placée au centre de la salle, étaient entassés l'un sur l'autre une profusion de plats et de bols contenant une grande variété de mets asiatiques, des volailles et des canards rôtis, du riz, des ignames, des patates, du porc rôti, des confiseries et de la saumure de poisson. Nous fûmes

beaucoup amusés par ce festin « à l'européenne ». La table étant très haute et les sièges bas, quand nous fûmes assis, nos mentons étaient à hauteur de la table. Aussi, nous étant aperçus qu'il nous était impossible de manger dans cette position, fûmes-nous obligés de renoncer à ce détail de la mode européenne pour nous tenir debout autour de la table. Antonio avait emprunté à quelqu'un, probablement à Pasqual, deux vieux couteaux et deux vieilles fourchettes dont nous nous servîmes l'un après l'autre pour couper notre viande. Nous la portions à notre bouche avec des piquants de porc-épic. Pour les potages, il y avait de petites cuillères en porcelaine que nous trouvâmes commodes.

Au début du repas, le Vice-Roi, tenant d'une main une bouteille de liqueur que nous lui avions offerte et de l'autre un verre, nous servit à boire presque sans arrêt jusqu'à ce que nous criâmes grâce. Sur quoi il nous dispensa de cette forme d'hospitalité bien intentionnée mais indiscreète. Animé cependant du souci de nous faire tirer le maximum des bons plats placés devant nous, il se mit, avec ses doigts, à nous enfoncer dans la bouche un mélange hétérogène de poisson, de viande de volailles, de riz, de pilaff, de carry de porc, de patates et de pruneaux sucrés, tant et si bien que nos yeux sortaient de leurs orbites et que de grosses larmes coulaient sur nos joues distendues.

En Annam, les cuisiniers chinois parcourent les rues, portant sur leurs épaules un fléau en bambou flexible, aux deux extrémités duquel pendent, au moyen de cordes, deux plateaux carrés ressemblant à une échelle en bois, où sont disposés des plats divers prêts à être consommés. Parmi ces plats, on remarque beaucoup de porc rôti recouvert d'une couche de vernis de sucre ou de mélasse. Un de ces restaurateurs ambulants avait été appelé. Il déposa son plateau sur le sol de la salle où il se mit à découper de la viande pour en remplir à nouveau, de ses mains nues, la table placée devant nous. Ce n'était pas le moment de se montrer difficiles et nous nous efforçâmes de faire honneur au festin et de faire plaisir à notre hôte bien intentionné qui, voulant nous rendre notre visite agréable, avait daigné non seulement veiller au cérémonial de notre repas, mais encore porter les aliments à notre bouche de ses mains vice-royales. D'ailleurs il n'y avait pour les indigènes rien de ridicule dans cette curieuse conception de la courtoisie. On voyait là une preuve de l'urbanité et de la politesse du chef qui tenait à tout faire lui-même dans les formes exigées et à manifester à ses invités l'attention qui s'imposait pour qu'ils soient convenablement traités.

Le Vice-Roi ne toucha ni aux mets ni aux boissons, mais il parut très satisfait de nos efforts pour lui plaire en faisant amplement honneur à son festin, malgré les maux de tête et les hauts-le-cœur causés par cet entassement de victuailles hétérogènes.

Après le repas, nous retournâmes à nos sièges et nous fîmes part au Vice-Roi des ruses auxquelles les marchands et autres gens avaient eu recours pour nous tromper et nous voler, et de la fourberie dont nous avions été victimes à la douane. Nous priâmes Son Excellence de vouloir bien intervenir pour amener les indigènes à faire preuve de plus de loyauté. Il parut touché par le récit de nos déboires et nous assura que, bien qu'il fût militaire, qu'il ne fût intéressé dans aucune entreprise commerciale, et n'eût pas le droit d'imposer aux sujets de Sa Majesté une certaine façon de conclure des affaires et de disposer de leurs biens, il userait de son influence pour amener les détenteurs de marchandises à venir nous les vendre à des prix raisonnables. Nous parlâmes ensuite des *sagouètes* et nous lui fîmes part du contenu de la lettre de Monsieur VANNIER. Il nous répondit que son souverain ne lui avait jamais donné d'instructions à ce sujet et que si la réduction dont il était question dans la lettre avait été projetée ou même décrétée, elle n'avait pas été promulguée. Il était, en ce qui le concernait, prêt à y renoncer, mais il nous donna à entendre que les autres dignitaires seraient peu disposés à renoncer à des droits dont ils jouissaient depuis un temps immémorial. En ce qui concernait les droits de mouillage, ses devoirs à l'égard de son souverain lui faisaient une impérieuse nécessité d'exiger le montant total qui était fixé par la loi et qui lui serait réclamé, mais il se conformerait avec plaisir à tout édit le réduisant. Nous lui demandâmes ensuite si les présents que nous avions déjà faits à divers dignitaires et ceux qui nous restaient à distribuer, seraient considérés comme faisant partie des *sagouètes* accoutumées en les évaluant au prix d'achat. Il nous répondit qu'aucune difficulté ne serait probablement élevée contre cette proposition et qu'il en parlerait aux autres dignitaires en la présentant sous un angle tel qu'elle serait favorablement accueillie.

Il nous laissa ensuite partir en nous pressant de venir le voir souvent sans cérémonie. Il allait donner des ordres pour qu'on nous fît entrer n'importe quand, lorsque nous en aurions besoin ou que cela nous ferait plaisir.

Pasqual vint nous voir à notre retour et nous présenta un vieux chrétien appelé Domingo dont le fils était fiancé à sa fille. Il nous dit que c'était un homme riche, influent, et ami du Vice-Roi. Il pourrait

nous être utile si nous jugions bon de l'engager à notre service. En conséquence, nous autorisâmes Domingo à agir en notre nom, sous certaines restrictions, et il nous promit de revenir dans quelques jours nous rendre compte de ce qu'il avait fait.

Domingo ne connaissait que le parler indigène et c'est en cette langue qu'il récitait ses prières, tirées d'un manuel traduit en annamite par les missionnaires à l'usage de leurs convertis. Il était bien vêtu et portait un grand nombre de bagues en or serties de diverses pierres précieuses dont quelques-unes nous semblèrent être des diamants de grande valeur. Il tira du coin de sa robe où ils étaient soigneusement cachés, plusieurs bézoards qu'il offrit de nous vendre. Le prix énorme qu'il nous en demanda aurait suffi à nous empêcher d'en acheter, si nous n'avions eu pour cela d'autres raisons. Mais nous savions que, quelle que fût l'estime en laquelle la chose était tenue par les Annamites, elle n'avait pour nous aucun intérêt commercial, car sa valeur avait considérablement diminué en Europe, à la suite de nombreuses expériences qui avaient prouvé son inefficacité.

Le bézoard est une espèce de calcul dur et lisse, de couleur marron, que l'on trouve dans les intestins d'une espèce de chèvre ou de daim et qui est très estimé dans les Indes Orientales pour les grandes vertus médicinales qu'on lui attribue.

Comme, par intervalles, je souffrais beaucoup de l'affection glandulaire déjà mentionnée, sur les conseils du Père Joseph, je me laissai cautériser un pied par un empiriste chinois. Il avait apporté une quantité de poudre végétale, qui paraissait être une espèce de lichen et qui ressemblait à de la sauge pulvérisée mais n'avait pas d'odeur. Il en fit plusieurs tas coniques de la grosseur d'une grosse timbale sur les parties du pied qu'il voulait cautériser. Il y plongea de petites allumettes enflammées et le feu se communiqua aux tas de poudre qui se mirent à brûler sans flamme. Bien que très douloureux, ce genre de cautérisation est, pour sa brièveté, préférable à tous ceux que j'ai déjà vu employer.

Au cours d'une de nos visites à Domingo, qui nous reçut avec les marques ordinaires de l'hospitalité annamite : gavage, etc., celui-ci exhiba une bouteille noire et un gobelet en verre si opaque de crasse que nous le prîmes pour de la corne, et il nous régala d'un soi-disant vin fait, nous dit Joachim, dans le haut pays, où l'on trouverait des raisins de qualité supérieure. Ce vin ne nous en parut pas moins exécrable, car il était acide et trouble et n'avait aucune saveur.

Il n'y a pas de voitures à roues en Cochinchine, pour quelque usage que ce soit. Les gens de distinction voyagent dans des

hamacs en filet de coton, généralement bleu, dans lesquels se trouvent un matelas et des coussins. Le hamac est suspendu à une perche et surmonté d'un dais ressemblant à une énorme tortue à écaille et recouvert d'un vernis d'un noir luisant qui le rend imperméable. Six hommes, trois à chaque extrémité, le transportent. En conséquence de la maladie que j'avais contractée, je fus obligé de faire usage d'un de ces moyens de transport qui se trouve actuellement au Musée de l'East-India Marine.

Etant donné la combustibilité des matériaux dont sont faites les habitations, les incendies ne sont pas rares à Saïgon. Le Vice-Roi en personne, monté sur un des éléphants qui l'accompagnaient, dirigeait un jour les opérations contre un de ces incendies et nous lui envoyâmes des équipes pour aider à éteindre les flammes. Les indigènes n'ont pas de pompes, la seule façon de lutter contre le feu consiste à y jeter de l'eau avec tous les récipients qu'on peut réunir sur le moment. Pour empêcher le feu de s'étendre, on tait démolir les maisons contiguës par les éléphants. Un de ces puissants animaux suffit à abattre n'importe quelle maison du pays. Parfois cependant il en faut deux. Ils poussent de la tête la maison à détruire et elle est bientôt totalement démolie. Son Excellence se était d'excellente humeur et riait de tout cœur pendant qu'il montrait à nos gens de quelle façon expéditive les éléphants jetaient à bas plusieurs maisons.

Les Annamites ne paraissent guère portés à jouer à quelque jeu de hasard que ce soit, sinon pour s'amuser et passer le temps. Ils emploient des cartes chinoises et les batelières y jouaient souvent, mais nous ne les vîmes jamais faire de mises. Les combats de coqs, si en faveur auprès des Malais, constituent rarement un jeu chez les Cochinchinois.

Nous vîmes souvent des soldats occupés à des exercices athlétiques : lutte, course et saut, mais nous ne vîmes jamais jouer au volant, avec le pied, comme Monsieur BARROW dit l'avoir vu faire à Tourane, en 1793, par des gens de la suite du Comte de MACARTNEY, C'est peut-être un jeu provincial, à moins qu'avec le temps il ne soit tombé en désuétude (1).

(1) Ce jeu si curieux est à l'heure actuelle très en faveur auprès des jeunes Annamites. Le volant est composé d'un sou percé ou d'un bouchon auquel sont fixés des bouts de papier ou des bouts de ficelle. Les joueurs disposés en cercle se le renvoient en le frappant soit avec le dessus soit avec la plante du pied.

Il n'est pas rare que les Cochinchinois usent de poisons, soit pour assouvir des haines privées, soit pour obtenir des avantages pécuniaires. Pasqual vint un soir à bord réclamer des biscuits et un médicament pour un mandarin qui avait avalé des aliments contenant un poison mortel. Et lorsque le Vice-Roi nous fit présent des tigres, il nous enjoignit de ne pas laisser les indigènes les approcher, car ils leur couperaient les moustaches qui, réduites en poudre et mélangées à des aliments ou à une boisson, constituent un moyen sûr de faire mourir de mort lente.

Au cours d'une de nos visites au Vice-Roi, les linguistes nous dirent que nous avions une bonne occasion de nous procurer des vivres frais pour l'équipage, en achetant les *sagouètes* que lui avaient offertes les mandarins. En nous rendant aux enceintes où les animaux étaient parqués, dans l'une des dépendances du palais, nous vîmes un orfèvre qui fabriquait des bagues, des bracelets et autres colifichets pour les femmes du mandarin. L'or semblait être du meilleur aloi, mais les objets étaient d'un travail gauche. Près de cette construction et parallèle au palais, à une cinquantaine de pieds, s'élevait un pavillon entouré de vérandahs. C'est là que se trouvaient les logements des femmes et des concubines de Son Excellence. Elles portaient des vêtements de couleurs voyantes et étaient chargées de bijoux. A notre approche, elles s'attroupèrent dans les vérandahs et nous regardèrent avec beaucoup de curiosité à travers les stores et treillis qui les cachaient partiellement. Elles étaient d'humeur fort joyeuse. Elles attirèrent notre attention et, d'après les linguistes, nous invitèrent à approcher afin d'examiner nos vêtements, notre peau, etc... Mais au moment où nous allions satisfaire leur désir, deux solides gaillards les poussèrent à l'intérieur de la demeure et se mirent en sentinelles à la porte. Comme nous ne tenions pas à être indiscrets, nous continuâmes notre chemin, non sans regretter toutefois d'avoir perdu l'occasion de voir de près la personne, les vêtements et les parures de la Vice-Reine et de ses compagnes.

On nous alloua quarante piculs de riz pour les deux bateaux et nous fûmes obligés d'en prendre la moitié dans les magasins royaux à trois quans le picul. Nous achetâmes le reste dans les marchés à deux quans le picul et c'était du riz nouveau et d'excellente qualité, alors que celui des magasins royaux était vieux et mangé des vers. Nos remontrances furent vaines. Nous pouvions, nous fut-il répondu, soit le prendre comme il était soit ne pas en prendre du tout. C'était à prendre ou à laisser.

Nous soupçonnions depuis longtemps que les linguistes et quelques agents du Gouvernement complotaient de nous faire tomber dans quelque piège et nos soupçons se fortifiaient de jour en jour. Antonio, le linguiste en chef, un fieffé coquin, avait reçu la mission d'acheter notre riz au marché. Après avoir dépensé à son usage l'argent que nous lui avions avancé, il s'avisa de s'indigner quand nous lui reprochâmes sa fourberie. Il nous déclara finalement que le riz était chez lui, dans sa maison sur pilotis au bord du fleuve, et que nous n'avions qu'à l'envoyer chercher dans nos embarcations. Lorsque nous lui demandâmes s'il avait un permis, il répondit par l'affirmative. Nous envoyâmes donc nos embarcations qui prirent le riz et l'apportèrent le long des bateaux. Nous attendîmes plusieurs heures l'arrivée des douaniers qui, nous avait-il dit, seraient à bord avant le retour des embarcations. La nuit approchait et ni linguiste ni agent des douanes n'était en vue. Les lois contre l'exportation de cette denrée étaient féroces et rigoureusement appliquées et, à supposer qu'on nous ait menti pour le permis et qu'on trouvât le riz à bord ou le long des bateaux, nous savions que nous le paierions de notre vie et des biens qui nous avaient été confiés. C'est pourquoi nous renvoyâmes les embarcations et le riz fut remis où il avait été pris. A peine fut-ce terminé qu'Antonio et plusieurs myrmidons de la douane surgirent de la rive et vinrent nous demander où se trouvait le riz. Nous répondîmes qu'il avait été débarqué à nouveau parce qu'ils n'étaient pas venus. Ils marmottèrent quelques instants et finalement s'en allèrent, manifestement déçus par l'échec de leurs plans diaboliques, car nous apprîmes que le permis n'avait pas été délivré et que nos soupçons étaient bien fondés.

Le jour suivant, nous informâmes le Vice-Roi de la conduite du linguiste, par l'intermédiaire de Pasqual qui, avec Joachim, nous avait souvent avertis que les linguistes ne cessaient de nous trahir pour en arriver à leurs fins et à celles des dignitaires inférieurs du Gouvernement. Antonio fut immédiatement mis à la cangue et il ne fut relâché, au bout de quelques jours, qu'après avoir été rudement fouetté à coups de rotin. Mais nous ne pûmes plus obtenir de Pasqual un autre service de ce genre, car il fut menacé de mort par une coalition de scélérats, si jamais il nous accompagnait à nouveau chez le Vice-Roi. Cela ne l'empêcha pas de nous conseiller d'être sur nos gardes : il se tramait des complots contre nous et on s'efforçait d'indisposer le Vice-Roi à notre égard.

Peu de temps après, des embarcations furent secrètement placées en surveillance le long de la rive opposée aux bateaux, pour attendre l'occasion de nous prendre par surprise, mais comme nous avions toujours été décidés à ne violer aucune des lois du pays, elles en furent pour leur peine. Il s'était passé quelque temps avant que nous les eûmes identifiées, car il y avait toujours beaucoup d'embarcations le long des rives du fleuve et celles dont il est question n'avaient rien qui les distinguât des autres.

Après cette défaite, nos ennemis s'acharnèrent à nous tourmenter pas tous les moyens en leur pouvoir. Nous avions l'habitude d'acheter notre combustible à des barques qui en apportaient au marché. Ces harpies n'en laissèrent plus approcher une seule sans se faire payer l'autorisation. Il en résulta que nous fûmes obligés de payer notre bois un tiers plus cher qu'auparavant. Et ce n'est pas tout : jusqu'alors nous avions souvent acheté à bas prix des choses diverses destinées à l'équipage, à des barques se rendant au marché. Il leur fut interdit de nous offrir leurs marchandises et nous fûmes obligés de tout acheter dans les marchés à un prix élevé. On alla même jusqu'à insulter des missionnaires et à les menacer de représailles, pour m'avoir apporté dans un petit sac quelques spécimens de galangal et autres racines médicinales ou drogues. Notre nouvelle connaissance, Domingo, n'osait ou ne voulait pas informer le Vice-Roi de tout ceci, car le mandarin civil, dont il craignait jusqu'au nom, était, disait-on, à la tête de la conspiration, poussé en partie par son avarice, en partie par la jalousie de voir que nous lui préférions le Vice-Roi qui avait beaucoup d'attentions pour nous.

Un mandarin cambodgien de rang élevé, qui s'était rendu à la cour du Vice-Roi en mission diplomatique, vint à bord pour satisfaire sa curiosité à l'égard de nos bateaux, de nos coutumes, de notre manière de vivre, etc... Il se montra enchanté de sa visite. Il garda une attitude cérémonieuse, ne nous demanda rien, mais acheta un beau sabre qu'il nous paya cent quans en lingots d'argent et il nous invita à venir le voir dans sa galère le jour suivant. L'économie intérieure et l'ordre qui y régnaient étaient admirables et il y avait un air de commodité et de confort beaucoup plus grands que dans aucune des maisons de Cochinchine que nous avions vues. Le mandarin avait une suite nombreuse qui se montra d'une correction extrême. On nous servit du thé, des noix d'arec, du bétel et des confiseries, et l'hospitalité la plus attentive, destinée à rendre notre visite agréable, nous fut réservée. Ni les vêtements du mandarin, ni ceux des gens de sa suite ne

différait essentiellement de ceux portés par les gens de même rang en Annam ; mais les Cambodgiens étaient plus propres de leur personne et plus policés en leurs manières. Notre visite fut forcément courte en raison des difficultés éprouvées par notre interprète et, au bout d'une heure, nous retournâmes à bord.

Depuis l'arrivée du Vice-Roi et pendant une bonne partie du mois de Décembre, une grande flottille de galères s'était concentrée dans le fleuve (1) en aval du petit affluent où se trouvait l'Arsenal (2). Le départ du Vice-Roi approchait et nous le déplorions car il était encore favorablement disposé à notre égard, malgré les machinations du mandarin civil et de ses myrmidons.

Très tôt, un matin, les galères qui se montaient à plus de cinquante, quittèrent leur mouillage et se mirent à descendre le fleuve, en une seule file ayant à sa tête la galère du Vice-Roi. C'était un magnifique spectacle de sculptures, de dorures, d'oriflammes et d'insignes militaires.

La galère du Vice-Roi mesurait quelque soixante-cinq pieds de long et était mue au moyen de dix-huit longues rames flexibles poussées par des rameurs debout. Les hanches et la proue étaient ornées de nombreuses sculptures et d'une profusion de dorures et de peintures rouges. L'étrave, qui représentait la tête de quelque animal, avait les yeux peints qu'on trouve dans toutes les embarcations du pays.

A la proue, un soldat battait du gong. Près de lui étaient assis plusieurs dignitaires entourés de leur suite, A un mât placé vers le milieu de la barque était fixée une clochette qu'un serviteur faisait résonner à intervalles avec une corde terminée par un bout en métal. Entre le mât et l'arrière, occupant un quart de la longueur de l'embarcation, et d'un bord à l'autre excepté un étroit passage près du plat-bord, s'élevait un joli petit rouf en bois. Il était recouvert de feuilles de palmiers et était muni de stores en bambou oscillant sur des bouts de roseaux, pour laisser entrer l'air et permettre d'avoir vue sur les alentours. Devant le rouf, on apercevait des épieux ornés de touffes de crins peints en rouge, et placés debout contre les cloisons. A l'intérieur était assis le Vice-Roi, fumant une longue pipe au milieu de sa suite. Vers l'arrière se dressaient une quantité

(1) La Rivière de Saigon.

(2) Arroyo de l'Avalanche.

d'épieux et de haches de combat dont les manches étaient ornés de crins rouges et de petites oriflammes. A la poupe, qui était beaucoup plus élevée que le reste de l'embarcation, et où se trouvaient plusieurs groupes d'officiers, il y avait, sur un solide mât de pavillon, une vergue oblique par rapport à l'horizon, et d'où pendaient de ces drapeaux blancs, rouges et verts qu'on appelle en termes nautiques, répétiteurs. L'extrémité du mât et de la hampe était ornée de motifs chinois. La galère était construite en fortes planches très larges et, à l'exception de la proue et de la poupe qui s'élevaient brusquement, la coque était droite et le plat-bord horizontal.

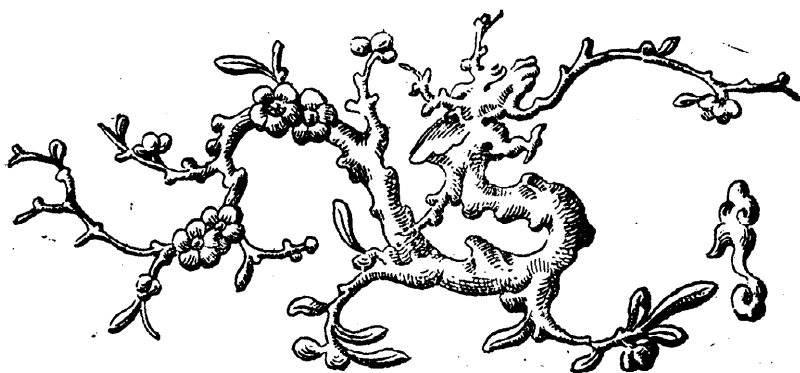
La file entière, avançant avec une majesté calculée, doubla la pointe formée par le confluent des deux fleuves (1), se dirigea vers le vieux Saïgon (2) et finalement disparut à nos yeux.

Quelques jours après, nous eûmes l'agréable surprise d'apprendre que Son Excellence, après avoir remonté le fleuve jusqu'à une certaine distance, était revenue à Saïgon, laissant la petite escadre poursuivre l'expédition sous le commandement du mandarin militaire venant après lui. Nous ne réussîmes pas à connaître le but exact de l'expédition, bien qu'on ne fît pas mystère qu'elle répondait à certains projets de conquête dans la direction du Siam. Quoi qu'il en fût, elle n'était pas encore de retour quand nous quittâmes le pays.



(1) La Rivière de Saïgon et l'Arroyo Chinois.

(2) Les passages concernant les mouvements de la flottille ne sont pas très clairs. Vraisemblablement, elle remonta l'Arroyo Chinois, pour emprunter le canal.



CHAPITRE XX

VISITE D'UNE DAME DE QUALITÉ — CONTRATS DE VENTE DE MARCHANDISES ET AUTORISATION DE LES EMBARQUER — NOUVELLES DIFFICULTÉS — NOUS COMMENÇONS A EMBARQUER DES MARCHANDISES — AUTRES SCÉLÉRATESSES — GALÈRE DE PIRATES — BATEAU DE MACAO ENLEVÉ EN 1804 — FOUR — BERIE D'AQUA ARDIENTE — AUTRES PRÉPARATIFS DE DÉFENSE — HISTOIRE DE L'ATTAQUE D'UN VAISSEAU ANGLAIS ET COMMENT IL ÉCHAPPA À GRAND PEINE — LE ROI NOUS FAIT PROPOSER DE LUI APPORTER DES MARCHANDISES — CRAINTES DU PÈRE JOSEPH EN CE QUI CONCERNE LES CHRÉTIENS.

Vers cette époque, la femme et la fille de Pasqual et plusieurs autres femmes mariées ou non, qui semblaient constituer une délégation choisie, vinrent nous faire une cérémonieuse visite pour nous informer qu'une dame de haut rang dont le mari était allé en visite à Hué, allait nous faire l'honneur de venir à bord le jour suivant afin de satisfaire le désir qu'elle couvait depuis longtemps de voir les « Don-ong-Olan » et leurs vaisseaux. Nous leur fîmes la réponse qui s'imposait, et à l'heure indiquée, la dame et sa suite firent leur apparition. A en juger d'après nos belles compatriotes, elle paraissait avoir trente-cinq ans, mais en réalité elle en avait dix de moins. Grande, avec un peu d'« embonpoint » (1), elle était assez masculine d'aspect et de manières. Ce qu'on voyait de ses vêtements consistait en quatre robes de couleurs différentes. Elle portait des pantoufles chinoises et sa tête était ceinte d'un turban de soie jaune. Un de ses serviteurs

(1) En français dans le texte.

portait son chapeau, un autre une boîte très décorée qui contenait du bétel, ect...; un troisième tenait un énorme éventail et un quatrième un parasol en papier. Elle avait aux poignets plusieurs bracelets d'or et aux doigts des bagues de même métal.

Elle attaqua vigoureusement la collation qui avait été préparée pour elle et elle vida plusieurs verres de liqueur avec une grâce de vraie bacchante. Elle passa la plus grande partie de l'après-midi à bord des deux vaisseaux, demandant le pourquoi et comment de toutes les choses nouvelles qui tombaient sous ses yeux, et quand, vers le soir, elle prit congé, elle nous remercia très civilement de notre courtoisie et de nos attentions.

Le 1^{er} Janvier, Domingo vint nous voir et nous dit qu'il avait usé de toute son influence auprès des marchands de sucre, mais qu'il n'avait pu obtenir un prix inférieur à quinze quans le picul. Il ne nous restait qu'à accepter ou à repartir à vide, et finalement nous offrîmes de payer ce prix pour tout ce qu'il pourrait nous apporter. Il nous fallait maintenant obtenir l'autorisation de prendre des marchandises à bord et de nous en aller et il fallait solliciter les deux choses simultanément pour éviter tout retard. Ce ne fut qu'après une semaine de gros efforts pour suivre des filières, faire des visites à tous les dignitaires du Gouvernement, et les amener à signer divers documents, que nous réussîmes à atteindre ce but grandiose.

Le 8 et le 9, Domingo nous apporta 50 piculs de sucre et promit de nous en remettre d'autres sans délai. Mais près d'une semaine se passa avant qu'il ne revînt et ce fut pour nous dire qu'il lui était impossible de nous en apporter davantage et qu'il ne pouvait plus nous être d'aucune utilité. Nous nous trouvions placés devant une nouvelle alternative embarrassante dont nous ne découvrîmes que plus tard l'origine. La voici : les intermédiaires avaient décidé de faire interdire à toute personne non qualifiée d'empiéter sur leurs privilèges. Ils s'étaient plaints au Mandarin des Lettres, qui avait donné l'ordre à Domingo de se désister et de laisser les femmes traiter elles-mêmes les affaires à leur gré. Il ne manqua d'ailleurs pas de leur associer son propre agent, un Chinois nommé Chu-le-Ung, qui s'engagea à nous apporter tout le sucre du district au prix fixé avec Domingo. En conséquence, le 16, nous recommençâmes à prendre du cargo qui fut pesé sur le pont des deux vaisseaux au moyen du *dotchin* ou balance chinoise. C'est un fléau rond en bois, généralement de l'ébène, qui mesure six pieds de long et porte des divisions marquées par de petits clous aux têtes polies.

J'ai remis le dotchin qui servit à peser les marchandises des deux vaisseaux, — car le pesage eut lieu alternativement —, au Musée de l'East-India Marine. Il est basé sur le même principe que la balance romaine.

Le lecteur et moi-même prendrions peu de plaisir à l'énumération des constantes tentatives que firent les indigènes pour nous tromper sur les comptes et sur la quantité : ces femmes qui grondaient et piaillaient ; ces inlassables exigences d'Aqua Ardiente et de ses ruffians d'associés qui étaient toujours là, au moment où nous embarquions la marchandise, à réclamer de la nourriture et des liqueurs ; les crachats immondes dont ils avaient rempli le bateau, etc...

Le sucre de Cochinchine est apporté de l'intérieur dans de grands sacs en sparterie qui en contiennent généralement un peu plus d'un picul. Quand on les embarque, on les recouvre d'un deuxième sac dont les bouts sont noués avec des fibres de rotin. Il est nécessaire de percer chaque sac avec un *boomar*, espèce de poinçon de fer à cet usage, pour prévenir toute fraude. Les marchands, eux, les apportent le long du navire et les livrent sur le pont où ils sont pris en compte et payés.

Nous avons dernièrement appris que les indigènes se livraient à des agissements louches. D'autre part, quelques manifestations d'hostilité latente avaient eu lieu. Non seulement des mains invisibles avaient assailli à coups de pierres nos marins qui attendaient tranquillement dans leurs embarcations le retour d'officiers qui étaient allés au marché pour les besoins du bateau, mais nous fûmes souvent nous-mêmes mis en danger par les projectiles qu'on nous lançait fréquemment dans les rues. Tous nos efforts furent impuissants à nous faire découvrir les délinquants, sauf une fois où je remontais le petit cours d'eau menant à la douane avec quatre de nos hommes. Parmi les objets qui nous furent lancés, il y avait plusieurs morceaux de canne-à-sucre dont l'un frappa mon chapeau et m'aurait infailliblement fendu le crâne s'il l'avait touché. J'entrevis, au milieu de la foule, l'individu qui l'avait lancé et, saisissant un gourdin qui se trouvait dans la barque, je sautai dans l'eau jusqu'à la ceinture et me mis à sa poursuite à travers la populace qui essayait de me retenir. Mais je ne le perdis pas de vue et je le poursuivis à bord d'une galère amarrée à la rive d'où il sauta dans le petit cours d'eau où elle se trouvait. Il réussit finalement à m'échapper en plongeant sous des embarcations. J'avais l'intention de l'arrêter et de l'emmener devant le Vice-Roi pour le faire châtier.

Les sentinelles avaient remarqué nombre d'embarcations qui rôdaient depuis plusieurs nuits autour de nos bateaux. Même une fois où la sentinelle avait reçu l'ordre de ne pas sonner la cloche comme d'habitude, elles approchèrent plus près. L'une d'elles se rangea le long du *Marmion* et ses gens commencèrent à grimper l'échelle, mais un bruit accidentel à bord les fit battre précipitamment en retraite. L'officier de garde et les marins affirmèrent que c'était une des barques de surveillance royales.

Le lendemain, tard dans la soirée, pendant que je causais avec Joachim sous l'auvent en nattes que nous avions élevé sur le gaillard d'arrière, la sentinelle nous informa qu'une grosse galère descendait lentement avec la marée et était arrivée tout près de nous. Joachim en fut très alarmé et il m'assura qu'elle était montée par des pirates qui avaient sans aucun doute l'intention de nous aborder. Nous fîmes immédiatement des préparatifs pour les repousser et nous hélâmes prudemment le *Marmion* pour le mettre sur ses gardes. Mais il avait aperçu le pirate et l'alerte avait été donnée. Bien que nos préparatifs eussent été faits en silence, les gens de la galère s'en aperçurent ; trois ou quatre rames surgirent et ils s'écartèrent légèrement de nous pour jeter l'ancre à cinquante brasses en dessous du *Franklin*. Notre vigilance au cours de la nuit les priva d'une occasion favorable pour nous surprendre. La galère resta cependant où elle était toute la journée du lendemain, mais sans manifester aucune activité et nous ne pûmes apercevoir que trois ou quatre hommes montant alternativement la garde. Le soir, nous envoyâmes Pasqual à son bord lui ordonner de s'éloigner sous la menace que nous la coulerions si elle ne s'exécutait pas. Au bout de quelques instants, de nombreux matelots sortirent de ses flancs où ils étaient restés cachés, ils levèrent l'ancre, et à l'aide de toutes leurs rames, remontèrent le fleuve d'où ils étaient venus, hurlant « Môt quan » avec des voix de stentor.

Joachim ne cessait de nous conseiller de rester constamment sur nos gardes car ils attendaient une occasion favorable pour nous attaquer. S'ils nous surprenaient en train de dormir, ils n'hésiteraient pas à nous massacrer. Il affirma que plusieurs bateaux de Macao avaient été pillés et que dans plusieurs cas quelques-uns des membres de l'équipage avaient été tués par ces pirates.

Il nous raconta par ailleurs l'histoire d'un bateau de Macao, commandé par des officiers anglais et faisant voile sous des couleurs anglaises, qui avait été dévalisé une quinzaine d'années auparavant. Il faisait très chaud et les officiers dormaient sur le pont. Les pirates

pénétrèrent par les hublots dans les cabines, et emportèrent une grosse somme en numéraire, outre des chronomètres, des montres, des instruments, des meubles de cabine, des armes, en un mot tout ce qui leur parut en valoir la peine, sans être aperçus par la sentinelle qui montait la garde sur le pont. On sollicita l'aide du Gouvernement pour rechercher les coupables, mais la seule satisfaction qu'on en obtint fut la promesse qu'ils seraient punis si le capitaine arrivait à les découvrir. Tout le monde savait que le Gouvernement était complice car, après le départ du bateau, on vit entre les mains de certains mandarins plusieurs des objets qui avaient été volés ; Joachim, entre autres, vit chez un dignitaire annamite de haut rang, le livre de bord écrit en anglais.

Aqua Ardiente se montrait plus que jamais capricieux, grossier et vindicatif ; souvent, pendant que nous embarquions du cargo, il surgissait et, sans aucune provocation, arrêta tout travail, ordonnait aux embarcations de s'éloigner et quittait les bateaux avec les gens de sa suite. Il fallait alors regagner ses bonnes grâces au moyen de flatteries et de sagouètes, car rien ne pouvait être fait en dehors de sa présence. Des embarcations chargées restaient parfois deux jours sur la rive parce qu'il ne lui plaisait pas de s'en occuper. Et nous étions obligés de subir toutes ces brimades, car nous n'avions aucun intermédiaire pour en informer le Vice-Roi, les linguistes refusant formellement leurs services en pareil cas.

En raison de ces circonstances, nous chargeâmes nos gros canons et nos mousquets, nous doublâmes les sentinelles et nous fîmes avec ostentation preuve de vigilance, ce qui eut pour résultat de tenir nos ennemis à une distance plus respectueuse.

Comme autre preuve des brimades subies par les étrangers qui essayent de faire du commerce en Annam, et du manque de sécurité qu'engendre la rapacité hostile du Gouvernement et du peuple, je vais citer quelques remarques de Monsieur BARROW et un court passage de son livre au sujet de deux bateaux anglais. Après avoir parlé des mines de métaux précieux et des productions de valeur du pays, et remarqué qu'autrefois les indigènes s'empressaient de les échanger contre les produits manufacturés d'Europe, ce qui, poussa plusieurs nations à établir des relations commerciales avec la Cochinchine, il dit : « Cependant on ne voit dans les ports, à l'exception des galères du pays, que quelques jonques chinoises, et de temps à autre un petit vaisseau portugais de Macao. Les ravages des guerres civiles ont certainement contribué à épuiser les sources du commerce, et le

manque de sécurité et de protection qu'y trouvent les étrangers qui tentent de faire des échanges, n'est pas fait pour y remédier. Non seulement on exige, contre des licences de commerce, de grosses sommes, aussi bien sous forme de droits arbitraires sur les marchandises importées que sous forme de présents divers extorqués par les gens qui sont au pouvoir ou qui ont une charge et auxquels les marchands étrangers ont affaire, mais encore il est arrivé qu'on a essayé de s'emparer des marchandises et des vaisseaux. Un cas frappant, qui se produisit en 1778, est rapporté dans un manuscrit de l'East-India Company.

« Deux vaisseaux anglais avaient reçu mission d'ouvrir des relations commerciales avec la Cochinchine à des conditions fixées à l'avance. On envoya dans ce but un représentant du gouvernement du Bengale qui avait autorité pour traiter avec les chefs du pays. Il fut bien reçu à la première escale, dans les provinces méridionales, et on l'invita à se rendre à Hué, la capitale, qui se trouvait alors entre les mains des Tonkinois, et où on lui assura que les marchandises apportées pourraient être avantageusement écoulées. Un seul des bateaux put franchir la barre à l'entrée de la rivière qui y mène ; le plus gros resta dans le port de Tourane. On débarqua quelques marchandises à Hué où l'agent de vente et l'envoyé du Bengale s'établirent. On avait fait, comme c'était l'usage, des présents aux principaux dignitaires, et une partie des marchandises avait été vendue, lorsque l'envoyé apprit que le Vice-Roi, séduit par l'espoir d'un gros butin, avait donné l'ordre d'arrêter tous les Anglais descendus à terre et de confisquer leurs marchandises. Les Anglais de Hué avaient à peine regagné le bateau qu'un détachement de soldats cernait la demeure qu'ils venaient de quitter. Leur salut exigeait qu'ils missent à la voile le plus vite possible, mais il était extrêmement dangereux de tenter de franchir la barre, car la mauvaise saison qui règne en Novembre était déjà venue. Le bateau avait failli se perdre et l'arrivée, pendant la belle saison, et avec l'aide des embarcations et des gens du pays. La mousson du Nord-Est qui maintenant battait son plein, soufflait directement contre le courant de la rivière. On envoya un message au bateau mouillé à Tourane pour qu'il vint à l'embouchure de la rivière ou qu'il envoyât des embarcations et des gens pour aider à franchir la barre quand le temps serait plus calme ou que le vent serait moins défavorable. Dans l'intervalle on apprit que les coffres et les ballots laissés à Hué avaient été défoncés par les soldats tonkinois qui en avaient emporté le contenu. Peu après, on aperçut des galères

armées, remplies d'hommes, qui descendaient avec la marée et qui n'utilisaient leurs rames que pour rester dans la direction du bateau et l'aborder. Si on leur avait permis de s'approcher, il aurait été infailliblement pris. Mais on les héla et on les pria de rester à distance. Elles continuèrent à avancer sans répondre et seuls des coups de canons les firent arrêter. Des gens sur la rive commençaient à disposer des canons pour empêcher le bateau de s'échapper.

« Dans l'intervalle, un linguiste européen vint de la part du Vice-Roi, assurer aux Anglais qu'il leur avait conservé son amitié, que les mauvais traitements dont ils avaient été victimes leur avaient été infligés sans son consentement et sans qu'il y eût participé et qu'il désirait de tout cœur un accommodement. Après avoir accompli sa mission, le linguiste prit l'envoyé anglais à part et lui dit que, malgré les beaux discours qu'il avait été chargé de faire, il fallait que les Anglais restassent sur leurs gardes, car les Tonkinois armaient d'autres galères pour s'emparer du bateau. On répondit civilement au Vice-Roi et on lui réclama la restitution des biens saisis à Hué. On reçut bientôt la promesse qu'ils seraient restitués et une demande d'entrevue. Mais la personne qui apporta ces promesses déclara en secret qu'elles n'étaient pas sincères et qu'en fait, on faisait des préparatifs hostiles contre le bateau.

« Le 24 Novembre, le temps paraissant assez calme, le capitaine du bateau se dirigea plus près de l'embouchure de la rivière, à environ un mille en amont de la houle prodigieusement haute qui faisait irruption au-dessus de la barre. Sur les deux rives, des foules de gens s'affairaient à amener des fusils, des fascines, des munitions, à dresser des batteries qui furent bientôt établies malgré les efforts faits pour les en empêcher, et qui commencèrent à tirer sur le bateau, mais avec peu de résultats. Les tireurs n'étaient pas entraînés et jusqu'alors ils avaient mal visé. Le feu cessa pendant la nuit mais le bateau se trouva exposé à un autre danger : une forte houle le fit chasser sur l'ancre. Plusieurs chocs violents prouvèrent qu'il touchait le fond et l'on craignit qu'il ne tombât en pièces. Heureusement, c'était à marée basse et quand la marée monta, le bateau put se dégager sans dommage, mais la seule embarcation sur laquelle l'équipage comptait pour se sauver en cas de besoin, se détacha et disparut.

« Au matin, les assiégés apperçurent, de l'autre côté de la barre, l'embarcation anglaise qu'ils attendaient et qui venait de Tourane à leur secours. Ils s'en rejouirent fort, mais leur joie fut de courte durée car les occupants, après avoir ramé dans diverses directions,

sur le dos de la houle, à la recherche d'un passage, choisirent malheureusement un endroit où l'embarcation se brisa avec une grande violence. A peine le choc eut-il eu lieu qu'elle disparut. La plus profonde consternation se peignit sur le visage de tous les gens du bateau.

« Les Tonkinois manifestèrent la joie que leur causait l'accident, en tirant avec un redoublement de fureur sur le bateau. Insouciants du danger, les Anglais avaient les yeux rivés sur l'endroit où la barque avait chaviré. Au bout d'une heure, on aperçut deux hommes qui nageaient dans la direction du bateau et l'atteignirent rapidement. Le reste de l'équipage s'était noyé ou avait été tué par les Tonkinois qui eurent la cruauté de tirer sur eux avec des armes portatives pendant qu'ils se débattaient dans l'eau. Bientôt les batteries de la rive se mirent à causer des dommages considérables au bateau. La nuit apporta un peu de répit, mais en permettant aux gens de réfléchir sur leur situation, elle accrut leur anxiété au lieu de la diminuer. La coque et le gréement avaient été fortement endommagés et il n'y avait plus qu'une ancre sur laquelle on put compter. En vain cherchait-on un moyen de s'échapper.

« Il y avait peu d'espoir de s'en tirer sains et saufs en proposant un accommodement ; c'était pourtant la seule chose qui restât à faire. Le drapeau blanc fut donc hissé et on fit des signes pour faire venir quelques Tonkinois à bord. De leur côté, ceux-ci amenèrent le drapeau de guerre déployé au-dessus des batteries et on les vit qui se réunissaient près de la plus grande pour se consulter. Une embarcation essaya de venir à bord, mais la mer était si agitée qu'elle dut y renoncer. Les Tonkinois, qui attendaient probablement les ordres du Vice-Roi, laissèrent le bateau en paix toute la journée. Dans la nuit, le vent changea suffisamment pour permettre de sortir. Dès qu'il fit noir, on leva donc l'ancre et on largua les voiles dans le plus profond silence. Il n'y avait qu'une mince chance de fuite, dans l'obscurité, par un chenal qui n'avait pas plus de soixante yards de large. A un moment donné, le bateau arriva sur des brisants, mais les voiles furent amenées et il put les éviter. Un peu avant minuit, la barre était franchie. Les Tonkinois, s'apercevant qu'on leur brûlait la politesse, se mirent à diriger sur le bateau un feu très vif qui durait encore longtemps après qu'il fût hors de la portée des canons.

« D'autres nations ont certainement subi le même traitement et elles ont décidé de renoncer entièrement à faire du commerce avec le Tonkin et la Cochinchine. On dit que les Français, sachant qu'il est

peu sûr de commerce avec ces pays sans une concession indépendante, ont eu l'intention d'acheter la petite île de Culao-Cham qui se trouve à quelques lieues au Sud de Tourane. »

Le Vice-Roi, au cours d'une visite récente, avait déclaré que le Roi désirait que nous nous engagions pas contrat à lui fournir une certaine artillerie, des vêtements pour ses troupes, des gravures représentant des batailles sur mer et sur terre des paysages d'Europe, des traités de législation européenne, des histoires d'Europe, des armes à feu et des armes blanches bien trempées et d'un beau travail, des objets en verre utiles et décoratifs et diverses œuvres littéraires et scientifiques européennes. Nous devions être payés avec les produits du pays et jouir de privilèges et d'indemnités refusés à tout autre pays : exemption de droits de mouillage, de sagouètes et droits de toute espèce. Nous aurions d'autre part des permis pour entrer dans n'importe quel port et commercer librement avec les sujets du Roi. Quelques jours après, le Commissaire vint nous faire des ouvertures officielles de la part du Roi. Il avait un grand rouleau de papier contenant des plans fort bien faits de canons de tous calibres et de toutes dimensions, sans toutefois dépasser le calibre de six. Il y avait d'autre part une longue liste d'objets dont le Roi désirait la livraison pour l'année suivante. Mais comme nous ne pûmes décider le Commissaire à spécifier le prix qu'on paierait les objets réclamés et qu'il refusa péremptoirement de stipuler qu'ils seraient acceptés s'il n'était possible de fournir qu'à quelques détails près les modèles imaginés par la fantaisie du Roi, nous refusâmes d'engager notre responsabilité et nous n'acceptâmes pas de nous en charger

J'ai déposé au Musée de l'East-India Marine Society, l'original de la liste des objets que le Roi nous demandait. Une traduction de ce curieux et intéressant document faite par l'intermédiaire des linguistes, des missionnaires, de Pasqual et de Joachim, a été malheureusement égarée. Une nouvelle traduction paraîtrait, j'en suis sûr, intéressante à ceux qui seraient curieux de ce sujet.

Les personnes citées ci-dessus et qui avaient été témoins de faits analogues, nous parlèrent des ennuis et des vexations qu'avaient subis jusqu'ici les gens qui avaient fourni au Roi des marchandises à contrat. La moindre différence dans les dimensions, le poids, la forme ou la couleur des objets réclamés, était un prétexte suffisant pour réclamer de grandes réductions sur les prix stipulés. D'autre part, comme beaucoup de ces objets avaient été fabriqués conformément à un goût barbare et capricieux, ils étaient invendables sur d'autres marchés et il

avait fallu les sacrifier. Ajoutons à cela les délais irritants dans la réception des objets et l'impossibilité ou la répugnance du Roi à remplir sa part du contrat et on nous excusera de ne pas avoir accepté. Les seuls Européens qui avaient quelque chance en Annam étaient les Français, en raison des services rendus autrefois et de la présence à la Cour de quelques-uns de leurs compatriotes. Mais, depuis quelque temps, bien que peu ambitieux, ils n'ont guère de succès et il est probable qu'ils ne persévéreront pas longtemps, car tous les Français, à l'exception de Monsieur VANNIER, ont quitté le pays, et celui-ci est impatient de suivre leur exemple.

Quelques jours avant notre départ de Saïgon, le Père Joseph nous pria de lui donner du vin et de la farine pour un certain usage, disait-il. Connaissant bien ses habitudes d'abstinence, nous eûmes la curiosité de lui demander ce qu'il voulait en faire. Il nous répondit que le Roi avait été indisposé dernièrement et que, au cas où il mourrait, les Chrétiens étaient menacés d'extermination. Il lui faudrait du vin et de la farine pour célébrer la dernière messe qu'il dirait devant ses couverts. Nous tentâmes en vain de décider ce digne homme, zélé et intrépide, à quitter le pays avec nous. Il nous répondit que ce serait honteux de sa part de désertir son poste à l'heure du danger et de laisser son troupeau à la merci des loups ; que le moment était venu de prouver son zèle et sa sincérité à l'égard de son Maître ; bien qu'il eût un rôle obscur et que sa sphère d'action fût restreinte, dans ce coin lointain où sa destinée l'avait envoyé, il voulait se comporter comme s'il se trouvait dans une position très élevée où les yeux du monde entier seraient fixés sur lui.

Sans juger bon de nous engager à revenir dans le pays, nous ne répondîmes pas négativement aux dignitaires qui nous proposaient d'entreprendre un autre voyage et d'apporter les objets de la liste qu'il nous serait facile de nous procurer ou qui nous paraîtraient devoir faire l'affaire. Ils tenaient particulièrement aux canons qu'ils désiraient avoir à Saïgon pour armer une expédition par eau contre le Siam. Cette « contre-mine » (1) nous valut quelques ménagements et contribua à accélérer nos affaires.

(1) En français dans le texte.



CHAPITRE XXI

NOUS FINISSONS DE PRENDRE DU CARGO — DÉCOUVERTE —
PRÉPARATIFS DE DÉPART — DÉCISION FINALE EN CE QUI
CONCERNE LES SAGOUÈTES ET AUTRES DROITS — PAIEMENT —
NOUS PRENONS CONGÉ DU VICE-ROI — SCEAUX ROYAUX,
PALAIS ROYAL — DÉPART DE SAIGON — CANJEO — VUNG-
TAU — ARRIVÉE A BATAVIA — COMMENT FUT PRÉSERVÉE
LA SANTÉ DES MATELOTS — DÉPART DE BATAVIA —
ESCALE A L'ILE DE FRANCE — ARRIVÉE DU MARMION —
DÉPART DE L'ILE DE FRANCE — PASSAGE DU CAP —
OURAGAN — ARRIVÉE AUX ÉTATS-UNIS

Le 29 Janvier 1920, les deux bateaux avaient embarqué moins de dix-sept cents piculs cochinchinois de sucre. Chu-le-Ung vint nous informer qu'il était impossible de s'en procurer davantage car nous avions obtenu tout celui qui se trouvait dans le Donnai, mais il ajouta que si nous pouvions attendre le mois de Mars et la nouvelle récolte, nous pourrions nous en procurer beaucoup à bas prix.

Depuis quelque temps, la rumeur publique assurait qu'on avait déjà disposé de la récolte prochaine : le Roi aurait donné l'ordre non seulement de réquisitionner tout le sucre de l'année pour lequel les propriétaires ne recevraient que huit quans par picul, mais encore de planter deux fois plus de canne à sucre pour l'année d'après afin de pouvoir exécuter des contrats que la récolte insuffisante de l'année ne lui avait pas *permis de remplir*. Afin de vérifier ce bruit, nous allâmes faire une visite au Vice-Roi et nous lui demandâmes si c'était vrai. Non seulement il nous le confirma, mais encore il nous désigna

quelques dignitaires présents à l'audience, ajoutant qu'ils avaient été envoyés par le Roi pour s'assurer de l'exécution de ses ordres. Ils venaient de lever les terrains à aménager dans ce but.

Il ne nous restait qu'à quitter immédiatement le pays. Nos papiers étaient déjà prêts et il ne nous manquait plus que les signatures du Mandarin Militaire et du Mandarin Civil. Nous profitâmes de l'occasion pour représenter au premier la pénible situation où nous mettais l'obligation de payer, outre les droits de jaugeage, les lourdes sagouètes exigées. Comme nous n'avions pas apporté de marchandises à vendre et que nous n'avions obtenu que de maigres résultats dans l'achat des produits du pays, nous n'avions donné que peu d'ennuis aux agents du Gouvernement. Nous ajoutâmes que nous ne faisons aucune objection à donner une compensation raisonnable à tous ceux dont nous avons réclamé les services ou qui nous en avaient rendus, à quelque titre que ce fût, et nous demandâmes si ceux qui avaient déjà reçu des présents avaient compris qu'ils avaient été ainsi payés de tous les services qu'ils nous avaient rendus. Nous profitâmes d'autre part de l'occasion pour remarquer que sur la liste des candidats aux sagouètes, se trouvaient le Mandarin des Éléphants et deux mandarins des Chinois : sur quoi ces dignitaires, qui n'avaient jamais été mêlés à nos affaires, pouvaient-ils baser leurs prétentions ? Nous étions bien en peine de le deviner. Le Vice-Roi nous fit la réponse bien connue : les coutumes ne pouvaient être changées que par un édit royal. Il nous conseilla cependant de faire une visite à plusieurs des personnages en question et de faire valoir les arguments que nous venions de lui exposer : peut-être se laisseraient-ils amener à réduire leurs exigences en notre faveur.

Nous prîmes congé et nous nous rendîmes chez le Mandarin des Éléphants qui ne nous reçut qu'après nous avoir fait attendre environ une heure dans une cour, au milieu de soldats et d'individus crasseux. Il ne nous invita même pas à nous asseoir et ne nous offrit ni thé, ni bétel, attention qui ne nous avait jamais été refusée depuis que nous étions dans le pays, du palais du Vice-Roi à la hutte du plus misérable des sujets. Antonio qui, dans l'espoir de grosses sagouètes, avait consenti à nous accompagner, était en train d'exposer l'objet de notre visite, quand notre mauvais génie, sous la forme d'Aqua Ardiate, surgit de derrière une colonne à laquelle le Mandarin des Éléphants tournait le dos. Le visage congestionné de rage et d'indignation et gesticulant avec violence, il ordonna au linguiste de se taire, ce que celui-ci fit immédiatement. Après un court silence, le

mandarin et le linguiste eurent une conversation dont nous ignorâmes toujours le sujet. Antonio se contenta de nous dire que notre demande n'avait pas été bien accueillie et que nous ferions mieux de nous retirer. Nous ne fûmes pas longs à suivre son conseil, sachant bien que toute insistance était vaine dans des cas analogues. Il refusa formellement de nous accompagner au bureau du Mandarin des Chinois et nous fûmes obligés de renoncer à notre projet et de nous préparer à payer ce qu'on exigerait de nous au mépris de toute équité.

Voici une copie des droits payés par le *Franklin*. Les droits de jaugeage du *Marmion* furent plus élevés en proportion de son tonnage :

Droits de jaugeage 1.627.45

Somme payée aux grands dignitaires :

Mandarin Militaire, Mandarin Civil, Mandarin
des Éléphants, deux mandarins des
Chinois, mandarin chef de la douane . . 800.00

Somme payée aux dignitaires inférieurs :

maître de pont, secrétaires, commissaire,
chef des gardes, commis, etc. 259.25

Somme payée au mandarin militaire et au
mandarin civil de Canjeo contre l'autori-
sation de nous rendre à Saïgon 22.00

TOTAL EN DOLLARS ESPAGNOLS 2.708.70

Deux mille sept cent huit dollars soixante-dix cents, presque la moitié du coût total du sucre pris à bord de chaque vaisseau ! On nous assura, cependant, que si nous avions fait notre plein, les droits n'auraient pas été plus élevés. Si on disait vrai, notre expédition aurait été très lucrative, mais malheureusement la chose était impossible. Accablé de tous ces fardeaux, le sucre que nous embarquâmes à Saïgon ne nous revenait qu'à sept dollars vingt-deux cents le picul chinois de cent trente-trois livres et demie anglaises alors que celui que nous prîmes à Java pour compléter notre chargement nous revenait, rendu à bord, à environ huit dollars et demi le picul chinois.

Après que nous eûmes tout payé, nous allâmes prendre congé du Vice-Roi et lui demander les signatures nécessaires pour le départ

et les reçus des sommes versées pour les droits de mouillage, les sagouètes, etc.... Son Excellence se montra navrée des désagréments que nous avions eus dans le pays et se lamenta d'avoir été impuissante à nous les éviter. Elle exprima l'espoir de nous revoir bientôt à Saigon et nous dit au revoir avec, en apparence, beaucoup d'émotion et d'intérêt.

Les réflexions que nous fîmes après avoir quitté ce grand homme, nous amenèrent à regretter profondément que le hasard des circonstances n'eût pas placé le sceptre de cette belle péninsule entre ses mains. Il aurait mieux su le faire servir à la gloire et au bonheur du pays que le tyran actuel égoïste et mou.

Nous accompagnâmes ensuite le Commissaire et deux autres mandarins au palais royal où on nous fit entrer dans une antichambre haute et spacieuse dont le parquet était fait de planches polies. Trois des murs étaient tendus de paravents en sparterie. Le quatrième était une cloison en briques revêtues de stuc qui séparait la pièce d'une autre encore plus grande où nous prîmes la liberté de jeter un coup d'œil. Nous n'y vîmes rien de remarquable et, à l'exception d'un lourd cabinet en palissandre, massif, elle était totalement dépourvu de meubles. Les murs étaient nus et il y faisait noir et humide, car presque toutes les ouvertures restaient fermées. Du cabinet on tira une boîte en ébène finement décorée où se trouvaient les sceaux royaux qui furent apposés sur nos documents en présence de trois ou quatre soldats qui montaient la garde, arpentant lentement et en silence les pièces sombres et solitaires. Quand tout fut terminé, nous nous hâtâmes de rentrer à bord.

Le lendemain matin, 30 Janvier, nous levâmes l'ancre et nous commençâmes à descendre la rivière.

Le jour d'après, le courant poussa le *Marmion* vers le banc immergé déjà mentionné. Il fut obligé de jeter l'ancre et de renoncer à profiter de la marée du moment.

Au passage des Sept-Bras, les poissons nous ménagèrent un autre concert et le 1^{er} Février, à huit heures, nous jetâmes l'ancre en face de Canjeo où nous déposâmes les deux soldats qui composaient notre garde et où nous reçûmes la visite du mandarin civil de l'endroit.

J'aurais dû déjà dire que dans toutes les stations militaires de la côte, où le terrain est plat, se dressent des plates-formes qui font office de tours de guet et qui reposent sur des perches de vingt à quarante pieds de hauteur. Une sentinelle s'y tient qui fait connaître aux soldats postés en dessous tout ce qui se passe d'intéressant dans son champ de vision.

A huit heures, le lendemain matin, nous mouillâmes dans la baie de Vung-Tau pour attendre le *Marmion* et remplacer notre grand mât qui était en fort mauvais état. Le trois, le *Marmion* nous rejoignit et à trois heures de l'après-midi, nous levâmes l'ancre et reprîmes la mer.

Un banc de corail sur lequel on a découvert des fonds de moins de quatre brasses, s'étend au Sud du Cap St-Jacques, à une distance d'environ deux milles, mais on n'estime pas qu'il soit dangereux pour les navires de commerce ordinaires.

On me croira volontiers : nous ne versâmes point de pleurs en quittant ce pays où on nous avait ménagé tant d'ennuis et de vexations. Les seules personnes qui nous avaient inspiré quelque estime étaient le Vice-Roi, le Père Joseph et le vieux Polonio.

Pasqual semblait être un honnête homme, mais il manquait d'énergie et il était sous le joug d'une femme intrigante et rapace. Joachim qui avait obtenu un passe-port et qui, quand nous mîmes à la voile, s'apprêtait à partir pour le Siam, bien qu'il eût déjà beaucoup voyagé en Extrême-Orient, était très observateur et sa mémoire était fort fidèle. Il parlait passablement quelques-unes des langues d'Orient, outre le français et un peu d'anglais. Mais il était loin d'être estimable, car sur un tronc où poussaient avec luxuriance une notable quantité de petits vices d'origine européenne, il avait réussi à greffer beaucoup de vils rejetons tirés du plus exubérant des sols d'Asie.

Nous gouvernâmes de façon à passer entre les Anambas d'une part et les Natunas, qui se trouvent au large de la côte Nord-Ouest de Bornéo, de l'autre. Nous passâmes le détroit de Gaspar le 12, et le 18 nous jetions l'ancre dans la rade de Batavia.

Dans la Mer de Chine, la mousson soufflait fortement et la traversée fut courte. Mais, après l'avoir quittée, nous eûmes des vents variables et incertains et notre arrivée à Batavia fut en conséquence retardée.

Dès notre arrivée, nous apprîmes qu'il n'y avait ni sucre ni café, ni rien de ce qui pouvait nous intéresser. Mais on nous affirma que nous pourrions faire des chargements dans les ports de l'Est de Java. En conséquence de certaines mesures propres à la colonie ou plutôt en conséquence d'une absurde application de ces mesures, on nous interdit de nous y rendre avec les marchandises que nous avions déjà à bord. Il nous fallait soit les débarquer, soit rester à Batavia et affrêter des bateaux de la colonie pour aller chercher à Samarang ou dans les autres ports ce qu'il nous fallait pour compléter notre chargement. Cette mesure qui avait été édictée pour empêcher les vaisseaux

étrangers d'embarquer des marchandises sur les côtes au détriment du commerce de la colonie et pour les obliger à les prendre dans un seul des ports de Java, nous fut ridiculement appliquée à nous qui en avions apporté de Cochinchine.

Remontrances, pétitions et représentations personnelles auprès du Gouvernement n'eurent aucun résultat. Il fut finalement décidé que nous achèterions la cargaison cochinchinoise du *Marmion* et que nous complèterions le chargement par des marchandises venant de Samarang, pendant que le *Marmion* se rendrait à ce dernier endroit pour y faire son plein.

Le 13 Mars, le *Marmion* partit pour Samarang avec M. BESSEL que j'avais chargé d'aller s'occuper de nos affaires dans la place.

Je n'abuserai pas des instants du lecteur en lui donnant une description de Batavia qui a été si souvent décrit. Je me contenterai de faire quelques remarques sur sa situation malsaine et de parler des précautions que je pris pour préserver la santé de mon équipage et qui répondirent à mes espoirs.

Batavia se trouvant dans une dépression marécageuse, très près de l'équateur, la chaleur intense du soleil fait sortir des miasmes délétères des substances végétales et animales en état de putréfaction. La coupable absence d'une police de la ville explique qu'on n'ait rien fait pour les faire disparaître. Ce qu'il y a de plus révoltant, ce sont les cadavres gonflés et décomposés des chèvres, des chiens, des chats, etc... qui flottent sur les canaux dont la ville est sillonnée. Il faut ajouter que des marécages couverts de forêts épaisses se trouvent dans les environs et que les îles basses de la baie disparaissent sous une jungle épaisse. Par ailleurs, la manie qu'ont les Hollandais de planter dans leurs villes, sans souci du climat et de l'altitude, des arbres où les miasmes se posent et qui leur permettent de circuler à travers l'air, favorise la naissance de fièvres pestilentielles dont il est nécessaire de se garder avec soin. Les circonstances ci-dessus ne sont cependant pas à l'origine immédiate de la mort de beaucoup de marins, qui est due à diverses causes premières, entre autres au soleil de midi et aux rosées nocturnes auxquelles ils s'exposent témérairement, en particulier lorsqu'ils sont à terre en état d'ivresse. Fréquemment aussi, c'est la faute des officiers qui font faire des travaux pénibles aux hommes pendant qu'il fait très chaud ou qui se font des visites de bateau à bateau pendant la nuit. Ils négligent de veiller attentivement à l'alimentation des matelots, de les obliger à changer de vêtements quand ils sont mouillés, à tenir

propres le gaillard d'avant et les couchettes et à ne pas laisser de vêtements mouillés à l'intérieur du bateau.

Afin de préserver la santé de mon équipage, je pris les mesures suivantes : 1°/ dès qu'ils monteraient sur le pont, le matin, à la pointe du jour, on servirait à chaque homme un verre à vin d'alcool dilué dans lequel on aura fait infuser des carminatifs et suffisamment de rhubarbe pour lui donner des qualités apéritives. Dans ce but, une certaine quantité d'infusion devra être préparée à l'avance. — 2°/ Les hommes ne recevront par jour qu'une petite quantité d'alcool très dilué d'eau. — 3°/ A partir de 10 ou de 11 heures du matin, suivant le temp,tout travail sera arrêté jusqu'à deux ou trois heures ; on le reprendra alors jusqu'à la tombée du jour. — 4°/ Personne ne sera autorisé à dormir sur le pont, même sous un abri. — 5°/ Aucun membre de l'équipage n'aura le droit d'aller à terre ; tout ce qui sera nécessaire leur sera acheté et envoyé. — 6°/ De fréquentes fumigations seront faites à l'intérieur du bateau, et le gaillard d'avant et les couchettes seront tenues propres. — 7°/ Interdiction de laisser des vêtements mouillés à l'intérieur du bateau ; il faudra les faire sécher et les ranger dès que possible.— 8°/ On servira en proportion déterminée une quantité convenable de viande et de légumes et non seulement on permettra aux hommes de fumer des cigares, mais encore on les encouragera à le faire sous certaines restrictions d'heure et de lieu. — 9°/ Ordre aux officiers de ne pas exposer inutilement la vie des matelots en échangeant des visites pendant la nuit, ce qui avait coûté la vie à tant de matelots de valeur. Ce sont ces mesures qui sauvègardèrent certainement la vie de mes gens, car je ne perdis pas un seul homme de la fièvre de Batavia (1), alors que presque aucun autre vaisseau ne s'en tira sans perdre un homme ou même plusieurs. Dans certains cas, la moitié de l'équipage a été emportée. Les capitaines et les subrécargues qui vivent à quelques milles à l'intérieur du pays, où le sol est plus élevé et plus ventilé, qui ne viennent à la ville que lorsque le soleil a dispersé les vapeurs (2) nocturnes, et qui sont toujours en voiture, sont mieux placés pour se protéger du soleil et échappent en général à l'épidémie.

Le 29 Avril 1920, nous quittâmes Batavia et le 1^{er} Mai nous laissâmes derrière nous l'extrémité de Java. Notre vaisseau était

(1) Un homme qui était à l'agonie quand nous arrivâmes mourut peu après.

(2) Ces vapeurs enveloppent si bien la cité que celle-ci reste invisible de loin jusqu'à 8 ou 9 heures du matin.

lourdement chargé et comme la mer était très agitée, les œuvres supérieures se mirent à fatiguer beaucoup et se disjoignirent assez pour laisser pénétrer de grandes quantités d'eau. Nous fûmes obligés de manœuvrer sans arrêt une et même parfois deux pompes et de faire escale à l'Île de France pour procéder à des réparations. Nous y arrivâmes le 22 Mai.

Le 25, arrivait notre vieux compagnon de route, le *Marmion*, qui avait embarqué son chargement à Samarang. Il avait aussi été en butte au mauvais temps qui nous avait obligés à faire relâche dans l'île et il venait lui aussi réparer ses dommages.

Le 29 Mai, les réparations étant terminées, nous quittâmes Port-Louis, y laissant le *Marmion*.

Le 22 Juin, nous doublâmes le Cap de Bonne-Espérance. Du Cap à une latitude de 40° Nord nous fîmes un bon voyage, mais le 22 Août s'éleva un ouragan violent qui nous démâta.

Le 30 Août 1920, nous arrivâmes à Salem avec des mâts de fortune. Notre absence avait duré vingt mois.



PLAN

DE LA VILLE DE

SAIGON

Fortifiée en 1790 par le colonel V. OLIVIER

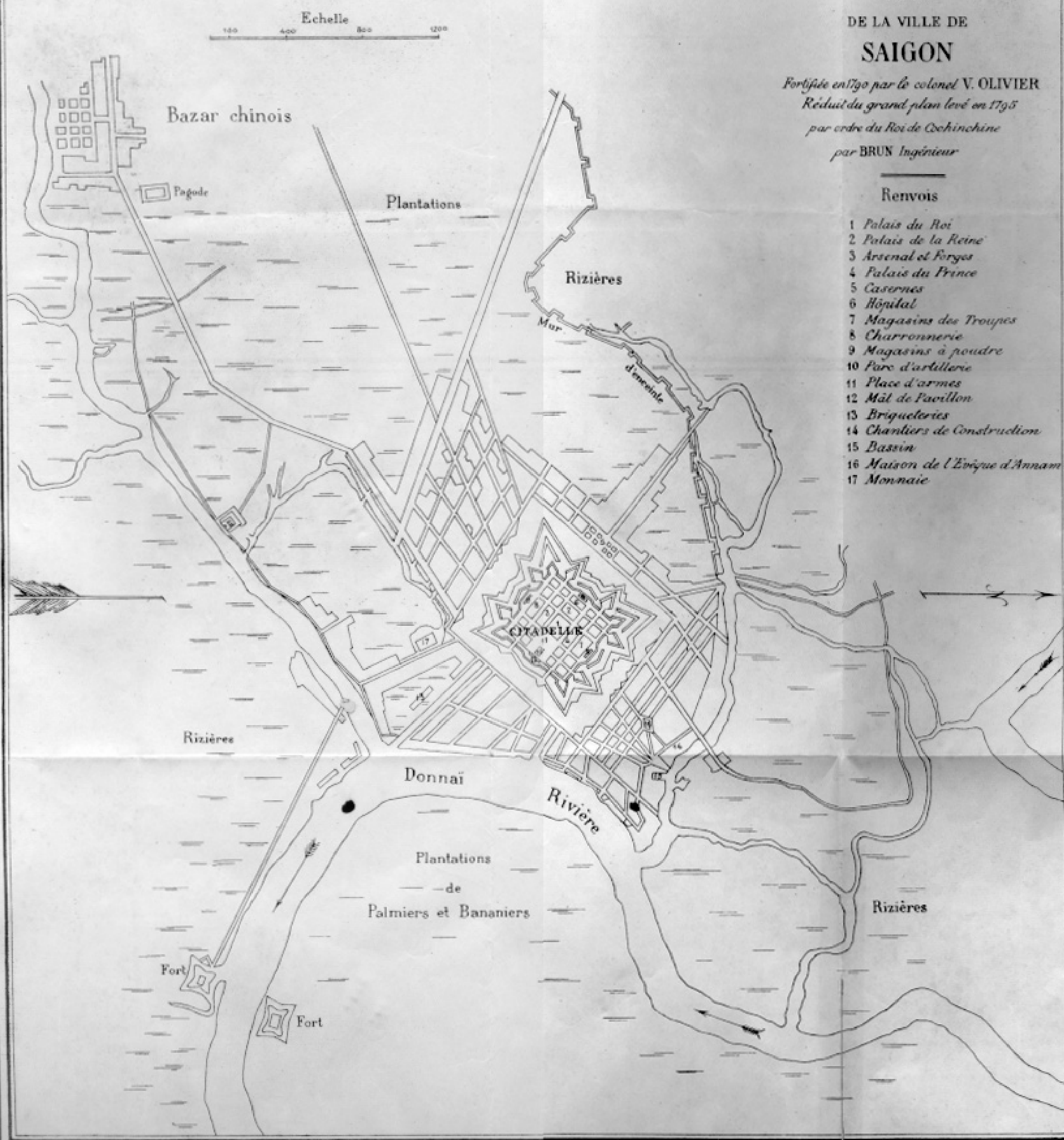
Réduit du grand plan levé en 1795

par ordre du Roi de Cochinchine

par BRUN Ingénieur

Renvois

- 1 Palais du Roi
- 2 Palais de la Reine
- 3 Arsenal et Forges
- 4 Palais du Prince
- 5 Casernes
- 6 Hôpital
- 7 Magasins des Troupes
- 8 Charronnerie
- 9 Magasins à poudre
- 10 Parc d'artillerie
- 11 Place d'armes
- 12 Mât de Pavillon
- 13 Brigaderies
- 14 Chantiers de Construction
- 15 Bassin
- 16 Maison de l'Evêque d'Annam
- 17 Monnaie



SOMMAIRE

Communications faites par les Membres de la Société.

Page

Les Européens qui ont vu le Vieux Hué : JOHN WHITE (P. MIDAN) 93

A V I S

L'Association des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous le haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S. M. l'Empereur d'Annam, compte environ 500 membres, dont 350 Européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 Indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires.

Pour être reçu membre adhérent de la Société, adresser une demande à M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam), en lui désignant le nom de deux parrains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 12\$ d'Indochine par an ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la Société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même prix et à la même adresse,

Le Bulletin des Amis du Vieux Hué tiré à 450 exemplaires, forme (fin 1933) 21 volumes in-8° d'environ 8.300 pages en tout, illustrés de 1.710 planches hors texte, et de 600 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques. — Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. — Les années 1914-1919 sont totalement, épuisées. Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam), soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandés. Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochine.

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D' ACCUEIL

